

L'Exécuteur [285]

– Les cercueils de Cape Liberty

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VOLUME
DOUBLE
EXCEPTIONNEL

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LES CERCUEILS DE CAPE LIBERTY

par Don Pendleton

+ 1 ROMAN GRATUIT
PLUIE DE COKE
SUR OCEAN BEACH

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON
L'EXÉCUTEUR

LES CERCUEILS DE CAPE LIBERTY

Adapté de l'américain par
Frank Dopkine

VAUVENARGUES

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux trames des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées* à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute *représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1* de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Photo de couverture

© C. MAROCCO

2011, Adaptation française : GECEP/HUNTER

ISBN 978-2-2801-9534-8 – ISSN 0337-1182

CHAPITRE PREMIER

Son casque intégral sous le bras, Jeremy Evans s'éloigna à grandes enjambées du parking où il venait de garer dans la précipitation sa Suzuki 750, entre le 4 x 4 coréen flambant neuf de Maxwell, le contremaître, et la vieille Ford de son collègue Simmons. Ce dernier devait s'impatienter de voir arriver la relève et Evans était en retard. Pas qu'un peu, pratiquement une demi-heure... Mais Simmons était assez chic pour être resté à son poste. Habitué, surtout, à la ponctualité élastique d'Evans, qui en serait quitte pour une bouteille de scotch, en guise de remerciement. Une habitude, là aussi...

Jeremy Evans se mit à courir vers le bâtiment du personnel, un préfabriqué tout en longueur accolé à l'entrepôt n°1 de la Tesco, face au quai n°18 de la zone portuaire sud. Il croisait mentalement les doigts pour passer inaperçu, mais ce fut peine perdue. Il n'était pas encore à hauteur du bâtiment administratif, au fronton duquel l'enseigne de la Tesco projetait dans le crépuscule des lueurs bleutées dignes d'une boîte de nuit, que la silhouette corpulente de Bill Maxwell se matérialisa sur le seuil. Sa voix rogue stoppa net l'élan du jeune homme.

— C'est à cette heure-ci que tu te pointes, Evans ?

Le jeune homme avait une excuse toute prête : l'enfoiré de mécano de Jersey City qui devait lui rendre la moto réparée à 19 heures pétantes avait filé au diable pour un dépannage d'urgence, quand Jeremy était venu récupérer sa machine. Il avait dû poireauter près d'une heure devant le rideau de fer baissé de l'atelier.

— Franchement, Bill, c'est pas ma faute..., commença-t-il en pointant le pouce vers le parking et la moto.

Puis il s'interrompit en découvrant le riot-gun, entre les mains du contremaître.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous... ?

Le canon du fusil à pompe se releva, visant sa poitrine.

Evans écarquilla les yeux et, instinctivement, recula.

— On n'a pas gardé les cochons ensemble, ou je me trompe ? cracha le gros homme.

— Non, excusez-moi m'sieur Maxwell...

Les petits yeux sombres du contremaître scrutaient la pénombre en direction du parking. La route qui te desservait était déserte, jusqu'au poste de la Tesco Security. On distinguait dans la lumière des lampadaires la barrière commandant l'accès au site, et plusieurs

silhouettes croisant dans les parages. Des gardes de la Tesco, comme on surnommait la filiale en uniforme de la Tesco. Une petite armée entraînée et redoutable, à la réputation de brutalité justifiée. Leur uniforme et leur arsenal faisaient facilement passer tes vigiles, sur les quais, pour la police officielle. Ils entretenaient volontiers la confusion. Leur chef, Bob Nucci, prenait un malin plaisir à faire de l'ombre au capitaine Wittner, le patron de la police portuaire, qui dépendait de la municipalité de Bayonne. Laquelle consentait à le plaindre, mais se gardait bien de contrarier Nucci et ses hommes, du moment que l'ordre régnait sur le port. Or, Bayonne, avec ses soixante-dix mille habitants à peine, aurait compté pour rien, sans son port, jumelé à celui de New York et qui l'avait supplanté... Rien de moins !

— Pour un peu, ils m'auraient pas laissé passer ! s'efforça de plaisanter Jeremy Evans, en indiquant du menton l'entrée du Tesco Terminal. Ils m'ont retardé, je vous jure, manquait plus que ça... Ils sont nerveux, ce soir.

Maxwell grommela un acquiescement, et Evans constata avec soulagement que le canon du Hi-Standard calibre 12 repiquait vers le sol.

— Je crois même avoir reconnu le patron, dans le poste de garde, ajouta-t-il. M. Nucci, je veux dire... en personne.

Evans se demandait quelles circonstances peu ordinaires avaient amené Bob Nucci sur les quais à cette heure ; et poussé Maxwell à sortir un fusil du râtelier de son bureau, mais le contremaître n'était pas d'humeur à bavarder davantage.

— Magne-toi ! lança-t-il en se tournant dans la direction opposée. Quai 25...

— C'est au 21, non ? rectifia Evans. Le cargo panaméen...

— Il est déchargé, Simmons a fini le boulot ! le détrompa Maxwell. Si tu le croises, dis-lui de passer me voir. Sans faute !

Le contremaître baissa le regard sur le talkie-walkie accroché à sa poche de poitrine et précisa :

— Que je lui apprenne à répondre quand on l'appelle !

— Y a quoi, au 25 ? demanda Evans, interloqué.

C'était le dernier quai de cette partie du port, la plus au sud, face à l'étroit chenal qui séparait Bayonne de Staten Island, l'île qui constituait le cinquième quartier de New York City. La jetée du quai n°25 était trop courte pour que tes gros navires y accostent, elle servait pour des petits bateaux. Et parfois, parce qu'elle était éloignée et discrète, pour des opérations particulières : du « spécial », disait Simmons d'un air entendu.

— Une barge à remplir, expliqua laconiquement le gros homme.

— À remplir ? Avec quoi ?

— Des conteneurs qui sont sur un camion. Ils t'attendent...

— Parce qu'il y a besoin d'une grue pour ça ?

Jeremy Evans n'avait pas pu s'empêcher : de mettre dans sa question toute la mauvaise humeur accumulée depuis qu'il s'était cassé le nez, à 19 heures pétantes, sur le rideau de fer d'un enfoiré de mécanicien moto, au fin fond de Van Keuren Avenue, à la pointe nord-ouest de Jersey City...

Bill Maxwell releva vivement le canon du Hi-Standard, avant de répondre. Le braqua sur le ventre d'Evans, avec une grimace qui figea ses bajoues et fit saillir son menton. À coup sûr, son index sur la détente du calibre 12 était aussi crispé que les traits de son visage.

Evans eut la sensation d'un pain de glace dévalant de sa nuque le long de son échine et sur ses reins.

— Ouais, besoin d'une grue et d'un connard de grutier ! rétorqua Maxwell d'une voix sourde.

Il mit le jeune homme à joue, prit une inspiration, ses grosses lèvres molles retroussées découvrant des dents prêtes à mordre. Evans balbutia quelques mots inaudibles, en tendant dérisoirement les mains vers l'avant, comme si elles allaient le protéger, comme si son Casque de motard pouvait arrêter la décharge de plombs qu'une petite pression sur la détente suffirait à délivrer.

— Un connard de grutier qui ferme sa gueule et fait son boulot ! insista Maxwell en gonflant ses joues.

Il lâcha ensuite un soupir, indiqua, d'un mouvement du canon, la direction du préfabriqué, et, au-delà, le quai n°25, où une barge attendait d'être chargée.

— Sans poser de question ! Fissa ! Le chauffeur en a plus que marre de t'attendre ! Il t'aidera...

Evans hocha la tête.

— J'y vais, j'y vais ! bredouilla-t-il en se mettant en marche.

Il était blême mais ses jambes le portèrent jusqu'aux deux marches qui conduisaient au vestiaire des employés de la Tesco. Il se cogna à la porte, se rua à l'intérieur et s'adossa à la première armoire métallique ; il tremblait si fort qu'il mit plusieurs secondes à remarquer Simmons, immobile dans la demi-obscurité, en tenue de ville, qui l'observait.

— Ce gros porc t'a flanqué une sacrée frousse ! Tu t'es pas pissé dessus, au moins ?

Le Black sourit et s'approcha, tendant une bouteille largement entamée qu'Evans saisit avec avidité. Il but une rasade d'alcool, toussa, en but une autre. Simmons reprit :

— Tu m'en dois une neuve ! J'ai déchargé le panaméen jusqu'à la dernière palette !

— O.K., O.K. Bon Dieu, j'ai cru qu'il allait me flinguer... Qu'est-ce

qui lui prend ?

— Ils sont à cran.

Evans but une autre gorgée de scotch. Sa voix se raffermir.

— Maxwell veut te voir. Tu réponds pas quand on t'appelle ?

— J'ai perdu mon talkie-walkie. Hé, laisse-m'en un peu !...

Il reprit la bouteille des mains du jeune homme. La glissa sous son blouson de cuir aux poignets effilochés.

— Tu vas au 25 ?

— Ouais, pour charger une barge. Encore une salade...

— J'ai aperçu le chauffeur du camion et son pote. Des durs...

— Ils sont deux ? s'étonna Evans.

— Ouais, pour quatre conteneurs.

Evans hésita, cherchant le regard de Simmons. Mais ce dernier s'éloignait.

— C'est quoi cette blague ? lança Evans dans son dos.

— Du spécial, j'ai l'impression.

— Pourquoi ça me tombe dessus, putain ?

Simmons, face à la porte, dit en riant :

— Gaffe surtout que rien tombe du camion, mec !

Evans ouvrit son armoire métallique. Elle contenait des chaussures de chantier, une combinaison de grutier portant l'écusson de la Tesco Company et un badge à son nom, un casque, des gants, un talkie-walkie... Simmons se tenait toujours devant la porte, le visage tourné vers lui. Il ne rigolait plus.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Fais gaffe, Jeremy...

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

— Pourquoi tu crois qu'ils sont tous sur les dents, dehors ?

Evans haussa les épaules, suggéra :

— À cause du chargement spécial au quai 25 ?

Simmons hocha la tête et se décida à ouvrir la porte.

Mais avant de la franchir, il ajouta :

— Si je me goure pas, il y a aussi un curieux qui s'est invité. Un indésirable... genre fouille-merde ! Alors ouvre l'œil, mec ! C'est peut-être pas sans rapport avec ton taf...

Jeremy Evans mit deux secondes à réagir. La question qui lui vint à l'esprit était naïve, elle lui aurait valu, de la part de Simmons, qui travaillait sur le port depuis bien plus longtemps que lui, une moquerie, ou un roulement d'yeux consterné vers le ciel. Mais Simmons était parti et la question resta sans réponse, flottant dans l'espace étroit qui sentait les pieds, la sueur et l'eau de Javel. Jeremy Evans la répéta pour lui-même et eut du mal à reconnaître sa voix :

— C'est dangereux ?...

Face au quai n°24, le troisième entrepôt de la Tesco Company était de moindres dimensions que les deux précédents, et surtout moins haut. En escaladant des palettes empilées contre le mur à l'arrière, là où l'obscurité était la plus dense, Mat Calder était parvenu à se hisser sur le toit, au prix d'une gymnastique qui l'avait laissé hors d'haleine plusieurs minutes. Ensuite, il avait prudemment entrepris, à croupetons d'abord, puis en rampant, de remonter le bâtiment sur toute sa longueur, en suivant le faîte. Il était obligé de tenir d'une main la sacoche portée en bandoulière qui l'encombrait, et chaque fois qu'elle heurtait la toiture ou que ses semelles ripaient sur les tuiles, il n'osait plus respirer et s'immobilisait. Sur sa droite, à trois quais de distance, des hommes s'affairaient dans les lueurs des réverbères au bas d'un énorme cargo, auprès duquel ils avaient l'air minuscules. Leurs voix se mêlaient aux grincements de l'acier, au bruit des moteurs. Le déchargement s'achevait, les gars étaient pressés d'en finir. Par contraste, l'espace désert et silencieux qui s'étendait devant Mat Calder semblait étrangement calme, le miroitement des eaux noires du Kill van Kull presque inquiétant. Un panneau indiquait : *pier 24*. La jetée suivante ne témoignait, elle non plus, d'aucun signe d'activité, mais il distinguait la masse sombre d'une embarcation amarrée, et, un peu plus loin, celle d'un camion stationné près du bord.

Il était au milieu du bâtiment quand il vit s'éclairer brièvement l'intérieur de la cabine. Il entendit lancer le moteur et assista à la manœuvre qui consistait à venir se placer perpendiculairement au quai, sous le bras d'une grue. Sur la plate-forme du camion, il compta quatre conteneurs alignés, lorsque le véhicule effectua une lente marche arrière, ponctuée d'un Stop ! lancé au chauffeur par un deuxième homme qui le guidait.

Mat Calder reprit sa progression, plus rapidement. Il était parvenu presque au bord du toit de l'entrepôt, et il épiait encore les parages du quai n°25, quand un pick-up déboula à toute allure de l'autre côté, longeant en dessous de lui la façade du bâtiment avant de stopper dans un crissement de pneus à l'extrémité de la jetée. De l'arrière, quatre hommes sautèrent à terre. Ils portaient des casquettes, des vestes d'uniforme sombres et des fusils. Le conducteur du pick-up leur cria un ordre par la vitre baissée, puis fit demi-tour et repartit en trombe. L'un des gardes se dirigea vers le camion et interpella ses occupants, tandis que ses collègues furetaient alentour. Sur le toit de l'entrepôt, Mat Calder s'était réfugié contre une cheminée de brique et tâchait de se fondre dans sa relative obscurité. Il aurait voulu

disparaître. Tandis que les vigiles en armes se déployaient et entamaient ce qui ressemblait à une inspection méthodique des environs, en échangeant de brefs appels à mesure qu'ils s'éloignaient les uns des autres, Mat Calder se prit à maudire le tuyau qui l'avait amené là, ce soir d'automne à la tombée de la nuit, au fin fond du Tesco Terminal du port de Bayonne, New Jersey...

Le tuyau et celle qui le lui avait fourni. Parce qu'il était là à cause d'une femme, une informatrice anonyme qui en quelques phrases l'avait appâté...

Il avait reçu le coup de fil le matin même, au journal, sur son poste fixe. Une voix sèche et pressée. La correspondante voulait parler à Mat Calder, et à personne d'autre.

— C'est bien moi, avait-il assuré, en fixant l'écran de son ordinateur portable, barré par le titre d'un article dont la première ligne restait encore à écrire.

« Le New Jersey, élu par la corruption... » Le titre lui plaisait, encore fallait-il que le contenu soit à la hauteur...

— La Tesco Company vous intéresse toujours, Calder ?

Il avait froncé les sourcils et posé son gobelet de café, le troisième de la matinée déjà. La femme avait enchaîné sans attendre de confirmation :

— J'ai un tuyau pour vous.

— Quel genre ?

— Les opérations de la Tesco auxquelles vous faisiez allusion dans votre article, en avril... « La face cachée d'une mainmise... » Vous vous rappelez ?

— Et comment !

C'était en fait un encadré, en supplément d'une enquête sur le développement du port de Bayonne et ses dessous crapuleux. Deux petites colonnes qui avaient valu à Calder de recevoir, outre une série de coups de fil anonymes menaçants, une enveloppe bulle contenant une balle de 9 mm...

— Qu'est-ce que vous... ?

— Le quai n°25 du Tesco Terminal, l'avait coupé son interlocutrice, d'une voix basse qui vibrait d'une brusque tension. Allez-y ce soir entre 8 et 10 heures, il y a quelque chose de prévu... Mais soyez prudent.

— Mais vous...

— Je vous rappellerai demain à la même heure, on parlera...

Mat Calder avait grogné une approbation, et elle avait ajouté dans un souffle :

— Mais allez là-bas d'abord, et revenez vivant !

Elle avait raccroché. Calder avait appris dans l'heure, par une relation chez AT & T, que le numéro qui s'était affiché sur l'écran de son

combiné était celui d'une cabine publique, au coin de Garfield Avenue et de Neptune Street, soit à quelques centaines de mètres seulement du siège du *New Jersey Weekly*, le journal hérité de son père George Calder. Un hebdomadaire dont Mat était le patron et l'unique collaborateur régulier, chargé notamment des grandes enquêtes, au sein d'une cellule investigation qu'il animait à lui tout seul...

La cheminée contre laquelle il recroquevillait tant bien que mal sa grande carcasse efflanquée ne serait jamais assez large pour l'engloutir, pensait-il à présent qu'il se trouvait tout près du quai 25 du Tesco Terminal, à 21 h 15, et qu'un garde armé d'un fusil à pompe, juste en dessous de lui, lançait d'une voix mauvaise dans le silence :

— T'es qui, toi ? Où tu vas ?

Mat Calder avala le peu de salive qui humectait sa bouche et faillit répondre qu'il n'était que le Père Noël, en avance sur le calendrier, cherchant à se glisser dans cette fichue cheminée. Mais une voix, en contrebas, répondit à sa place :

— Jeremy Evans, je suis le grutier...

— Pas trop tôt ! Les gars en ont marre de t'attendre ! Le job devrait être fini, à cette heure !

— C'est m'sieur Maxwell qui m'a retardé... Hé doucement !

Mat Calder entendit le choc et aperçut le nouvel arrivant qui trébuchait en avant, en même temps que le garde, le menaçant d'un autre coup de crosse entre les omoplates, lui gueulait dessus :

— Au boulot, connard !

Evans était un jeune type frisé que sa combinaison de travail boudinait. Il tourna vers le vigile un visage grimaçant de douleur et d'indignation. Mais la peur l'emporta sur la colère, il s'éloigna sans oser répliquer. La voix hargneuse du garde le rattrapa :

— T'as vu personne traîner dans le coin, du con ? Quelqu'un qu'aurait rien à foutre ici ?

Mat Calder n'entendit pas la réponse du grutier, mais devina à son mouvement du bras que non seulement il n'avait vu personne, mais encore qu'il s'en fichait. Il entendit en revanche parfaitement le garde qui précisait :

— Quelqu'un qui serait candidat à prendre une décharge de plomb dans le cul, en plus d'une bonne raclée !

Mat Calder retint un soupir : il avait très peu de chance de convaincre ce type-là de l'existence du Père Noël...

Une autre voix cria dans l'obscurité :

— Joe ?

— Ouais ! Vous l'avez repéré ? s'enquit aussitôt le nommé Joe.

Il contourna l'entrepôt n°3 et s'éloigna au trot vers le bâtiment voisin, de l'arrière duquel une autre voix s'éleva, énervée, pour annoncer :

— Il est passé par là, l'enfoiré ! Y a un trou dans le grillage !

Dans l'obscurité, les voix des types en uniforme de la Tesco Security se chevauchèrent, tous convergeant vers la clôture du terminal portuaire, qui longeait à cet endroit la bretelle à demi enterrée du Bayonne Expressway.

— Il s'est peut-être barré ? suggéra l'un d'eux. On lui a fichu la frousse...

Celui-là n'avait pas très envie de passer la soirée à ratisser une zone encombrée et peu éclairée, fourmillant de cachettes potentielles. Mais Joe ne l'entendait pas de cette oreille. La traque l'excitait, lui.

— S'il a fait ça, décréta-t-il, c'est qu'il n'a pas la trouille ! Alors on va fouiller partout et lui mettre la main dessus, à ce *motherfucker*...

La promesse et l'insulte qui allait avec retentirent jusqu'aux oreilles de Mat Calder. La soirée était plutôt douce, pour novembre, mais un frisson glacé lui parcourut le dos. Lorsqu'il se décolla de la brique noircie pour se glisser du côté de la cheminée qui donnait vers le sud, et le quai n°25, l'air humide du Kill van Kull l'enveloppa, une brise venue du large, par-delà Staten Island, lui piqua le nez. Il réprima à grand-peine un éternuement et s'ébroua. Tira de la sacoche qu'il portait en bandoulière un appareil reflex numérique muni d'un téléobjectif. Le braqua vers le camion, pesta contre le manque de lumière et tâcha de le corriger. Les hommes accueillaient Evans, le grutier, avec des exclamations impatientes et peu amènes. Il cadra leurs visages. Le plus véhément, dont il percevait malgré la distance les éclats de voix, était trapu, avec un cou de taureau et un torse de lutteur moulé dans un blouson matelassé. Il houspilla Evans et le poussa en avant d'une bourrade. L'autre type semblait plus calme, mais pas moins inquiétant. Il avait le crâne rasé et un visage anguleux barré d'une cicatrice. Il incita Evans à accélérer le mouvement, en lui indiquant la grue dressée en bordure du quai avec le canon d'un pistolet automatique qui n'avait rien d'un jouet, dans sa main gantée...

Mat Calder, juché sur le toit de l'entrepôt, n'avait quant à lui pas d'autre arme à braquer sur la scène qu'un Nikon prolongé d'un téléobjectif puissant, mais nettement moins dissuasif qu'un canon de six pouces... Adossé à la cheminée, il entendait derrière lui les vigiles de Tesco Security qui se déployaient de nouveau, pour débusquer l'intrus. Leurs voix s'éloignaient, lui laissant un peu de répit, l'espoir d'échapper aux recherches. Le temps, au moins, que leur vienne l'idée de scruter les toits...

S'ils l'apercevaient là-haut, il serait dans de très sales draps, mais, en attendant, la curiosité professionnelle reprenait le dessus. Il oublia le piège où il s'était lui-même fourré, pour se concentrer sur le déchargement qui commençait, sur le quai 25, dans la lumière d'un

projecteur qui venait de s'allumer.

Le déclic du Nikon se confondit l'instant d'après avec le bruit de la grue étendant son bras au-dessus du premier des quatre conteneurs. Les deux hommes du camion y arrimèrent des filins et, avec de grands gestes, firent signe au grutier d'engager sa manœuvre. Le bras d'acier se releva, hissant le conteneur au-dessus de la plate-forme. Il pivota ensuite d'un demi-cercle pour le déposer sur la barge amarrée le long du quai. Alors que les deux camionneurs sautaient à bord pour le guider, Mat Calder déchiffra une inscription peinte en lettres blanches sur un des côtés du cube de bois cerclé de fer. « Giaco Construction Company »...

Au rythme du Nikon déclenchant en rafale, son cœur se mit à battre beaucoup plus vite...

CHAPITRE II

Dans les jumelles à infrarouge de l'Exécuteur, le yacht baptisé *Arianna*, ancré à Cape Liberty, le port de plaisance de Bayonne, semblait absolument désert. Depuis son arrivée en provenance des chantiers navals Ferretti à Ancone, en Italie, il n'avait pas quitté l'annexe VIP Cruises du bassin. Pour accueillir ses quatre-vingts mètres, il avait droit à un emplacement spécialement conçu, au bas d'un ponton sécurisé. Il trônait à l'écart depuis la fin de l'été, admiré de loin par les badauds. Il était flambant neuf, élancé et superbe. Un Riva de grande classe, aménagé sur mesure, alliant tradition italienne et technologie de pointe, luxe et fonctionnalité. Son prix n'était pas précisément connu, soixante millions de dollars au moins, peut-être quatre-vingts, l'article enthousiaste, vieux de plusieurs semaines, que Bolan avait lu à son sujet n'était pas à quelques dizaines de millions près... L'essentiel était de saluer par un flot de superlatifs le mouillage à Cape Liberty d'un fleuron de la plaisance américaine. L'*Arianna* ignorait la crise, se moquait des *subprime*. Il reléguait au rang de parents pauvres un peu démodés le yacht du gouverneur Fisher, ceux des pontes du Yacht-Club, et même l'énorme *Sunshine* du milliardaire local, Stanley Frobyn, qui ne venait parader dans les eaux d'Upper Bay qu'une ou deux fois par an...

Lors de la cérémonie de réception de l'*Arianna* dans le port de plaisance de Bayonne, fin août, son heureux propriétaire, Giancarlo Giacamonte, avait excellemment résumé, selon la presse locale, le sens de son investissement : « Avec l'*Arianna*, nous démontrons que nous n'avons pas perdu le fil d'Ariane de la prospérité... » Les affaires un temps vacillantes reprenaient, le séisme financier était un souvenir, la fortune et le pouvoir des entrepreneurs de la trempe de Giacamonte sortaient confortés de la tourmente. *Arianna* Giacamonte, la petite-fille de Giancarlo, qui avait donné son nom au yacht, symbolisait à merveille cette continuité, sous les yeux émus de la famille : les Giacamonte et leurs cousins Corrado, plus les Minzelli venus de Philadelphie, la branche new-yorkaise liée aux Cambini, et même le jeune Antonio Denaro, rescapé d'une parentèle de Baltimore décimée par les règlements de comptes...

Sur la photo que s'était procurée Bolan, bien meilleure et surtout plus complète que celle publiée dans le *Jersey City News*, ils étaient tous là, ou presque ; reconnaissables, même si le discret Guido Corrado tentait de dissimuler ses traits d'impitoyable tueur ! À lui

seul, il faisait vertigineusement augmenter le nombre de morts violentes imputables à l'ensemble du clan. Son cousin Giacomonte appartenait à l'élite économique de la ville. Il avait ses entrées chez tous ceux qui comptaient dans l'État du New Jersey, le plus corrompu des États-Unis ; des relations au Congrès et à Wall Street. Élégant et souriant au premier plan de la photo de famille, il n'avait apparemment rien à cacher, même pas l'expression dure et hautaine d'un regard noir qui fixait l'objectif comme on relève un défi. Il paradait à la une et Corrado se faisait oublier au dernier rang. À l'un les honneurs, le standing, les relations et la carte de visite. À l'autre les basses besognes, la violence, le sang sur les mains. Ils étaient complémentaires. L'association fonctionnait si bien que Giacomonte et Corrado, les cousins « Giaco » de Jersey City, étaient devenus en deux décennies les parrains les plus redoutés de la côte Est. Ils traitaient d'égal à égal avec les pontes de New York et avaient gagné leur place au Conseil de l'Organisation, la plus haute et la plus secrète instance mafieuse, qui régente toutes les activités du Crime organisé.

Le levier de leur ascension était le port de Bayonne, dont le chiffre d'affaires, disproportionné par rapport à l'importance de la ville, n'avait cessé de croître à mesure que les activités portuaires de New York City, à l'inverse, déclinaient. C'est qu'à Bayonne, New Jersey, il y avait de vastes espaces, avec des tirants d'eau considérables, des infrastructures disponibles et surtout des règlements infiniment moins contraignants qu'à dix miles de là, dans le vieux port de South Brooklyn ou sur les rives de l'Hudson. À New York, tout était compliqué. En face, à Bayonne, tout était plus simple.

Les « Giaco » avaient débuté dans les transports.

Corrado comme chauffeur de camion, Giacomonte comme comptable. Les trois quarts de ce qui roulait sur les expressways reliant le New Jersey aux grandes villes de l'Est leur appartenaient, désormais. Ils avaient ensuite fait fortune dans le bâtiment. Puis dans l'immobilier. Le port de Bayonne était la plaque tournante par où transitaient les matériaux de construction, les biens d'équipement et de consommation, une énorme quantité de marchandises qui alimentaient des milliers d'entreprises et des millions de consommateurs, dans une demi-douzaine d'États. Giacomonte et Corrado touchaient systématiquement un pourcentage, fût-il minime, sur tout ce flux. Ne demeurer impliqué que dans quelques affaires juteuses, et prélever une dîme sur tout le reste : du jour où Giacomonte avait adopté cette stratégie et convaincu son cousin Corrado de son efficacité, les bénéfices avaient explosé, et la belle réussite des cousins de Palerme s'était muée en *success story* de conte de fées. Des Italo-Américains débrouillards et entreprenants, qui avaient misé avec la Tesco et ses satellites sur l'avenir du port, et

décroché le jackpot : telle était la version officielle, qui faisait évidemment l'impasse sur les extorsions de fonds, le racket, les trafics et les meurtres...

À présent que le sang qu'ils avaient fait couler commençait à sécher, Giacamonte s'était lancé dans des affaires plus en phase avec son nouveau statut social : les croisières de luxe, le jeu, la politique. Ainsi l'*Arianna* hébergeait-il, en plus de ses luxueuses cabines et de salons dignes d'un palace, des salles de jeu qui en faisaient un véritable casino flottant. De quoi pimenter les croisières d'une clientèle sélectionnée, et contourner les restrictions légales imposées par certains États. De quoi aussi blanchir une partie des bénéfices colossaux générés par les activités criminelles du clan.

Le yacht qu'observait Bolan à la jumelle était, selon ses informations, le premier d'une flottille immatriculée à Antigua, une île pour milliardaires des Antilles, où Giancarlo Giacamonte passait depuis peu une partie de l'année. Hal Brognola, son ami du *Justice Department*, à Washington, avait transmis à l'Exécuteur l'info confidentielle selon laquelle « Giagia », comme le surnommaient certains vieux de la vieille du F.B.I., avait passé commande aux chantiers Ferretti d'Ancone de deux autres Riva, sur le modèle de l'*Arianna*. Le premier pas, peut-être, avait suggéré Brognola, vers une reconversion complète et un exil vers les Antilles...

— La section anti-corruption du F.B.I. a les cousins « Giaco » dans le collimateur depuis un bon moment, avait précisé *Justice One*, lors de leur dernière conversation téléphonique, deux semaines auparavant.

— Tu veux dire combien d'années ? Une dizaine au moins ?

L'ironie n'avait pas démonté Hal.

— Le Bureau a découvert la corruption depuis moins d'une décennie ! avait-il répliqué.

Bolan avait ri. La section anti-corruption avait depuis peu à sa tête un *spécial agent* de valeur, Cari Lundgreen, et enregistrait des succès qui commençaient à inquiéter les milieux mafieux, Bolan s'en était rendu compte lors de récents blitz contre des caïds du Crime organisé.

— Coincer « Giagia » sur le terrain judiciaire, avec un dossier qui tienne la route devant un grand jury, tu imagines le boulot ! avait repris Brognola.

L'Exécuteur n'avait pas ce genre de souci. Ce boulot-là n'était pas pour lui. Brognola, ancien enquêteur du Bureau devenu avec le temps le plus haut fonctionnaire du département de la Justice, le savait pertinemment. Il n'avait pas pris la peine d'y faire allusion, mais avait ri à son tour quand Bolan avait remarqué :

— J'espère quand même qu'ils le laisseront passer Noël...

Un silence, puis Brognola avait ajouté d'un ton entendu :

— C'est probable, Striker. Qui irait gâcher les fêtes de ces gens-là ?

— Personne de sensé, à mon avis, avait conclu Bolan.

Deux semaines plus tard, alors qu'il achevait sa deuxième journée de repérage à Bayonne et Jersey City, après s'être installé dans un Holiday Inn de Staten Island, de l'autre côté du Bayonne Bridge, il n'était pas loin de se ranger sérieusement à son propre avis, en constatant que ses cibles n'étaient tout simplement pas là où elles auraient dû se trouver. Ni dans sa ligne de mire, ni même dans les parages...

Ainsi, l'*Arianna*, dans ses jumelles, était aussi inoccupée que la plupart des bateaux mouillés alentour. C'était incompréhensible, compte tenu des renseignements glanés récemment par Bolan, mais pourtant flagrant : il n'y avait personne à bord pour monter la garde. Ni agents de sécurité, ni vigiles de la Tesco Security. À croire que les systèmes de télédétection, la vidéosurveillance et les fréquentes rondes de police dans le périmètre de Cape Liberty suffisaient à rassurer « Giagia »... Ou bien cette apparente négligence était une provocation qui recelait un piège...

Bolan, perplexe, ne savait comment interpréter ce qu'il voyait, mais, lorsqu'il remisa ses jumelles dans leur étui, et ce dernier dans une poche zippée de sa tenue de sport, un pressentiment l'avertit qu'il s'était trop longtemps attardé sur place. L'endroit était le meilleur pour observer le yacht, mais il était difficile de prétendre y être venu pour autre chose... à moins de s'y être faulxé accompagné, en vue de satisfaire une envie précise et pressante !

Il battit en retraite sur l'étroite avancée de béton jonchée de préservatifs usagés que des toilettes publiques dissimulaient, à l'extrémité d'une jetée transformée en parking, juste en face du bassin des VIP Cruises. Ce minuscule terre-plein, propice aux étreintes furtives, à condition d'aimer les espaces réduits, n'était guère fréquenté avant 2 ou 3 heures du matin, avait-il constaté la veille. Il enjamba un petit muret, contourna les toilettes et aperçut la patrouille qui marchait dans sa direction.

Deux agents de la police du port, comme il en avait croisé à plusieurs reprises des équipages, depuis le début de la journée. Ils sillonnaient Cape Liberty dans de gros Dodge, en dévisageant avec insistance tout ce qui passait à portée de leur regard en alerte.

Avant qu'ils ne le repèrent, Bolan entendit l'un d'eux promettre :

— Depuis le temps que ça me démange de casser la gueule à ces petits pédés...

— J'ai aperçu qu'un type seul, le modéra son collègue, qui braquait sa lampe torche.

— Ça change quoi ? Il va danser !

— Du calme, Dick ! Quand on fait la nuit, faut rester calme. Garder son sang-froid...

Dick maugréa. Il roulait des épaules, tendait son cou de culturiste en avant, avait déjà empoigné sa matraque.

— Où il est passé ? Éclaire par-là, merde !

— Arrête de t'exciter ! C'est pour ça que le capitaine Wittner aime pas trop que tu fasses la nuit, tu piges ?

— Je l'emmerde, Wittner ! Hé, vous, là-bas ! Stop ! Stop !

Dick se mit à courir dans la direction de l'homme qu'il venait de distinguer entre les voitures stationnées.

— Éclaire-le, bon Dieu, Vince ! Là, on le tient !

Vince obliqua, le faisceau de sa lampe balaya la carrosserie d'un SUV Volkswagen, puis d'un camping-car, revint en arrière et épingla Bolan qui s'apprêtait à monter dans le Touareg de location.

— Un instant, *mister* ! lança Vince. S'il vous plaît...

— Qu'est-ce que tu fichais de l'autre côté des chiottes, espèce de pédé ? beugla Dick en fonçant, matraque à la main, au-devant de son suspect.

— Suffit, Dick ! ordonna son collègue, du même ton que s'il rappelait un chien d'attaque.

Mais le nommé Dick n'était pas dressé, seulement gavé de stéroïdes et survitaminé. Obnubilé par l'envie qui le démangeait. Dans le halo de la lampe, Vince vit l'inconnu pivoter sur ses talons, pour faire face. Avec flegme.

— Retourne-toi, mains sur le toit de la bagnole ! éructa Dick, qu'un tel calme enflammait.

Il s'avança, matraque brandie, et comme Bolan ne bougeait pas, il frappa, sans retenir le coup.

— J't'avais prévenu !

Vince cria lui aussi, pour refréner son collègue. En pure perte. La matraque fendit l'air de haut en bas, visant le crâne. Vince instinctivement ferma les yeux, serra les dents. La lumière de la lampe torche s'égara d'un côté et de l'autre, alors que le choc, sec comme celui d'une branche qui casse, était suivi d'un bruit affreux de pneu percé qui se dégonfle.

Vince se promit de ne plus jamais faire équipe avec cet abruti de body-builder de Dick, et de soigner son rapport, pour que Wittner n'ait pas d'autre choix que de le virer. Puis il songea à l'hôpital, aux urgences, aux chances de l'inconnu de tomber, à 9 heures du soir, sur du personnel compétent... Un neurochirurgien, au moins... Il rouvrit les yeux, stabilisa la lampe, découvrit dans le faisceau le visage de l'inconnu. L'expression calme et le regard impavide. Le crâne intact. Rescapé du massacre...

— Désolé, dit froidement le Guerrier, mais vous êtes témoin qu'il

l'a bien cherché...

Vince bredouilla de surprise, abaissa la lampe. Dick gisait sur le sol, assommé, la joue contre la roue arrière du Touareg, deux tronçons à peu près égaux de sa matraque brisée net lui faisant sur le cou et les épaules une croix improvisée du plus sinistre effet.

Vince siffla entre ses dents. L'Exécuteur laissa tomber :

— Il s'en remettra.

Dick ponctua cette prédiction d'un geignement de douleur.

— De m'avoir rencontré, précisa Bolan. Mais pas de votre rapport à votre chef, j'espère. Il n'a pas sa place dans la police...

Vince se contenta de hocher la tête. Le calme de l'inconnu déteignait sur lui, il finit par articuler avec une fermeté qui l'étonna lui-même :

— Nous verrons cela, monsieur. Vince Qualen, de la police portuaire. Je suis désolé, moi aussi, mais je dois vous demander de m'accompagner...

Bolan suspendit son geste vers la portière du SUV. La lampe torche l'éblouit, l'agent Qualen braqua sur lui son Smith & Wesson réglementaire. Bolan n'était pas armé. Un.357 Magnum ne se brise pas à la volée comme une matraque, et quelle que soit la qualité de la police portuaire de Bayonne, laisser deux de ses membres sur le carreau à un jet de pierre de l'*Arianna* ne paraissait pas très judicieux. Bolan ne leva pas les mains mais hocha la tête :

— C'est bon, sergent. Je vous suis...

Le costaud en blouson matelassé ne prit pas la peine de vérifier que les crochets étaient bien arrimés aux filins. Il frappa du plat de la main sur le quatrième conteneur et, d'un geste, enjoignit au grutier de débarrasser le camion du reste de son chargement.

Alors que le câble se tendait, il fila rejoindre son compagnon au crâne rasé qui se tenait déjà sur la barge. Ils avaient scrupuleusement obéi aux ordres et, à force de houspiller le grutier, réussi à caser les trois premiers conteneurs à fond de cale. Il restait juste assez d'espace dans la cavité aménagée au milieu de la barge pour déposer le dernier à côté des autres. Ainsi rangés, ils ne dépassaient pas du pont. De loin, impossible de les distinguer...

À l'instant de sauter sur la barge, le camionneur entendit, au-dessus de sa tête, un grincement strident qui n'augurait rien de bon. Il vit s'écarquiller, en face de lui, le regard levé du porte-flingue. Par réflexe, il rentra la tête dans les épaules.

Comme si le ciel allait lui tomber sur la tête...

Le pied de Jeremy Evans ripa sur la pédale, s'y reprit à deux fois pour l'enfoncer. En même temps, il actionna beaucoup trop brutalement le levier de commande de la flèche. Celle-ci fut prise d'une sorte de hoquet. La grue cessa de tourner, se cabra tandis que le

conteneur, en train de descendre, se mettait à osciller à la verticale du pont. Evans sursauta sur le rembourrage en skaï de son siège. La fausse manœuvre aurait pu se corriger facilement, si les filins avaient été correctement arrimés. Mais ils s'étaient mis à glisser, et tout s'enchaîna de façon calamiteuse. La faute à l'excès de précipitation et à ce que venait d'apercevoir le jeune grutier, au moment où la cabine pivotait. Sur le toit de l'entrepôt, noir et sinistre, une silhouette se détachait d'une haute cheminée de brique plus noire et sinistre encore. Un homme se tenait debout là-haut, les jambes légèrement fléchies. Il braquait dans sa direction ce que Jeremy Evans prit pour le canon d'une arme.

Le temps de déposer les deux premiers conteneurs dans la barge, Jeremy avait vu les types armés de la Tessec qui couraient d'un quai à l'autre. Ils cherchaient toujours quelqu'un, mais sans succès, à en juger par leurs exclamations de colère et de dépit. Un pick-up était venu les ramasser, quelques minutes plus tôt. Ils avaient disparu du paysage. Bredouilles. Evans s'en était secrètement réjoui, tout en s'énervant parce que le quatrième conteneur avait du mal à se caser dans le peu de place qui restait. Les cris et les gesticulations des deux hommes du camion n'aidaient pas à se concentrer. Ils étaient pressés, la cicatrice du plus grand rendait son visage effrayant. Sans compter le flingue qu'il portait sous l'aisselle, dans un étui d'épaule que le jeune homme apercevait dès qu'il agissait les bras.

À présent, Evans, le regard rivé sur le type planqué sur le toit, avait les paumes moites, le front couvert de sueur. La sensation d'assister, impuissant, à une catastrophe...

Le grincement des filins s'amplifia. Les deux types ne gesticulaient plus du tout. Ils fixaient la flèche qui faisait du yoyo au-dessus de leur tête. Le caisson qui gîtait, plongeait vers le sol. Pile sur eux... Le balafré pétrifié grimaça, incrédule. Le trapu poussa un hurlement et fit un bond en arrière...

Jeremy Evans essaya encore de rattraper le coup. La flèche reparti vers le haut, le conteneur rebondit dans les airs. Il était lourd, plus que les précédents, Evans l'avait senti en le décollant du camion. Plus d'une tonne, probablement. La secousse fut telle que la grue piqua du nez. Il y eut un craquement à la base, une horrible plainte d'acier tordu. Jeremy Evans, arc-bouté sur les commandes, fut éjecté de son siège, son crâne heurta le haut de la cabine, avec une violence que le casque de chantier amortit à peine. Il lâcha tout.

Les filins se détendirent dans le vide, le conteneur libéré de toute attache voltigea et retomba. Droit sur le quai...

À l'instant de tourner de l'œil, Jeremy Evans aurait juré que le type planqué sur le toit de l'entrepôt le visait, mitraillait la scène...

Le fracas du conteneur s'écrasant en bordure du quai ébranla le

sol. Le hurlement désespéré du costaud qui avait eu le réflexe de sauter en arrière pour quitter la barge s'interrompt net, lorsque le caisson l'aplatit comme une crêpe sur le ciment.

La grue libérée de son fardeau tangua sur son socle, se stabilisa un instant, puis chavira d'un coup, quand plusieurs étançons finirent par plier. Elle bascula vers l'avant. La structure plongea obliquement, la flèche coupa l'air comme une lame. Le balafré n'eut pas le temps de se réjouir de voir son coéquipier écrabouillé à sa place. La flèche de la grue le balaya comme un fétu, le coupant en deux, littéralement. Il se prit les pieds et trébucha au bord de la cavité, au fond de laquelle la moitié inférieure de son corps se répandit, les intestins d'abord, se dévidant comme une pelote trop longtemps comprimée. Le haut du corps effectua une série de cabrioles sur le pont de la barge, avant d'être propulsé par-dessus bord.

Campé au bord du toit de l'entrepôt n°3, Mat Calder mitraillait en rafale, l'œil rivé au téléobjectif de son Nikon.

Rien ne lui avait échappé de l'enchaînement dramatique des événements : la précipitation des deux gros bras, leur agressivité et la nervosité croissante du grutier. Le regard éberlué de celui-ci, quand il l'avait aperçu. Une inattention fatale... Jusqu'à ce que le conteneur se fracasse sur le quai et explose, Mat Calder avait tout compris, tout enregistré. Mais à présent, alors qu'il continuait à photographier machinalement le quai 25, le sens de ce qu'il voyait lui échappait. Parce qu'il s'agissait d'une chose inimaginable.

Mat Calder avait conscience d'être l'unique témoin, et son Nikon n'avait pas d'état d'âme, du moment qu'un doigt enfonçait le déclencheur. C'étaient deux bonnes raisons pour qu'il ne jette pas son appareil et se retienne de tomber du toit. Deux raisons à quoi s'accrocher, face à l'horrible spectacle qui aurait fait douter de ses sens le plus chevronné des reporters.

Car ce qui giclait dans les airs et retombait au hasard ici et là, sur la barge, la grue, le quai et les débris du caisson marqué de la mention « Giaco Construction Company », ce n'était ni de la drogue, ni des armes, ni des contrefaçons. C'étaient des corps... Deux douzaines de corps expulsés d'un cercueil collectif, projetés tels des pantins désarticulés. Bouche bée, Mat Calder les voyait retomber, entremêlés. Voyait leur nudité : corps maigres, visages figés. Rien que des hommes. Des Asiatiques. Et puis, ce que tous avaient en commun, et qui pour ainsi dire lui sautait aux yeux : leur poitrine trouée. Des impacts de balles, identiques. Deux ou trois par corps. Des orifices bleuâtres sur la peau livide. Tous abattus. Nettoyés. Entassés dans un caisson. Des corps à faire disparaître. Deux douzaines de cadavres embarqués en catimini dans une barge destinée à être coulée au large... Des travailleurs clandestins, peut-être chinois. Victimes d'une

exécution capitale massive...

Le Nikon opérait sans état d'âme. Mat Calder aurait pu se croire chanceux. Mais en rebroussant chemin le long du toit, sans prendre de précautions excessives parce qu'il était la seule personne vivante à la ronde, lui semblait-il, il ne jubilait pas du tout de son scoop. Il avait le cœur au bord des lèvres. Il se râpa les coudes sur l'arête du toit, à l'arrière du bâtiment, tomba à genoux sur l'empilement de palettes, mais se retrouva enfin sur le sol, dans l'obscurité, sa sacoche de photographe calée contre sa taille. Revenant d'un voyage au bout de l'horreur...

Il contourna une benne, se glissa entre d'énormes bobines de câbles. Derrière lui, il entendit soudain des véhicules qui approchaient à vive allure. Il se mit à courir vers la clôture du Tesco Terminal. S'affola de ne pas retrouver le trou qu'il avait pratiqué dans le grillage, avec des cisailles qu'il avait laissées sur le talus, en surplomb de la bretelle menant à la zone sud du port. Mais non, la brèche était là, à quelques mètres !

Il dut se tortiller pour faufiler son mètre quatre-vingt-dix de l'autre côté. Il serrait sa sacoche contre lui en dévalant le talus. Loin dans son dos, du côté du quai n°25 de la Tesco, des appels et des cris retentirent. Avec ce qu'ils découvriraient, les hommes de la Tesco Security auraient d'autres priorités, dans les minutes à venir, que l'intrus qu'ils avaient cherché en vain sur le site.

Mat Calder sauta sur le bas-côté de la chaussée, galopa jusqu'au virage à l'abri duquel il avait planqué sa moto. Son soulagement était si intense qu'il découvrit au dernier moment le Dodge arrêté à hauteur de sa Harley. Moteur tournant, gyrophare allumé. L'agent appuyé au capot parlait vite dans un téléphone. Son équipier se détourna de la moto et fit volte-face. Mat Calder s'immobilisa, hors d'haleine, mais trop tard. Il croisa le regard goguenard du policier. Sentit une douleur au creux de l'estomac et dut baisser les yeux pour en comprendre la raison : le flic y enfonçait sans ménagement le canon de son revolver de service.

— Pas trop tôt que tu sortes de ton trou ! commenta l'agent avec une grimace, avant de frapper sèchement Calder au foie. Tu te croyais tiré d'affaire, gros malin ? T'es fait comme un rat !

Les menottes claquèrent sur les poignets du reporter avant qu'il ait pu prononcer une parole.

— Préviens M. Nucci qu'on a épinglé son fouille-merde ! lança le policier à son collègue.

Mais ce dernier n'accorda qu'un regard indifférent à Calder. Il serrait le téléphone de bord dans sa paume et était tout pâle. Il annonça :

— C'était Qualen. Dick s'est fait massacrer par un type, à Cape

Liberty.

— Bon Dieu ! Il est...

— En route vers l'hosto... Le capitaine nous réclame...

Un brouhaha leur parvint, de l'autre côté du talus, qui leur fit tourner la tête vers le site portuaire.

— C'est quoi, ce bordel ? demanda l'agent qui avait frappé Calder.

Il poussa brutalement le reporter à l'arrière du Dodge.

— Qu'ils se débrouillent ! trancha l'autre en se mettant au volant. S'ils le veulent, ajouta-t-il en pointant le pouce sur leur prisonnier, les gars de la Tessec n'auront qu'à venir le chercher !

— Ouais ! Ou ce qu'il en restera !

CHAPITRE III

L'ambulance qui emportait l'agent Dick Adams bifurqua devant eux en direction de Jersey City et de l'hôpital. Vince Qualen continua tout droit sur Port Terminal Boulevard. Assis à côté de lui, Bolan gardait les mains bien en vue sur ses genoux et demeurait silencieux. Un peu trop au goût de Qualen. Il avait hésité à menotter son passager dans le Dodge, pendant qu'il passait plusieurs messages sur la radio de bord et attendait l'ambulance. Quelque chose d'indéfinissable dans le regard et l'attitude de cet homme le retenait d'agir trop brusquement avec lui. Il y avait eu l'épisode incroyable avec Dick, évidemment. Qualen aurait été incapable de décrire ce qui s'était exactement passé, mais il avait bien vu le résultat... et il n'en revenait toujours pas. Mais autre chose l'impressionnait dans le comportement de l'inconnu. Ce n'était pas seulement son sang-froid et sa tranquille assurance. Alors qu'il n'avait pas cessé de le garder à l'œil, l'homme n'avait strictement rien demandé ou tenté, durant les longues minutes précédentes. Ni semblé seulement y penser.

Il avait l'air d'attendre la suite avec indifférence. Comme si...

Au carrefour où ils stoppèrent à un feu, au coin de la 40^e rue, l'agent Vince Qualen eut soudain une illumination, en fixant le panneau qui indiquait, vers le nord, la direction de l'Elco Naval Division.

Les chantiers navals de Bayonne avaient de longue date fourni à l'U.S. Navy des navires de guerre construits par Elco, une filiale d'Electric Boat Company. Le site d'Elco Terminal abritait une école de plongée de la marine américaine. Voilà à quoi lui faisait penser son passager, se dit Qualen en tournant vers l'ouest quand le feu passa au vert : un de ces types de l'US Navy détachés de Lakehurst, la grande base du New Jersey, à l'Elco, que personne de futé n'aurait l'idée d'aller chatouiller dans un bar du centre-ville ou sur un parking de Cape Liberty... « Sauf ce crétin de Dick Adams !... » corrigea mentalement Qualen, en jetant à son voisin un coup d'œil à la dérobée.

— Vous faisiez quoi au juste, avec vos jumelles, au bout de la jetée, *mister*... ?

Il n'avait pas encore demandé à Bolan son identité. Il fut surpris de l'entendre répondre de bonne grâce :

— Morris. Paul Morris...

— Humm... je me demandais, *mister* Morris...

Il hésita, jeta un autre coup d'œil et croisa le regard de Morris. Un homme de l'U.S. Navy ? Plutôt un instructeur qu'un gars en formation, assurément.

— Vous étiez en service ? risqua-t-il.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? J'admiraïs le port, les yachts...

Qualen eut un petit rire.

— J'avais un pote sergent à Lakehurst, reprit-il. Il a sauté sur une mine en Irak... Il me parlait des gars de l'école de l'Elco. De sacrés clients, si vous voyez ce que je veux dire...

— Pas des clients pour la police du port, j'imagine, suggéra Bolan.

— Oh non, le règlement est trop strict pour qu'on risque d'en trouver un impliqué dans une embrouille... Mais clients pour des missions secrètes, c'est ce que je voulais dire...

— Pas si secrète, puisque vous m'avez repéré !

Qualen hocha la tête, pas convaincu.

— Si c'était le cas, vous ne me le diriez pas, de toute façon, assura-t-il.

Il songea aussitôt que si Morris lui avait donné si facilement son nom, ce ne pouvait être qu'un leurre. Il imagina la suite, soupira et haussa les épaules.

— Le capitaine Wittner décidera, dit-il, c'est lui le chef !

Il tourna la tête vers Bolan et ajouta d'un air de connivence :

— Dick n'a eu que ce qu'il méritait, de toute façon. Un sacré tour de passe-passe, bon sang !

— Vous me prenez pour un magicien ? s'amusa Bolan.

— Pas vraiment, non ! s'esclaffa Qualen. Mais j'ai pas bien vu... Je croyais vous ramasser avec le crâne éclaté, je me voyais déjà avec une sacrée bavure sur les bras... Je suis soulagé, et content pour vous !

Il était sincère. Après un silence, il reprit :

— Adams, ça lui pendait au nez depuis un moment, Wittner ne sera pas surpris. À la Tessec, ils ne cultivent pas les bonnes manières...

— La Tessec ?

— Tesco Security, expliqua Qualen en entrant dans un parking qui flanquait un bâtiment abritant, selon un grand panneau ornant son fronton, l'Autorité portuaire de Bayonne. Adams bossait pour eux, avant de rentrer dans l'équipe.

À sa mimique, il était clair qu'il ne pensait rien de bon de ce transfuge.

— S'il est viré, il pourra toujours se faire réintégrer là-bas ! grinça-t-il en faufilant le Dodge vers l'arrière du bâtiment.

— Ils ne sont pas trop regardants sur le niveau de leurs recrues, n'est-ce pas ?

Qualen confirma d'un signe de tête.

— Ils ont accueilli pratiquement tous les flics qui ne faisaient pas l'affaire chez nous. À commencer par Bob Nucci...

— « Fat » Bob ? dit négligemment Bolan, alors que le Dodge stoppait devant l'entrée des locaux de la police portuaire.

Vince Qualen jeta cette fois un regard aigu à son passager.

— Vous l'avez eu comme capitaine ? poursuivit Bolan.

— Non, j'étais à Jersey City, à l'époque. Quand je suis arrivé ici, ajouta-t-il en désignant la double porte surmontée d'une plaque, « Fat » Bob Nucci avait déjà été viré et remplacé par Steve Wittner.

La main sur la portière, il attendait que son passager poursuive, mais celui-ci resta muet.

— Je suis arrivé au bon moment, conclut-il, en se demandant qui était au juste le prétendu Paul Morris.

Avant qu'il descende du gros Dodge, un crachotement se fit entendre, et une voix annonça dans le récepteur de la radio de bord :

— Vince ?

Qualen saisit le micro et répondit. Son interlocuteur enchaîna aussitôt :

— C'est Morse, on arrive ! Avec un petit malin trop curieux qui s'est introduit sur le Tesco Terminal ! Dick va s'en tirer ?

— Je crois que oui, répondit Qualen.

— Ton type a sacrément intérêt...

Qualen coupa la radio et fit signe à son passager.

— Allons-y.

L'expression de Bolan lui fit froncer les sourcils et l'irrita. Il reprit, presque agressif tout à coup :

— Qu'est-ce qu'il y a, Morris ?

— Morse, c'est un ancien de la Tessec lui aussi ? Ou une future recrue ?

— Le meilleur pote de Dick Adams, grogna Qualen.

Bolan hocha la tête, sourit et lâcha :

— Finalement, peut-être que moi aussi, j'arrive au bon moment.

Jeremy Evans était si mal assuré sur ses jambes que la gifle faillit le faire tomber à la renverse. Il tituba et se raccrocha à un portemanteau, près de la porte d'entrée du bureau. Il avait une plaie superficielle au front, en plus d'une belle bosse. Un mal de tête carabiné et un goût de bile dans la bouche. Le résultat de sa chute dans la cabine de la grue, sur le quai n°25. Heureusement qu'il portait son casque de chantier... Il n'avait perdu conscience que quelques instants, au moment où tout basculait. La nausée était venue après, quand il avait rampé hors de la cabine, après avoir constaté qu'il n'avait rien de cassé. Il avait buté sur quelque chose d'étrangement froid et rigide, qui lui barrait le passage et lui bouchait la vue. En le

repoussant à deux mains, il s'était avisé que c'était un homme qu'il tenait aux épaules. Il se cognait à une peau nue. Puis en se contorsionnant il avait réussi à dégager sa tête, à se glisser entre les montants tordus de la grue, au milieu des débris de bois du conteneur. Il avait alors découvert un visage en face de lui : des traits cireux crispés, des os saillants, des yeux bridés vides. La figure de la mort elle-même.

Il avait crié, s'était débattu comme pour s'éveiller d'un cauchemar, mais alors qu'il se hissait entre les étançons, le cauchemar avait pris sous ses yeux écarquillés des dimensions effroyables : le corps qu'il avait repoussé n'était qu'un cadavre parmi d'autres... Il avait vomi, en s'extrayant du magma. Obnubilé par l'envie de fuir le plus loin possible. Le camion vide était toujours là, mais nulle trace des deux durs. Il était le seul survivant... Il s'était éloigné en titubant, puis le pick-up des gardes de la Tessec avait surgi, et il avait compris qu'il n'avait aucune chance de leur échapper. Il flageolait sur ses jambes. Les hommes à l'arrière l'avaient aperçu et l'un d'eux l'avait rattrapé, forcé à monter sur le plateau en le menaçant de son fusil, avant d'avertir les autres :

— C'est le grutier !

Ses collègues découvraient la scène, au bord du quai, et ils étaient pétrifiés. Même Joe, mâchoire tombante, ne trouvait pas de mots.

À présent qu'ils avaient regagné leurs bureaux à l'entrée du terminal, les vigiles faisaient une drôle de tête et attendaient les ordres en silence, mais Joe avait retrouvé la parole. Et aussi ses bonnes manières : il leva la main et menaça Jeremy Evans d'une deuxième gifle.

— Qu'est-ce que tu as fichu, sacré connard ? gronda-t-il.

Incapable de répondre, le garçon ne put que secouer la tête. L'autre garde présent dans la pièce le saisit par le col, mais Joe l'arrêta :

— Laisse tomber, voilà le boss qui revient...

Le Land Rover de Bob Nucci freina devant la porte. Nucci le conduisait lui-même. Il était seul à bord, après avoir débarqué quatre hommes supplémentaires devant le quai 25, et avoir donné des ordres. Quand la porte s'ouvrit, si brutalement que les murs tremblèrent, Joe eut l'impression soulageante que le monde autour de lui se remettait en ordre. L'irruption de Bob Nucci lui faisait souvent cet effet, mais ce soir-là, c'était encore plus frappant. Et pour lui, salutaire.

Le second vigile lâcha Evans mais le garda à l'œil. Nucci ne leur accorda qu'un regard distrait. Il s'adressa à Joe. De sa voix des mauvais jours, celle qui faisait considérer avec une certaine crainte la montagne de muscles, à peine enrobée d'un peu de gras, du sommet de laquelle elle dégringolait, coupante comme une averse de grêle.

— Six types pour éponger toute la merde, là-bas ! Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ?

Joe Crump avait porté plusieurs uniformes, avant celui de la Tesco Security. Notamment celui de l'armée américaine et celui de Blackwater, la milice privée qui s'était vantée de « pacifier » l'Irak. Il pesait deux cents livres et n'avait peur de rien. Mais « Fat » Bob Nucci l'impressionnait néanmoins. Pas seulement pour ses cent livres supplémentaires. En plus d'être énorme et entraîné, violent et méchant, Nucci était rusé. Même « Giagia », le big boss, qui n'appréciait guère son caractère, avait dû concéder au cousin Corrado que Nucci était utile, voire indispensable au bon fonctionnement de leurs affaires. Joe était dans l'antichambre, ce jour-là, et les éclats de voix de l'algarade entre les deux parrains faisaient tintinnabuler les lustres. Corrado avait eu le dernier mot, Giacamonte s'était incliné, et Nucci avait sauvé sa tête, malgré l'égarement qui lui avait fait étrangler à mains nues un neveu fraîchement débarqué de Sicile, porteur d'insolentes ambitions de remise en ordre...

Joe Crump, mentalement au garde-à-vous, désigna Evans d'un coup de menton et répondit :

— Le quatrième colis s'est détaché, chef... Mal arrimé, soi-disant. Bruce et Lenny se sont trop précipités, et lui...

Un froncement de sourcils fit taire Joe Crump. Nucci tendit le bras, referma sa main sur le col d'Evans et, pour le rapprocher le lui, le décolla du sol durant une poignée de secondes. Cinq ou six, mais qui parurent une éternité au jeune homme. Son teint vira au rouge, puis au violet. Il bava sur la manchette de chemise impeccable de Nucci, quelques gouttes seulement, mais qui eurent le don d'énervier un peu plus le colosse. Lequel secoua la main, pour se débarrasser des postillons. Le cou d'Evans sembla rétrécir, s'étirer comme celui d'un poulet. Il exhiba une langue gonflée, roula des yeux exorbités. Mais comprit la question, formulée par la voix persuasive qui allait si bien avec la poigne que la moindre inflexion de l'une se traduisait par un petit bonus de puissance de l'autre !

— C'est ta version, hein ? La faute aux deux gars ?

Incapable d'articuler un mot ou de hocher la tête, Jeremy Evans approuva d'un battement de paupières.

— Trop pressés ? Ils ont bâclé le boulot ? Tu n'y es pour rien ?

Le mouvement des paupières se fit plus incertain. Nucci relâcha l'étau de ses doigts. Observa avec satisfaction le va-et-vient de la pomme d'Adam du jeune homme, le voile qui descendait devant ses yeux, puis se dissipait avec l'afflux d'air dans les poumons.

— Qu'est-ce que tu as fait comme connerie, Jeremy ?

La voix était celle d'un confesseur, tout d'un coup.

Douce et amicale, pour consoler, cajoler, et redonner espoir. Des

années de pratique des interrogatoires dans la police avaient rendu Bob Nucci expert en la matière. Quand il prenait sa voix de confessionnal, après avoir fait parfois gicler le sang sur les murs et hurler de douleur, il arrivait que les plus endurcis craquent soudain, se mettent à chialer et livrent tout ce qu'on voulait.

Jeremy Evans n'était pas très endurci. Il larmoya et répondit :

— J'ai merdé aussi, m'sieur Nucci. À cause du type sur le toit...

Nucci et Joe échangèrent un regard. Le second blêmit.

— Il y avait quelqu'un sur le toit ? questionna le premier. Où ça ?

— L'entrepôt en face du quai 24, expliqua Evans. Un type était là-haut, avec... il le braquait sur moi... j'ai eu la frousse...

Bob Nucci inclina ses deux mètres, son visage carré se figea et il parut tout près de réduire en bouillie le crâne d'Evans, quand il leva ses deux poings serrés.

— Ce type braquait quoi ? Un flingue ?

Evans ravala un hoquet, croisa le regard furibard de Joe et bredouilla :

— Un appareil photo, je crois bien...

Un silence de plomb s'ensuivit, puis Bob Nucci pointa le menton vers la porte et dit à Evans d'une voix qui n'était plus du tout consolante :

— Passe voir Bill Maxwell, il te préparera ton compte ! Au premier mot à quiconque à propos de ce que tu as vu ce soir, je t'étripe moi-même. Compris ?

Devant les yeux emplis de trouille du jeune homme, les énormes battoirs de Nucci mimèrent un geste éloquent.

— Je dirai rien, m'sieur Nucci, je vous jure, bafouilla le grutier.

Il allait s'éclipser sans demander son reste, mais Nucci le questionna :

— Ce type, il ressemblait à quoi ? Tu as vu sa tête ?

Evans secoua négativement la sienne, réussit en se concentrant à se rappeler la silhouette entrevue. Les petits yeux noirs de Nucci l'encourageaient à solliciter sa mémoire.

— Il était très grand... au moins comme vous, m'sieur, mais...

— Mais quoi ?

— Maigre ! Pas comme vous... Très grand et maigre... debout contre la cheminée de l'entrepôt n°3 !

— File, crétin ! jeta Nucci avec impatience. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre vigile, accompagne-le...

À peine les deux hommes eurent-ils quitté le poste de garde que Bob Nucci se tourna vers Joe Crump, qui n'en menait pas large.

— Je suis déçu, Joe. Tu t'es fait enfumer !

— Je sais pas comment ce salopard a pu nous échapper, chef...

— Un photographe !

— On a fouillé partout, je vous jure... On a...

— En oubliant de lever la tête !

La grimace de Nucci fit reculer Joe. Le sang s'était retiré de son visage. Mais le mastodonte en impeccable costume taillé sur mesure se contenta d'un vilain rictus. Assorti d'un regard qui fit frissonner l'ex-soldat.

— Je me charge moi-même de retrouver le fouille-merde, dit-il. Un type de deux mètres qui passerait par le chas d'une aiguille, j'ai une idée de qui ça peut être. Toi, tu t'occupes du grutier.

— Vous voulez dire que... ?

— Tu imagines qu'il tiendra sa langue cinq minutes ? Fais-le disparaître, mais sans que le gros Maxwell se doute de quoi que ce soit. Ça suffit qu'il soit intrigué par ce qui s'est produit.

Bob Nucci avait ordonné au contremaître de rester dans ses bureaux, et Maxwell avait trop peur de lui pour désobéir. N'empêche, avec près d'une dizaine d'hommes au courant de l'accident, et surtout témoins de ce que contenait le chargement du quai n°25, il allait falloir faire très attention. Éviter les fuites...

La chose était assez délicate pour que Nucci préfère garder la tête froide. Plutôt que de passer sa colère sur Joe, il le congédia et se mit à réfléchir au meilleur moyen de mettre rapidement la main sur l'intrus qui avait déjoué la surveillance des gardes pour voler le scoop de sa vie...

C'était à lui qu'il réservait sa colère...

CHAPITRE IV

Par la porte entrouverte du bureau, qu'une plaque attribuait au « Captain S. Wittner », Bolan apercevait l'agent Vince Qualen en train de parler avec un homme trapu aux cheveux grisonnants, qui se leva de son fauteuil et contourna sa table de travail pour jeter dans le couloir un coup d'œil au dénommé Paul Morris. Lequel était sagement assis sur un banc. Un agent en uniforme était en faction à l'autre bout du couloir, près de l'entrée. Les locaux de la police portuaire étaient plutôt calmes, les murs auraient mérité un coup de peinture fraîche, et Wittner dévisageait avec intérêt Bolan, tandis que Qualen lui parlait bas.

L'instant d'après, Qualen quitta le bureau, pour pénétrer dans un autre, où s'entendait le crépitement d'un fax. Il dédia au passage à Bolan une mimique ambiguë, à la fois soulagée, parce qu'il avait refilé le bébé à son chef, et complice, sans doute parce qu'il avait confié à celui-ci ses suppositions sur l'appartenance de Morris à l'U.S. Navy. Lorsque Bolan, sur un signe de Wittner, se leva pour entrer dans le bureau du capitaine, il était bien décidé à tirer profit du quiproquo.

— Vous êtes quelqu'un de dangereux, monsieur Morris, commença Wittner, après avoir fermé la porte.

Il s'arrêta devant Bolan et planta ses yeux clairs dans les siens, ajoutant :

— Pour un paisible promeneur qui s'intéresse aux bateaux de plaisance...

— La soirée était douce et je crois n'avoir rien fait de mal, répliqua ingénument Bolan, en soutenant le regard de Wittner. Rien d'illégal, en tout cas, du moins avant d'être attaqué par un de vos hommes.

— Qualen m'a promis un rapport circonstancié pour demain matin, dit Wittner. Il a été très impressionné par votre savoir-faire.

— Je suis désolé pour votre homme...

Le capitaine balaya d'un geste le cas de son agent.

— Adams doit surtout souffrir dans son amour-propre, vous l'avez sérieusement malmené. Pour être franc, je compte bien profiter de vous pour me débarrasser de lui !

— Ne me dites pas que vous auriez préféré que je le malmène pour de bon !

Wittner se récria. Quelque envie qu'il en ait, il ne pouvait décemment pas reconnaître qu'il aurait volontiers opté pour un

règlement définitif du cas Adams ! Il hocha la tête et fit le tour de son bureau, avant de développer ce qu'il avait en tête :

— N'importe quel quidam à votre place serait à l'hôpital, ou peut-être à la morgue, après avoir croisé l'agent Adams ce soir. Si vous pouviez témoigner de son comportement agressif, quasiment homicide, pour corroborer le rapport de Qualen... Je m'en servirais auprès de mes supérieurs. McKnight devra réagir. Impossible de fermer les yeux plus longtemps...

— Qui est-ce ?

— James McKnight, le responsable de la police portuaire à la mairie. Nous dépendons de la municipalité, monsieur Morris. On m'a nommé à ce poste pour rompre avec certaines pratiques anciennes, qui donnaient de Bayonne une image déplorable... mais les choses évoluent lentement et le courage des élus est parfois fluctuant...

— Il faut de temps en temps le ranimer ?

— Il faut constamment le ranimer, corrigea Wittner avec une moue désabusée. Pour résister aux pressions, figurez-vous qu'il faut beaucoup de courage, et de la ténacité...

Wittner ne manquait sans doute ni de l'un ni de l'autre, mais il avait besoin d'un coup de pouce pour faire le ménage dans son service. L'incident avec Adams tombait bien.

— Vous pouvez compter sur moi, capitaine.

Celui-ci soupira.

— Merci de témoigner... Pas une déposition, j'insiste, un témoignage...

Bolan pouvait aussi porter plainte contre Adams, mais Wittner, devançant cette suggestion, ajouta avec un sourire :

— De la part d'un militaire, qui a riposté avec une certaine modération à l'agression perpétrée contre lui, c'est la meilleure solution. Il faut inciter la mairie à faire le ménage parmi ses troupes, mais pas l'effrayer.

Bolan s'empessa de conforter les suppositions de son interlocuteur. Wittner était convaincu qu'il appartenait à la Navy.

— De notre côté, nous préférons toujours la discrétion, vous avez raison, assura-t-il. Une plainte aurait un retentissement désagréable. Vous aurez mon témoignage, capitaine.

Wittner n'alla pas jusqu'à lui proposer de le rédiger aux côtés de l'agent Vince Qualen, mais il était aux anges ! Au lieu de prendre congé, il se pencha alors au-dessus de son bureau et reprit à mi-voix, avec dans les yeux une lueur de curiosité impossible à dissimuler :

— Votre mission d'observation du yacht *Arianna* a-t-elle été fructueuse, *mister Morris* ?

L'Exécuter n'eut pas à se forcer pour paraître surpris. Passe encore que la police du port le prenne pour un militaire, mais

l'allusion au yacht de Giacamonte était étrange. Jouant le jeu du personnage qu'on imaginait qu'il était, il répliqua :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je m'intéresserais à l'*Arianna*, capitaine ?

— Qualen dit que vous portiez des jumelles, je doute qu'il se soit trompé, et si je vous demandais de vider vos poches...

Wittner suspendit sa phrase et continua avec un sourire entendu :

— De là où vous étiez, on a une vue directe sur l'*Arianna*, d'où le rapprochement...

Bolan aurait pu convenir que le rapprochement en question était plausible, voire évident, mais il resta silencieux, opposant au contraire à Wittner un visage fermé, où l'autre ne tarda pas à déceler de la contrariété. Il réagit alors comme Bolan le pressentait : en se dévoilant pour justifier sa curiosité.

— Pardon d'être indiscret, *mister* Morris. C'est que j'ai eu vent récemment d'une démarche confidentielle concernant l'*Arianna*... ou son propriétaire, plus exactement.

Bolan fronça les sourcils. Wittner, de plus en plus en confiance, poursuivit alors :

— M. Giacamonte sera de retour dans les heures qui viennent, selon mes informations. L'*Arianna* doit appareiller demain, et il tient absolument à être présent à bord.

L'Exécuteur resta silencieux, le temps de paraître digérer la nouvelle, que Wittner compléta en précisant :

— Il a été retardé. Un imprévu dû à mes collègues de la police des frontières. Ils l'ont retenu à La Guardia Airport...

Bolan retrouva le sourire et Wittner se rengorgea, satisfait de son petit effet.

— Vous êtes bien renseigné, capitaine, mais en la matière, mieux vaut être prudent, dit Bolan, en songeant à ses propres informations sur les projets de « Giagia ».

— Vous avez pu vérifier vous-même sur le port que l'*Arianna* est inoccupée, continua Wittner en hochant la tête. Mais une demande a été transmise à la capitainerie, pour une sortie imminente. Demain après la tombée de la nuit, en principe. M. Giacamonte demande qu'on fasse place nette alentour, pour raison de sécurité ! Si c'était le Président en personne, on ne ferait pas plus pour lui complaire ! Il sortira à bord de son yacht escorté par deux vedettes, pas moins !

Wittner se tut, guettant la réaction de son interlocuteur. Bolan était sincère quand il reprit la parole, après plusieurs secondes de réflexion :

— Merci beaucoup, capitaine, pour votre coopération...

L'expression réjouie de Wittner confirma les intuitions de Bolan à son sujet : le policier avait de bonnes raisons, qu'il ignorait, de croire

que l'U.S. Navy préparait quelque chose à l'encontre de Giacamonte, à l'occasion de la sortie en mer de l'*Arianna* ; une action secrète, forcément violente... Voilà qui intriguait le Guerrier. Wittner ajouta encore, pour bien marquer à quel camp il appartenait :

— Si je peux rendre service à la Navy, d'une façon ou d'une autre, ce sera avec grand plaisir. J'ai servi sur le *USS Cole*, monsieur Morris. J'étais à bord il y a dix ans à Aden...

Le destroyer *USS Cole* avait à l'automne 2000 était victime, dans le port d'Aden, d'un attentat suicide imputé à Al-Qaïda, qui avait fait dix-sept morts.

Les yeux soudain humides d'émotion, Steve Wittner tendit spontanément la main à Bolan, qui la serra. À cet instant, un brouhaha retentit dans le couloir. Claquement de portes, cris et bruit de coups.

Wittner s'excusa d'une grimace et quitta son bureau au pas de course. Bolan l'entendit hurler, une seconde après :

— Morse ! Lâchez-le immédiatement ! Vous êtes fou, ma parole !

Pour toute réponse, on perçut le râle de douleur de celui que, manifestement, le nommé Morse ne se résignait pas à lâcher. Puis une voix essoufflée s'indigna :

— Ce salopard a tenté de nous fausser compagnie !

— Ce n'est pas une raison pour lui casser le bras ! s'énerva Wittner. Lâchez-le, Morse ! C'est un ordre !

Un silence, des geignements, après quoi une autre voix lança à la cantonade d'un ton stupéfait :

— Ce type est reporter photographie, chef !

Ce qui déclencha chez les protagonistes, respectivement, une bordée de jurons hargneux, un gémissement de douleur plus marqué, et enfin le déclic d'un chien qu'on arme...

La scène que découvrit Bolan en sortant du bureau évoquait assez précisément les prémices d'une bavure policière. Un grand type maigre en blouson subissait de la part d'un agent de police aux traits contractés par la fureur une clé au bras et un début d'étranglement. L'échalas avait déjà le cuir chevelu entamé, par un coup de crosse, probablement. Son sang commençait à tacher le carrelage du couloir. Il se débattait, mais faiblement. Morse était costaud, nettement plus jeune et plus en forme. Un genre de bullmastiff tout en muscles, lâché sur sa proie. Avec Dick Adams, supputa Bolan, ils devaient faire un tandem redoutable, et pas seulement dans les salles de fitness. Adossé à la porte d'entrée, l'autre agent, un rouquin plus âgé que son collègue, ouvraient de grands yeux ébahis sur le contenu d'une sacoche de photographie, et brandissait un appareil reflex au téléobjectif long comme un bazooka, en répétant à l'attention de Wittner :

— Ce type va nous causer les pires emmerdes, chef !

Le capitaine Wittner, à peine sorti de l'émouvante évocation de son service sur *l'USS Cole*, avait dégainé un Smith & Wesson Military & Police à canon de 4 pouces et barillet à six coups, qui tirait du 38 Spécial. Le chien relevé, la première cartouche était à un cheveu de transformer les locaux de la police portuaire de Bayonne en scène de crime. La voix de Steve Wittner monta d'un peu plus d'une octave dans les aigus, quand il répéta :

— Lâche-le ou je t'explose la tronche, Morse !

Tout le monde se figea. Le silence qui s'abattit sur les quelques mètres de couloir grisâtre parut assourdissant. Le policier en faction qui s'était replié dans le bureau de l'accueil déglutit bruyamment. L'agent Vince Qualen fit entendre un très infime grincement de porte en repoussant le battant pour augmenter son angle de tir. Lui aussi avait en main un revolver, un Colt à six coups. Et dans le regard, une concentration qui présageait qu'il savait s'en servir.

L'agent Morse desserra l'étau de son bras sur la gorge de l'échalas, et son autre main lâcha le bras tordu dans le dos. L'homme hoqueta, souffla et tomba en avant de tout son long, montrant la vilaine plaie d'où le sang coulait, à l'arrière de son oreille.

L'agent Morse se redressa et toisa Wittner. Il grogna avec une grimace méprisante :

— C'est le fouille-merde qui s'est introduit au Tesco Terminal en bousillant le grillage... Vous comptez le protéger, chef ?

Le capitaine ne répondit pas. Il fit passer son S & W dans sa main gauche, franchit d'un élan les trois mètres qui le séparaient de Morse, en enjambant l'homme à terre, et frappa son subordonné d'un court direct du droit, à la mâchoire. Cela produisit un claquement, sec comme une mini-détonation, suivi d'un bruit d'articulation rouillée. Morse valdingua en arrière, la bouche déformée et de la bave aux lèvres. Il heurta la porte close et accusa le coup, mais stoppa la glissade et se rétablit sur ses deux jambes fléchies. Sonné, mais solide. Dardant sur Wittner un regard meurtrier.

Le capitaine s'était déjà tourné vers le rouquin.

— Amène-le dans mon bureau, Kelly, ordonna-t-il en montrant l'échalas à terre. Et toi, aide-le, au lieu de rester planté là ! ajouta-t-il à l'adresse du planton. Apporte de quoi lui nettoyer le crâne. Il a un nom, ce type ?

Kelly fixait la sacoche du photographe comme si la réponse se trouvait cachée au fond. Elle vint en fait du sol :

— Mat Calder, propriétaire du *New Jersey Weekly*... articula l'homme étendu au prix d'un effort qui le laissa épuisé.

Bolan vit le haut-le-corps de Wittner, la pâleur qui envahissait le visage de Qualen. Un autre silence plana, que le débit saccadé de Calder, quand il reprit la parole, déchira avec un bruit de sable

crissant sur du verre.

— Capitaine Wittner... je vous prie... instamment... de me protéger de cet assassin en uniforme. Ce Morse est un tueur...

Wittner fit signe à Kelly et à l'autre agent de s'activer auprès de Calder, qui semblait près de tourner de l'œil, et promit en fixant Morse, qui se massait la mâchoire en grimaçant :

— Il ne vous arrivera rien ici, monsieur Calder. Vous avez ma parole.

Morse cracha un peu de sang à ses pieds et ouvrit la porte. Wittner lui cria alors qu'il sortait :

— Vous restez à ma disposition, agent Morse ! Je veux entendre votre version des faits...

Morse ne répondit rien d'audible. En faisant demi-tour, Wittner croisa le regard impassible de l'Exécuteur. Ses yeux clairs se dérobèrent. Une expression de brusque lassitude affaissa ses traits.

— Je ne vous retiens pas, monsieur Morris, dit-il en réintégrant son bureau. Vous comprenez pourquoi votre témoignage m'importe ?

— Vous pouvez compter dessus, le rassura Bolan. Adams, Morse... ce sont des hommes de votre prédécesseur ?

Wittner sursauta.

— « Fat » Bob Nucci, précisa Bolan. Présentement chef de la Tesco Security...

Le capitaine acquiesça d'un signe de tête.

— J'aimerais entendre de la bouche de Mat Calder le récit de sa mésaventure, enchaîna Bolan.

Le ton était sec, presque comminatoire. Wittner hésita, embarrassé, mais finit par hausser les épaules.

— Comme vous voulez, admit-il. Mais en ma présence...

— Bien sûr, capitaine, ça me paraît normal.

Ils n'eurent pas le temps de franchir le seuil du bureau qu'un moteur emballé et un crissement de freins maltraités leur firent tourner la tête vers l'entrée. Par la porte restée ouverte, ils aperçurent un Land Rover qui stoppait brutalement au milieu du terre-plein. Une silhouette mégalithique en jaillit, un bison en costume élégant, chargeant bille en tête, laquelle était énorme, rasée, animée par deux petits yeux noirs luisants.

Morse vint au-devant de l'arrivant. Expliqua en se tenant la mâchoire :

— Content de vous voir, m'sieur Bob ! L'ordure du *NJ Weekly* est là-dedans... Une vraie décharge, ce poste !

— T'as bien fait de me prévenir, Doug ! On va repartir avec !

Bob Nucci écarta l'agent Doug Morse et se rua à l'intérieur du bâtiment.

CHAPITRE V

Dans les bureaux de la Tesco, Bill Maxwell, le contremaître, écarta son riot-gun calibre .12 et poussa sur le comptoir d'accueil, devant Jeremy Evans, d'abord une enveloppe, puis deux feuillets tout juste sortis de l'imprimante.

— T'as plus qu'à signer là et à disparaître, dit-il en pointant l'index sur ces derniers.

Le jeune grutier avait les jambes molles. Une douleur lancinante à la tête et la sensation désagréable d'avoir eu le cou passé au presse-purée... D'un geste hésitant, il vérifia le contenu de l'enveloppe : une liasse de billets, plutôt mince, que le gros Bill avait extraits d'un tiroir fermé à clé de son bureau. Tout ce que lui devait la Tesco Company, détaillé sur un bulletin de paye qui valait solde de tout compte...

Evans empocha l'enveloppe et, sous le regard goguenard de Maxwell, saisit le stylo qui traînait devant lui. Il effleura au passage la culasse du fusil à pompe, et fut traversé par une idée folle : s'emparer du Hi-Standard, le retourner vers Maxwell, en pointant le canon sur son gros ventre. Rien que pour voir le gros porc changer de couleur, lui faire ravalier son petit air satisfait. Evans serrait le stylo entre pouce et index comme s'il ne savait pas comment s'en servir. Il s'imagina enfoncer le canon court dans le gras du bide, juste au-dessus de la ceinture ; presser la détente... Il en frémit et eut un vertige. Maxwell, face à lui, se crispa, comme s'il devinait le tour de ses pensées.

— Faut te tenir la main, nom de Dieu ?

Mine de rien, il posa sa grosse patte sur la crosse du riot-gun. Evans gribouilla une signature au bas de chacun des feuillets.

— J'ai mal à la tête, murmura-t-il.

Le contremaître ricana, en plaçant les documents dans une corbeille de courrier. Evans loucha sur le Hi-Standard, mais il était trop tard, l'autre s'en était saisi et le lui faisait bien voir, provocateur.

— J'ai pas de remède pour toi, sauf si tu veux en tâter ! grogna-t-il en brandissant le riot-gun au-dessus du comptoir. T'as plus rien à fiche ici, alors dégasse, Evans...

En même temps, Maxwell jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le vigile qui avait escorté le grutier, d'abord dans le préfabriqué servant de vestiaire, où Evans s'était changé, puis jusqu'au bâtiment administratif, fumait, tourné vers l'extrémité du terminal, le quai 25...

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? demanda Maxwell à voix

basse, en se penchant vers Evans.

Celui-ci secoua la tête et s'écarta.

— Y avait quoi, dans ces putains de conteneurs ? insista Maxwell, en haussant le ton.

Le garde n'entendait pas et la curiosité du contremaître était trop grande pour qu'il n'essaie pas d'intimider la jeune homme. Mais Evans gagna la porte à reculons et ne répondit rien. Il tâtonna sur la poignée, poussa le battant et sortit en lâchant dans un souffle :

— J'ai rien vu, j'ai rien vu...

Il passa devant le vigile de la Tessec et courut jusqu'au parking. Négligé de coiffer son casque, il enfourcha la Suzuki et démarra.

Bill Maxwell s'était avancé sur le seuil du bureau, le riot-gun à la main. Lui aussi tourna le regard vers le bout du terminal. Mais impossible de distinguer, à cette distance, ce qui se passait du côté du quai 25.

Le bruit de la moto fit sursauter les deux hommes. Alors qu'Evans filait vers le poste de garde, le vigile lorgna sur le fusil à pompe, toisa le contremaître et releva le canon de son propre fusil. Un Remington calibre 12, jumeau du Hi-Standard. Maxwell croisa le regard du garde, fit une grimace et battit en retraite à l'intérieur du bâtiment. Les hommes de Bob Nucci avaient la détente facile et, malgré sa curiosité, il ne voulait pas risquer d'en faire l'expérience... Il alla ranger son fusil dans le râtelier.

Jeremy Evans, en franchissant la barrière d'accès au site, qu'un garde venait de relever devant lui, préférait quant à lui s'accrocher à l'idée la plus reconfortante : il n'avait plus de travail, mais il était vivant. Bien décidé à le rester, et à oublier ce dont il avait été le témoin, si c'en était le prix...

Il accéléra, en tentant de contenir un spasme de son estomac, au souvenir des cadavres du quai 25. Il y parvint à grand-peine. Oublier, ce n'était pas si simple !

Un petit supermarché ouvert toute la nuit où il avait maintes fois fait halte, au coin de G Avenue, contenait heureusement de quoi l'aider. Il piqua vers le parking, bien décidé à s'offrir un remède de qualité. Il ressortit du magasin lesté de deux bouteilles, parce qu'il tenait à ne rien devoir à son ex-collègue Simmons. Il entama sur-le-champ la meilleure, buvant au goulot dans l'obscurité du parking. Un scotch pour les grandes occasions, qu'il rangea avec l'autre dans le petit coffre de la Suzuki, à la place de son casque. Une fois en selle, il enfila celui-ci.

Il le tenait à deux mains au-dessus de sa tête quand un plouf assourdi lui fit penser à un bouchon qui saute. Mais le meilleur scotch ne fait pas de bulles comme du champagne et il ne comptait sur personne pour fêter son licenciement. L'impact d'un projectile de

9 mm lui arracha le casque des doigts. Il roula à terre, la visière transpercée. En même temps qu'il voyait le 4 x 4 bondir dans sa direction, Evans tourna la clé de contact, libéra les gaz et démarra en catastrophe.

Le bras tendu par la vitre baissée, côté conducteur, était prolongé par un pistolet au canon démesuré, le réducteur de son vissé dessus lui faisant un gros manchon noir sinistre. Une deuxième ogive en jaillit. Elle rata le grutier, mais seulement parce que le démarrage brutal de la Suzuki, fonçant droit sur lui, avait pris de court Joe Crump. Il fit un écart, rata sa cible et jura en voyant Evans lui filer sous le nez. Puis, sans lâcher son automatique, il effectua un demi-tour serré et se lança à la poursuite de la moto.

Le sang aux tempes, la vue brouillée par l'alcool, et surtout par la peur, Jeremy Evans fonçait sur G Avenue, cap au sud, vers Bayonne Bridge. Un instant, il se crut tiré d'affaire, imaginant que Joe Crump, ayant raté son coup dans l'ombre du parking, n'oserait pas se lancer à ses trousses sur l'avenue bien éclairée. Il ne s'écoula qu'une poignée de secondes avant qu'il ne se traite d'imbécile. La lumière de deux phares puissants l'éclaboussa. Le jeep Cherokee rugit derrière lui, sur ses talons. Prêt à bondir. Evans devina le geste du vigile le couchant en joue. Il s'affola, bifurqua *in extremis* vers la droite, dans la 6e Rue.

Il n'entendit même pas le plouf de la détonation, mais ressentit une brûlure au creux des reins, comme un coup de fouet. Il se raidit, étreignant la manette de frein comme tout à l'heure la commande de la grue : trop brutalement, avec un temps de retard. Alors que la roue arrière chassait et se dérobaît, il songea, en un éclair, que ce n'était décidément pas son jour, que tout s'était ligué contre lui et qu'à ce stade de malchance, il ne pouvait vraiment rien espérer. Même pour sauver sa vie. Un miracle n'y suffirait pas !

Le bruit strident des freins du jeep lui déchira les tympans, en même temps que la balle qui l'avait atteint dans le dos déchirait ses muscles et ses organes. Puis la Suzuki incontrôlable s'encadra dans la grille du square qui faisait le coin de G Avenue et de la 6e Rue, et Jeremy Evans entama dans les airs un vol plané qui finirait en enfer.

La carrure de colosse de « Fat » Bob Nucci emplissait le couloir et raréfiait l'oxygène autant que l'espace. Le planton qui croisa le premier son chemin en fit les frais. D'un geste du bras, le chef de la Tesco Security le renvoya dans la pièce d'où il sortait. L'agent valdingua contre une armoire métallique, lâcha le rouleau d'essuie-tout et le récipient plein d'eau avec lesquels il entendait venir en aide au blessé et se retrouva assis sur les fesses, les cuisses trempées et ses bonnes intentions douchées.

— Où est-il, le rat ? vociféra Nucci à l'adresse de Wittner.

Le capitaine referma derrière lui la porte de son bureau et fit face.

Il avança d'un pas, la main sur la crosse de son Smith & Wesson, qu'il avait remisé dans son étui de ceinture.

— Il n'y a pas de rat ici, répliqua-t-il. Seulement des gens qui n'ont rien à y faire ! Sortez d'ici, monsieur Nucci...

Il avait insisté sur le *monsieur*. Cela parut amuser le colosse.

— Tu entends ça, Doug ? Le capitaine prétend que je n'ai rien à faire ici. Comme s'il était chez lui, quoi !

Doug Morse, adossé à la porte d'entrée, ne trouva rien à dire. Mais il avait un œil sur le planton et l'autre sur Vince Qualen. Cloué sur place sur le seuil de son bureau, Qualen n'osait pas bouger un cil. Nucci s'était immobilisé pratiquement à sa hauteur, mais semblait ne pas l'avoir remarqué. Wittner accaparait son attention, les autres comptaient pour du beurre. Les doigts de Qualen se raidirent, sa main droite glissa de quelques centimètres, pour s'approcher de l'étui contenant son arme de service. L'œil de Doug Morse posé sur lui devint fixe.

Nucci reprit d'une voix plus sourde :

— Chez lui ! Alors qu'il occupe mon bureau !

— Je vous ordonne de sortir d'ici ! répéta Wittner.

Il était solennel, mais tendu comme une corde de violon. Déterminé et pâle. Nucci hocha la tête, fronça les sourcils en voyant à ses pieds la trace de sang qu'avait laissée Calder.

— Je m'en vais, Steve, dit-il d'un ton radouci. Je fiche le camp sans faire d'histoire, O.K. ? Mais avec lui... Le journaliste qui se planque dans ton bureau...

— Il n'en est pas question ! répliqua vivement Wittner.

Nucci baissa encore la voix, mais les inflexions n'en étaient plus du tout conciliantes. Elles évoquaient beaucoup plus un grondement qu'une douce mélodie.

— Il en est question, capitaine Wittner ! Cet individu s'est introduit par effraction sur le terminal portuaire, avec des intentions manifestement délictueuses. Je veux l'entendre s'expliquer... Il doit rendre des comptes, non ? D'abord à la Tesco, propriétaire des lieux...

Après un silence lourd de sous-entendus, Nucci précisa :

— Parce qu'il n'est pas reparti les mains vides, je parie...

— C'est ce qu'on va voir, argumenta Wittner. Mais c'est moi qui vais m'en charger. Parce que c'est mon job...

Bob Nucci tendit le bras, pointant l'index vers le bureau dont Wittner lui barrait l'accès.

— J'ai deux mots à dire à ce fouille-merde ! gronda-t-il, son poing énorme à quelques centimètres seulement de la joue de Wittner. Après, tu pourras faire ton boulot à ta guise.

Le capitaine s'écarta d'un pas, hors de portée du poing serré.

— Laisse-moi juste cinq minutes avec Calder !

Wittner tiqua et Nucci enchaîna avec un ricanement :

— Je sais que c'est lui ! Un grutier l'a repéré, grimpé sur un toit, à faire son sale boulot de mouchard ! C'est lui, pas vrai ? Le proprio de cette feuille de chou, le *New Jersey Weekly* !

Wittner acquiesça. Derrière Nucci, la voix hargneuse de Doug Morse ajouta :

— Il avait un putain de téléobjectif sur lui, dans sa sacoche !

Les traits de Bob Nucci se figèrent et ses petits yeux noirs ressemblèrent à des têtes d'épingle. Wittner perdit le peu de couleur qui lui restait et recula. L'espace entre les deux hommes se chargea d'un peu plus d'électricité.

— On peut l'interroger ensemble, proposa alors le responsable de la police du port. Dans mon bureau...

Il n'avait pas trouvé mieux, pour désamorcer la violence qui couvait. Nucci parut réfléchir au compromis. Mais Wittner ajouta :

— En compagnie de M. Morris, puisqu'il est intéressé...

— Morris ? s'écria Nucci. Qui est-ce ? Qu'est-ce que ça veut dire, intéressé ?

Wittner hésita à répondre, mais Morse intervint :

— Y avait un type avec le capitaine, m'sieur Bob. Un genre de militaire, je crois bien...

— Nom de Dieu ! hurla Nucci, et il voulut écarter Wittner de son chemin.

Le capitaine tenta de dégainer son arme, mais le poing de Nucci l'atteignit à l'épaule. Il poussa un juron et heurta la cloison, essaya de repousser le colosse, mais celui-ci l'empoigna et, d'une bourrade, le projeta en arrière, contre la porte close où s'affichait son nom. C'est à ce moment que Vince Qualen, n'y tenant plus, se décida à intervenir. Il fit un pas dans le couloir et braqua son Colt.38 Spécial sur Nucci, en criant :

— Stop !

Nucci ne parut pas l'entendre. D'un revers de main, il balaya la main armée de Wittner, déviant le Smith & Wesson.

— Stop ! hurla Qualen dans son dos, en relevant le chien de son revolver.

La détonation, assourdissante, roula d'une extrémité à l'autre du couloir. Vince Qualen ouvrit de grands yeux incrédules et voulut tourner la tête, mais l'impact le projeta en avant et il s'écroula aux pieds de Nucci.

Jambes fléchies, comme au stand de tir de la police, Doug Morse tenait son.357 Magnum à deux mains. À l'expression de son visage, on n'aurait pas juré qu'il regrettait d'avoir abattu dans le dos un collègue en uniforme. Son index crispé semblait prêt à enfoncer une seconde fois la détente.

— Ce crétin m'aurait buté, ma parole ! cria Nucci. Merci, Doug...

Doug Morse hocha la tête.

— À vos ordres, chef...

Puis il braqua le revolver sur Steve Wittner, son supérieur...

— Ce que c'est que d'être aimé de ses hommes ! commenta Nucci.

Il toisa Wittner et ajouta en souriant :

— Écarte-toi, capitaine !

Wittner n'avait pas lâché son revolver, mais il pendait au bout de son bras, et Morse le tenait en joue. Il baissa les yeux sur Qualen. Un peu de sang coulait de son dos. Le tissu de son blouson était brûlé sous l'omoplate gauche. La joue écrasée sur le sol, une bave rosâtre aux lèvres, l'agent avait le regard vide.

— Il a besoin..., commença Wittner, sonné.

— Il a plus besoin de rien ! le coupa brutalement Nucci.

Il adressa un clin d'œil à Morse, pour l'inviter à surveiller Wittner, poussa ce dernier de côté et ouvrit la porte du bureau. Il fit un pas à l'intérieur et rugit :

— Où il est passé, ce *motherfucker* !

Assis par terre au milieu de la pièce, l'agent Kelly grommela, la voix étouffée par le large sparadrap qui lui barrait la bouche. Il avait les poignets entravés dans le dos, par ses propres menottes. Et du mercurochrome tachait son uniforme. La trousse de secours ouverte sur la table de travail du capitaine Wittner avait répandu son contenu sur le sous-main...

Nucci, tout en déversant un chapelet de jurons, enjamba le rouquin et bondit jusqu'à la fenêtre ouverte.

Il aperçut un des gros Dodge de la police portuaire qui quittait à vive allure le parking.

Un instant, il donna l'impression de vouloir escalader à son tour le rebord pour imiter les fuyards et se lancer à leurs trousses. Il se contenta d'enfoncer d'un coup de poing rageur le châssis de la fenêtre et fit demi-tour, piétinant au passage Kelly, bousculant Wittner. Il lança à Morse :

— Il se barre ! Amène-toi !

L'agent Doug Morse continuait à menacer le capitaine avec son revolver, et à ses pieds gisait le corps sans vie de son collègue Qualen. Autant dire qu'il avait choisi son camp... Il tint Wittner en respect jusqu'à ce que le grondement de moteur du Land Rover lui parvienne, tel un appel pressant. Il se précipita dehors pour y monter.

— On va les avoir ! hurla « Fat » Bob Nucci en écrasant l'accélérateur. Le fouille-merde et ce Morris ! Les rattraper et les buter !

CHAPITRE VI

Le gros Dodge de la police portuaire ne passait pas inaperçu dans la circulation, d'autant que Bolan avait actionné la sirène pour franchir le carrefour de la 33e Rue et de Port Terminal Boulevard.

— Bon sang, vous voulez nous faire repérer ! s'écria Mat Calder, cramponné à ses côtés à une poignée de portière.

— Une voiture de police ne craint pas de se faire remarquer, rétorqua tranquillement l'Exécuteur en accélérant.

Calder se tamponnait le crâne avec un mouchoir imbibé d'alcool. C'était succinct mais dans le bureau du capitaine, la trousse d'urgence de l'agent Kelly n'avait pas eu le temps d'opérer de miracle. La discussion entre Wittner et son prédécesseur avait dégénéré en fusillade, reléguant les blessures du reporter au rang de bobos. Il avait décampé sans discuter, enjambant la fenêtre à l'invite de Bolan. Avec les clés au contact, la voiture de patrouille offrait la solution adéquate pour échapper à la colère vengeresse de Nucci.

— Où vous m'emmenez ? s'inquiéta Calder en constatant qu'ils filaient vers le port de plaisance.

— Cape Liberty, répondit Bolan.

— C'est pas l'endroit le plus tranquille !

— J'ai quelque chose à faire là-bas, rétorqua Bolan, laconique.

Calder fit la grimace, mais le sang avait cessé de couler de sa plaie au cuir chevelu et, en se tâtant avec précaution le nez et la pommette, il se rassura : il n'avait rien de cassé, seulement des bosses.

C'était l'heure, après dîner, où les abords du port de plaisance commençaient à s'animer. Les bars se remplissaient, avant les boîtes de nuit. Il y avait du monde sur les trottoirs, des voitures garées sur la chaussée, et sur certains yachts, dans les bassins où ils étaient amarrés côte à côte, serrés comme des voitures sur un parking, des lumières scintillantes, de la musique, tous les signes annonciateurs de fêtes nocturnes.

Bolan, un œil sur le rétroviseur, avait ralenti et roulait en direction de la jetée où il avait laissé le Touareg de location. Mat Calder reprit d'une voix plus calme, après l'avoir observé de biais :

— Je vous dois une fière chandelle...

— Attendez, pour me remercier. Nucci ne vous lâchera pas si facilement.

Calder hocha la tête.

— Je m'en doute ; dans l'état où il était, il était capable de

m'étrangler...

— Maintenant que vous lui avez échappé, il doit rêver de vous étripper ! C'est un sanguin, il me semble...

Calder ne peut réprimer un frisson.

— Un tueur, vous voulez dire ! Avec une armée de pourris à ses ordres !

— La Tesco Security, approuva Bolan. Mais certains membres de la police ne valent pas mieux.

Calder acquiesça :

— Bob Nucci a été limogé, mais la police du port et même le *Bayonne Police Department* sont noyautés par des hommes à lui.

— Qu'est-ce que vous avez fait pour mettre en rage toute la meute ? demanda Bolan en bifurquant vers une zone moins éclairée.

Un panneau indiquait le bassin VIP Cruises. Accès réservé aux personnes autorisées... Calder finit par répondre :

— J'ai hérité d'un canard en faillite et je me suis pris au jeu... Le *New Jersey Weekly*, si ça vous dit quelque chose...

Bolan haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Le site internet vaut mieux que le titre.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? reprit Bolan en indiquant du menton la sacoche de photographie coincée entre les pieds de son passager.

Calder hésita, puis finit par dire :

— Je vous suis très reconnaissant, mais j'aimerais être sûr que vous êtes dans le bon camp...

Les enseignes des bars et des boîtes de nuit étaient loin derrière eux. L'Exécuteur éteignit les phares du Dodge pour gagner l'extrémité du dernier parking.

— Je veux savoir pourquoi Nucci vous aurait étripé, si je vous avais laissé tomber entre ses mains, répliqua-t-il d'un ton sec qui fit se raidir le journaliste.

Il stoppa près du 4 x 4 Volkswagen, coupa le moteur et attendit. Calder finit par expliquer :

— La Tesco Company est le paravent derrière lequel plusieurs parrains mafieux abritent leurs activités criminelles. J'ai commencé à enquêter sur eux, ils m'ont menacé...

— Les cousins « Giaco », glissa Bolan.

Calder acquiesça, guère étonné que l'inconnu soit bien renseigné.

— Ce sont aussi les employeurs de Nucci, confirma-t-il.

— Je l'ai entendu vous accuser. Vous vous êtes introduit sur le Tesco Terminal. Qu'est-ce que vous avez découvert, ce soir ? Un scoop ?

— Si on peut dire, éluda Calder avec une grimace.

Sous le regard insistant de Bolan, il détourna la tête et expliqua

d'une voix sourde :

— Il y avait un transbordement au quai 25, quatre conteneurs à charger dans une barge... J'ai tout vu...

Dans l'obscurité de la voiture de police, Calder relata en détail ce à quoi il avait assisté. Mais parvenu à la fin de la scène, l'émotion lui noua la gorge. Butant sur les mots, il murmura :

— La caisse a explosé sur le quai... Et dedans, il y avait... des cadavres ! Des hommes nus. Avec des traces de balles sur le corps. Des Asiatiques... Plus de vingt !

Il baissa le regard sur sa sacoche.

— J'ai photographié... Tout est là... Les preuves !

— Vous avez une idée de qui sont ces victimes ?

— Des immigrés chinois, je présume, avança Calder après plusieurs secondes de réflexion. Il y en a beaucoup qui travaillent dans le bâtiment, et encore plus dans des ateliers clandestins.

Il secoua la tête et souffla :

— Un massacre pareil, ça n'a pas de sens !

S'il espérait, en se tournant vers Bolan, que celui-ci lui suggérerait une explication, il dut déchanter. Le Guerrier resta silencieux, puis :

— Le dernier conteneur s'est fracassé, mais les trois autres ? Des cercueils collectifs, eux aussi ?

Calder pâlit. Il n'y avait pas songé. Il secoua la tête, refusant d'admettre cette hypothèse, mais en même temps, son cerveau faisait un rapide calcul, pour chiffrer l'horreur.

— Ça voudrait dire une centaine de cadavres ! conclut-il d'une voix blanche. Nom de Dieu...

Bolan scruta les environs, puis décida :

— Venez. Ce n'est pas une voiture de police qui vous protégera de Nucci et de ses sbires.

Il descendit du Dodge. Déverrouilla le Touareg. Se pencha pour empoigner un sac étanche, sous le siège conducteur. Compact mais assez lourd. D'une poche latérale, il tira le fidèle Beretta 93-R. Un chargeur neuf était engagé, une balle montée dans la chambre. Il ne prit pas la peine de vérifier. Face à lui, Mat Calder recula vivement, apeuré.

— Qu'est-ce que... ?

— Chut ! intima l'Exécuteur.

Son regard suivait, au-delà de Calder, la progression de deux phares. Parvenus au bout de la route qui desservait Cape Liberty, ils tournèrent dans leur direction.

— Montez, ordonna Bolan.

Calder jeta un coup d'œil derrière lui, vit les phares qui se rapprochaient et obéit. Bolan glissa son sac sous son siège, dit au photographe de faire de même avec sa sacoche et de se baisser. Calder

dissimula tant bien que mal ses presque deux mètres. Le Beretta posé contre sa cuisse, à portée de main, Bolan l'imita. Le Touareg ne se remarquait pas, parmi les nombreux véhicules stationnés sur le parking. Mais ce n'était pas le cas du Dodge, juste à côté de lui. Cependant, le jeep Cherokee qui pénétrait dans le parking stoppa avant d'en avoir effectué le tour. Le conducteur était seul à bord. Il descendit. Les yeux au ras du pare-brise, Bolan distingua un visage dur et carré, sous une casquette d'uniforme. L'homme marcha jusqu'au bassin.

— Tessec ! murmura Calder, trop curieux pour ne pas épier, lui aussi, ce qui se passait.

Puis il reconnut celui qu'il avait entendu appeler Joe, sur les quais, alors qu'il se planquait sur le toit de l'entrepôt.

— Un des pires, ajouta-t-il.

Joe Crump s'éloigna et Bolan crut qu'il allait gagner, au-delà des toilettes publiques, le poste d'observation que lui-même avait utilisé, avant d'être interpellé par les policiers. Mais Joe n'alla pas si loin. Il resta planté au bord du bassin, scrutant l'autre côté.

— L'*Arianna*..., murmura Calder. C'est l'*Arianna* qui l'intéresse...

Il avait raison. Le garde de la Tesco Security observait le yacht de Giacamonte.

— Une bagatelle de quatre-vingts millions de dollars, précisa-t-il. Une coquille vide qui n'a jamais levé l'ancre...

— Elle ne restera pas vide longtemps, corrigea Bolan. Et demain à cette heure, elle aura appareillé...

Calder fronça les sourcils de surprise, mais Bolan ne fournit pas d'explication. D'un geste, il fit signe à son passager de se tasser un peu plus.

Ayant vérifié qu'il n'y avait rien d'anormal du côté du grand yacht, Joe avait fait demi-tour et revenait vers le Cherokee. Il leur faisait face, deux rangées de voitures les séparaient. Bolan le vit sortir précipitamment un portable et répondre avec animation à un appel, puis s'immobiliser et inspecter les alentours. Il se figea soudain, poussant une exclamation. Il avait aperçu le Dodge de la police. Avant de s'en approcher, il dégaina un Glock au canon prolongé par un réducteur de son. Il le braqua devant lui en s'avançant.

L'Exécuteur avait entrouvert la portière du Touareg, et intimé à Calder de se taire. Ce dernier plongea sous le tableau de bord et retint son souffle. La voix leur parvint, pressée et tendue, lorsque le garde parla de nouveau dans son portable. Il avait rappelé son correspondant.

— Doug ?... C'est Joe ! Le Dodge est là devant moi, nom de Dieu ! Joe Crump reprit haleine et enchaîna à mi-voix :

— Personne à l'intérieur mais je vérifie... Ils sont sans doute pas

loin ! Préviens Nucci !

Le Guerrier perçut le souffle de Joe, quand il raccrocha et rangea son portable. Puis le raclement de ses pieds sur le goudron, quand il s'approcha avec circonspection du Dodge. La portière du Touareg s'entrouvrit de quelques millimètres supplémentaires. Elle ne grinçait pas, heureusement... Accroupi devant le siège, Bolan ne voyait pas le vigile mais l'imagina en train de contourner le gros SUV par l'arrière, côté conducteur. C'était le plus logique. Mais, compte tenu du peu d'espace entre les deux voitures, il ne fallait pas se tromper. Bolan assura le Beretta dans sa main droite, prêt à gicler sur le sol en roulé-boulé. Joe Crump faillit rebrousser chemin, convaincu que le Dodge était vide. Mat Calder étouffa alors un soupir, à l'avant du Volkswagen. Joe se raidit, son ouïe de soldat avait décelé une présence, une respiration dans le silence. Aussitôt en alerte, il s'écarta du Dodge. Braqua le Glock, couvrant les véhicules voisins.

Le Guerrier repoussa la portière et plongea. Calder lui avait gâché l'effet de surprise, l'adversaire était sur ses gardes, mais il avait encore quelques dixièmes de seconde d'avance...

Le choc sur l'asphalte fut rude, malgré le rembourrage aux épaules de la veste de sport. Le Guerrier avait mesuré son élan pour ne pas heurter le bas de caisse du Dodge. Il frôla du haut du crâne le marchepied et s'immobilisa juste en dessous. Au bout de son bras tendu, le canon pointé du Beretta se releva de quelques centimètres. Respiration bloquée, le Guerrier n'attendit pas d'avoir la silhouette de Joe Crump dans sa ligne de mire pour enfoncer la détente. Il fit feu. Le Glock riposta, ajoutant un plouf infime à la détonation du Beretta, les deux projectiles de 9 mm croisant pour ainsi dire leurs trajectoires.

La balle chuinta à quelques centimètres de la tempe de Bolan, transperçant la tôle pour aller se loger dans la garniture de portière du Dodge. Derrière le 4 x 4, Joe Crump poussa un cri en tournoyant sur lui-même, la cuisse traversée de part en part. Bolan doubla son tir, en bout de mouvement pour relever le canon du pistolet. Le projectile ricocha sur l'aile arrière du Dodge sans atteindre le vigile, cramponné à la poignée du hayon.

Joe Crump était touché, mais ce n'était pas une mauviette. Dents serrées, il s'écarta de quelques pas, s'appuya contre l'aile opposée et tira trois fois, rageusement, son poignet tressautant à chaque départ. Le pare-brise et les vitres latérales du Dodge s'étoilèrent et la succession d'impacts eut raison du verre Securit. Les glaces pulvérisées retombèrent en pluie sur les épaules de Bolan. À demi redressé, celui-ci tira au jugé. De nouveau, la balle de 9 mm miaula en trouant la carrosserie du Dodge, ressortant à un cheveu de la tête de Joe Crump. Celui-ci poussa un juron et sauta à cloche-pied vers l'avant, tirant à travers la portière.

Les deux hommes se faisaient face, de part et d'autre du Dodge livré aux courants d'air. L'Exécuteur bondit de côté et riposta à son tour. Deux tirs enchaînés, deux détonations si proches qu'elles produisirent une seule assourdissante déflagration. Mais il y avait bien deux balles, qui fracassèrent la custode, traversèrent en oblique l'habitable et atteignirent le vigile en pleine poitrine, à un intervalle si infime que Joe Crump n'eut même pas le temps de sursauter. Bras tendu à l'intérieur du Dodge, le regard écarquillé, il cherchait encore à localiser son adversaire, alors que les deux ogives suivant le même chemin ravageaient son thorax. Son doigt ne put presser de nouveau la détente, le poids du Glock fut soudain trop lourd pour sa main. Il lâcha l'automatique et bascula de côté, tentant en vain de se raccrocher au cadre de la portière. Un flot de sang, expulsé dans un hoquet, macula les sièges et dégouлина sur la carrosserie. Joe Crump glissa lentement à terre, entre le Dodge et un van sous lequel sa casquette roula. Quand sa main privée de force lâcha prise, un autre jet de sang fusa de son poignet entaillé par les échardes de verre. Mais il était déjà mort.

Le Guerrier ne perdit pas de temps à aller le vérifier. Il s'ébroua pour se débarrasser des éclats de verre et voulut s'installer au volant du Touareg. Mat Calder, étendu en travers du siège, la tête pendant au-dehors, occupait la place et n'était plus en état de la lui céder. Du sang gouttait de sa bouche, formant déjà une mare sur le goudron du parking. Le reporter avait cédé à la curiosité et, par déformation professionnelle, mis imprudemment le nez à la fenêtre. Il avait récolté une balle destinée à Bolan, et elle lui était restée en travers de la gorge.

Le Guerrier le tira avec précaution hors du Volkswagen, mais il était trop tard pour lui porter secours, ou même pour l'assister. À peine eut-il croisé son regard que les yeux de Calder se révoltèrent. Sa tête roula sur le côté. La chance avait fini par l'abandonner.

Bolan fouilla rapidement ses poches, remit à plus tard l'inventaire de ce qu'elles contenaient. Il valait mieux ne pas traîner plus longtemps dans les parages. En démarrant au volant du Touareg, il vit sur le tapis de sol, devant le siège passager, la sacoche du photographe. Il n'avait pas eu le temps de demander à ce dernier qui lui avait fourni l'information au sujet du transbordement du quai 25, mais parce que le hasard lui avait fait croiser le chemin du journaliste, il se trouvait à présent dépositaire d'un scoop qui valait à coup sûr son pesant de cacahuètes.

Il se promit d'en faire bon usage. Sans attendre, et à sa manière.

CHAPITRE VII

La lourde porte coulisssa en ferraillant, livrant passage à une Lexus d'abord, puis à un Toyota Land Cruiser. Elle se referma aussitôt. Deux hommes veillaient, à l'extérieur. L'entrepôt, de la taille d'un terrain de foot, était situé à l'extrémité de la zone industrielle Arthur-Kill de Bayonne, au milieu de dix hectares et en bordure de Newark Bay. Du côté de Jersey City, une voie ferrée longeait la parcelle, à l'opposé une bretelle menait directement à l'expressway desservant l'aéroport international de Newark, et enfin il y avait, juste en face de Port Elisabeth, un quai de débarquement. L'ensemble constituait une plateforme logistique idéale, à moins de dix miles du terminal portuaire. La Tesco Company était propriétaire des deux sites, mais en passant du sud au nord-ouest de la ville, elle changeait d'identité, se dissimulait sous diverses raisons sociales. Les matériaux et les engins de chantier portaient le nom de Giaco Construction, les camions appartenaient à Corrado Transport, les entrepôts frigorifiques s'appelaient Galway, du nom d'un John Galway, petit entrepreneur prospère tombé du quinzième étage d'un bel immeuble de Broadway Boulevard, le jour même de son association avec les cousins de Palerme, Giacamonte et Corrado...

Le vaste entrepôt situé au centre de cette toile d'araignée n'arborait quant à lui aucun nom ni signe distinctif. Il était bourré jusqu'au toit, sur les trois quarts de sa surface, de palettes garnies de toutes sortes de marchandises, soigneusement emballées et empilées. Dans les travées étroites, éclairées par des tubes de néon, s'activait une équipe de manutentionnaires circulant sur des chariots électriques. Des Asiatiques, silencieux et efficaces, affairés comme des fourmis au bas de ces montagnes de cartons. À l'autre bout de l'entrepôt, une autre porte coulissante, plus large, était ouverte sur un quai de chargement où s'alignaient une demi-douzaine de camions. De ce côté-là, la vue se perdait, au-delà des clôtures, dans les eaux de la baie.

Les deux hommes qui descendirent du Land Cruiser étaient indifférents au paysage comme au travail des employés. Ils contournèrent la Lexus dont les portières restaient fermées et se dirigèrent vers un petit local vitré plutôt minable pour la gestion d'un tel stock. L'homme âgé qui l'occupait, un Chinois frêle en costume sombre, portant des lunettes, était pourtant responsable d'un flux quotidien qui se chiffrait en centaines de milliers de dollars. Il était

assis à un bureau encombré par des téléphones, un ordinateur portable et des liasses de documents. À l'arrivée des deux voitures, il avait lancé quelques mots dans le micro ouvert devant lui et sa voix s'était répercutée dans tout l'entrepôt, à travers des haut-parleurs. Puis il s'était replongé dans l'examen des colonnes de chiffres qui défilaient sur l'écran de son ordinateur.

Les deux hommes entrèrent sans avoir pris la peine de frapper. Le plus grand s'avança et annonça :

— Le patron veut te parler, Liu.

Liu coupa le micro, mit l'ordinateur en veille et se leva. Il suivit les deux hommes sans un mot. Leurs pas résonnèrent sur le ciment. À l'entrée d'une des allées qui quadrillaient le vaste espace, un des manutentionnaires arrêta son Fenwick pour observer la scène, en prenant soin de ne pas faire choir la palette qu'il transportait. Elle était chargée d'un énorme carton haut de trois mètres, aux coins abîmés, mal fermé et déchiré par endroits, qui laissait entrevoir son contenu prêt à se répandre. Des vêtements en vrac : T-shirts, chemises, sweats et accessoires de mode.

Les deux types en blouson de cuir qui encadraient Liu l'escortèrent jusqu'aux voitures. Ils sortaient du même moule : jeunes, bruns, soupçonneux et violents. Des hommes de main, toujours armés, comme il en pullulait dans l'entourage du boss. L'un d'eux ouvrit la portière arrière de la Lexus. Liu monta, après une seconde d'hésitation. Le chauffeur de la grosse berline ne lui accorda pas un regard. Son passager, qui trônait à l'arrière au milieu de la banquette de cuir, dans une odeur écœurante d'eau de toilette et de tabac froid, tourna à peine la tête. Liu se posa du bout des fesses sur le siège et attendit. La portière se referma, mais il ne se passa rien. Moteurs coupés, les voitures ne bougeaient pas. Le conducteur du chariot y vit un signe rassurant. Il attendit quelques secondes avant de se remettre en route, remontant la travée à vive allure, pour aller déposer adroitement sa palette sur le hayon élévateur d'un huit tonnes Volvo à moitié plein.

L'homme qui se chargea de la manœuvre dans le camion avait des tatouages sur les bras, des biceps de déménageur et une casquette à la gloire des Chicago Bulls. Il mâchait du chewing-gum et son accent du Midwest était à couper au couteau. Il apostropha le manutentionnaire avec hargne, tout en glissant les fourches d'un transpalette sous le colis :

— Qu'est-ce que tu fiches, Chinetoque de mes deux ? Magne-toi un peu ! Je vais pas y passer la nuit, moi, j'ai la route à faire !

Le Chinois repartait déjà, sans répondre. Mais sans doute n'avait-il pas compris ce qu'on lui disait. D'énervement, le camionneur de Chicago faillit renverser le carton en le propulsant dans l'espace libre.

Des T-shirts et des pulls tombèrent. Ils n'étaient même pas emballés, grommela le bonhomme en les ramassant dans la poussière. Ils arboraient pourtant la griffe d'une célèbre marque italienne de prêt-à-porter... Et après-demain, dans les luxueuses boutiques de North Michigan Avenue, le moins cher d'entre eux coûterait l'équivalent d'une journée de travail... Il les roula en boule et les jeta dans le carton à la manière d'un ballon de basket.

Rencogné contre la portière, à l'arrière de la Lexus, Liu paraissait plus frêle que jamais. Il parlait lentement, dans un anglais appliqué. Le carnet qu'il avait extrait de la poche de son veston et tenait ouvert devant lui était noirci de chiffres et de dates. Il n'en avait pas vraiment besoin, car il connaissait par cœur les unes et les autres. Mais il fixait les pages, et de temps en temps se souvenait de les tourner, dans le seul but d'éviter de croiser le regard du patron : Guido Corrado.

D'une voix éraillée par l'abus de tabac, celui-ci interrompit l'exposé de Liu :

— Combien de pièces expédiées cette semaine ? Tu as dit combien ?

— Huit mille, répondit Liu.

Corrado inclina le visage, les yeux fixés sur Liu. Il répéta le chiffre, comme s'il s'adressait à un enfant :

— Huit mille cette semaine... Seulement huit mille... Tu es sûr ?

Liu avait l'air de chercher la réponse sur une page annotée de son carnet, mais il la connaissait si bien qu'il débita d'une traite :

— Oui, monsieur Guido, huit mille cent cinquante exactement. Vingt pour cent de moins que d'habitude...

— Parce que d'habitude...

— Environ dix mille sont expédiées en moyenne chaque semaine. Et parfois jusqu'à douze mille. Par exemple, avant l'été...

Corrado hocha lentement la tête. Il arborait une mine d'instituteur satisfait, mais pas au point de féliciter son élève. Il fronça les sourcils, qu'il avait broussailleux et teints en noir, comme les cheveux clairsemés plaqués de part et d'autre de son crâne en pain de sucre. Plissa le front en faisant semblant de chercher une réplique. Guido Corrado aurait fait un redoutable instituteur, capable, rien qu'en les regardant, de terroriser une classe de chenapans ! Son visage bosselé s'ornait d'une ou deux cicatrices aux contours livides, son nez plusieurs fois fracturé n'avait pas bénéficié des progrès de la chirurgie esthétique et le trait mince de sa bouche avait le charme d'une lame de rasoir. Lors des fêtes de famille, on s'abstenait de lui présenter les bambins, de peur qu'il les traumatise. Comme il détestait les enfants, les choses allaient de soi.

Cela ne l'empêchait pas d'aimer les raisonnements. Un certain

nombre de personnes auraient pu témoigner de son sens pédagogique, si elles avaient survécu à la dernière leçon reçue de lui.

Corrado écarta les mains, paumes ouvertes sur ses genoux. Fit bouger ses dix doigts, en les contemplant avec attention. Et comme Liu tardait à se concentrer sur son manège, il les lui mit sous le nez, d'un geste brusque.

— Dix mille, hein ?

Deux poings se refermèrent sous les yeux de Liu. Capables d'assommer un bœuf. S'ouvrirent, doigts écartés.

— Douze mille ? reprit la voix rauque.

Deux doigts pointés suggéraient l'addition. Liu acquiesça docilement. Corrado rouvrit grandes ses deux mains, des pognes d'étrangleur. Il les éleva devant le visage de Liu et retrancha deux doigts en les repliant. Sa voix grinça, un trait de craie sur le tableau noir :

— Huit mille ! Tu appelles ça une baisse de vingt pour cent ?

Liu ouvrit la bouche pour argumenter, mais un seul doigt menaçant, découpant l'espace entre eux comme un couperet, le fit taire.

— J'appelle ça se foutre de ma gueule !

Corrado se détourna, au terme de sa leçon de calcul.

Il parut se perdre dans une amère réflexion sur la baisse de niveau des élèves. Le sommet lisse de son crâne en pain de sucre refléta la lumière des néons de l'entrepôt. Il était de la même teinte malade que la peau distendue de ses joues.

Le silence se prolongea, rythmé par la respiration sifflante du caïd. Liu finit par le rompre. Au fil des années, à force de gérer des millions de dollars de stocks, depuis son petit local minable, il avait développé une certaine philosophie.

— On pourrait expédier douze mille pièces hebdomadaires toute l'année, on en est capable, dit-il d'une voix ferme.

Corrado tourna la tête vers lui. Approuva d'une grimace.

— On peut expédier autant qu'on nous fournit, précisa Liu. Les détaillants réclament. Ils vendent tout ce qu'on leur envoie...

— Bien, parfait. Mais qu'est-ce qui nous empêche de leur expédier douze mille ? Ou même quatorze mille ?

Comme Liu tardait à répondre, Corrado se pencha en avant et poursuivit :

— Les ateliers fonctionnent pourtant sept jours sur sept. Les machines tournent vingt-quatre sur vingt-quatre, pas vrai ? On a toute la matière première qu'on veut ! De quoi assembler ces putains d'ordinateurs, fabriquer ces putains de sapes ! Alors ?

Guido Corrado s'habillait sur la Cinquième Avenue à New York, portait des bottines italiennes à trois mille dollars, s'aspergeait de

Chanel. Depuis qu'il ne conduisait plus de camions avec une batte de base-ball à portée de la main, mais se faisait véhiculer par un chauffeur et arborait une Rolex au poignet, il avait appris à distinguer le vrai du faux. Sur les palettes de l'entrepôt, et demain dans les vitrines de Chicago, s'entassaient des milliers de contrefaçons fabriquées dans des ateliers clandestins disséminés dans Bayonne et Jersey City. Des vêtements, des sacs, des montres, des écrans plats et des ordinateurs. Des téléphones portables et des briquets, des parfums et des bijoux... Toute la gamme du luxe, maquillée pour un bénéfice de mille pour cent. Frelatée comme jadis le whisky de contrebande. Bidon, mais si habilement imité que personne n'y voyait que du feu, parmi les consommateurs crédules. Et les autres, pour dix, quinze ou trente pour cent, marchaient dans la combine. Il restait neuf cent soixante-dix pour cent à Corrado, au bas mot... C'était son business favori, dont il avait même réussi à rendre jaloux son cousin « Giagia », Giancarlo Giacamonte. Lequel ne détestait rien tant que les ateliers sombres et puants où s'alignaient les machines à coudre, les composants électroniques, et la main-d'œuvre qui permettait d'expédier aux quatre coins des États-Unis, chaque semaine, dans les dix mille pièces contrefaites. Au lieu de les fabriquer en Chine et d'avoir le souci de les importer frauduleusement, Corrado avait importé les Chinois qui les réalisaient sur place. Il n'était pas peu fier de sa combine.

— Alors ? répéta-t-il en se penchant cette fois vers Liu.

— Les ateliers manquent de bras, si vous voulez mon avis, monsieur Guido.

Un éclair de colère fit luire le regard du caïd, mais le Chinois ajouta :

— Surtout depuis une semaine... Ils ne sont plus assez nombreux...

Un tic crispa la bouche de Corrado, étirant une vilaine cicatrice qui zigzaguait jusqu'aux replis de peau flasque du menton. Sa voix grinça davantage :

— Tu as combien d'hommes ici, Liu ?

— Trente, répondit Liu en se tassant un peu plus. Trois équipes de dix...

— Ils sont dix, ce soir, j'espère...

— Oh oui, ils sont tous présents. Quarante tonnes à charger !

— C'est bien... Tu fais du bon boulot. Pour douze mille pièces hebdomadaires, trente hommes, c'est suffisant ?

Corrado s'était reculé, Liu chercha un peu d'air frais et affirma :

— On y arrive, monsieur. On est capable...

— Et pour quatorze mille ? C'est un peu juste, non ?

— Ce serait difficile, admit Liu. Stressant, surtout.

— Stressant ?

Un ricanement roula dans la gorge de Corrado, qui se transforma en toux sèche, dégénéra en une quinte qui le congestionna. Ses larges épaules tressautaient, ses joues tremblaient et sa poitrine se creusait. De la sueur perla à ses tempes, menaçant de délayer la teinture de ses rares cheveux. Il mit du temps à retrouver son souffle. Reprit, entre deux inspirations sifflantes :

— La semaine prochaine, tu auras douze mille pièces. La semaine suivante, quatorze mille ! Compris ?

Le visage lisse du Chinois se brouilla.

— C'est impossible, monsieur...

La poitrine de Corrado exhalait en se dilatant un bruit de forge. Liu se hâta de rectifier :

— Je voulais dire... ce sera difficile avec tant de personnel en moins.

— En moins ? Comment ça ?

La réponse chiffrée vint aux lèvres du gestionnaire, mais il la retint. Soixante personnes en moins, depuis dix jours, comment ne pas en tenir compte ? Mais Corrado le devança :

— Pas en moins, en plus, imbécile ! Les protégés de ton ami Wong sont arrivés ce soir. Ils ont déjà commencé à bosser !

Corrado jeta un coup d'œil à son poignet. La Rolex indiquait 23 heures.

— Depuis deux bonnes heures, même ! Avec Wong, on ne plaisante pas, hein ? On ne chôme pas !

Corrado en aurait ricané, si la crainte de la toux ne l'avait retenu. Wong était son homme de confiance, le responsable des ateliers de Bayonne. Un Chinois du Nord, de la région de Xinjiang qui fournissait les clandestins. Un réservoir inépuisable d'esclaves durs au mal...

— Tu te trompes, Liu ! triompha Corrado. Vingt hommes de plus ! Tu auras donc douze mille pièces, la semaine prochaine, et dès qu'ils seront acclimatés, la semaine d'après, quatorze mille. Wong les as mis au parfum...

Liu avait été le patron d'une entreprise d'import-export de Shanghai, avant que la Tesco ne l'accule à la faillite, et lui offre de le racheter, en s'attachant ses compétences. Il aurait pu contredire Corrado, démolir en un clin d'œil sa démonstration. Remplacer soixante hommes par vingt se soldait par un déficit de quarante. Fournir douze mille pièces avec quarante travailleurs en moins était une performance. Quatorze mille, un exploit ! Prétendre le réitérer chaque semaine, une folie...

Mais Liu se tut et se contenta de frissonner, en songeant aux soixante hommes qui manquaient, à la manière dont ils avaient été soustraits de l'armée de travailleurs clandestins sur laquelle régnait,

d'une main de fer, le zélé Wong.

— Va chercher tes gars, lui commanda alors Corrado, en faisant signe à ses hommes, debout près de la Lexus.

La portière contre laquelle s'était rencogné Liu s'ouvrit. Il manqua tomber.

— Appelle-les ! Tous !

Pendant que Liu se pressait vers son bureau, Corrado sortit de sa poche de poitrine un havane grand format. Il se contenta de le faire rouler entre ses doigts, le huma et l'humecta légèrement, de la pointe de la langue. Puis il le remit à sa place et se tapota la poitrine, en soufflant fort. Un mal le rongait, lui bouffait les poumons. Il aurait dû cesser de fumer depuis longtemps, mais il y avait vite renoncé. Il préférait traiter le mal par le mal. Le havane serait meilleur encore tout à l'heure. En attendant, il le portait contre sa poitrine, pour narguer la saleté tapie à l'intérieur...

Il s'extirpa de la Lexus avec lenteur. La voix de Liu résonnait dans les haut-parleurs. Les manutentionnaires, l'un après l'autre, émergèrent des allées, délaissant leur travail pour marcher vers la zone où stationnaient les deux voitures. Le dernier à rejoindre le groupe posa au passage à Liu, qui quittait son bureau, une question à laquelle ce dernier ne répondit pas. L'autre lâcha une phrase énervée.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? questionna Corrado en fixant l'homme.

Liu dépassa le groupe et s'arrêta devant Corrado.

— Zan dit que beaucoup de pièces ne sont pas emballées, dans les cartons.

— Dis-lui qu'elles le seront toutes, dorénavant ! Dis-leur ! Un boulot irréprochable, dès demain... Douze mille, quatorze mille pièces...

Corrado se tut, essoufflé. Liu se retourna. Dix hommes silencieux, jeunes, méfiants, écoutèrent tête basse le programme. Pas un ne broncha, même Zan, le magasinier énervé. Il serra les mâchoires, mais resta coi.

— La marchandise sera là, affirma Corrado en se raclant la gorge. Autant que j'ai dit.

Liu traduisit, avec conviction. Zan secoua la tête. Liu s'énerva, haussa le ton, mais l'autre s'entêta et lâcha quelques mots, en désignant Corrado et les deux hommes qui l'encadraient d'un mouvement de menton.

— Qu'est-ce qu'il dit ? voulut savoir le caïd.

— Rien, monsieur Guido...

Corrado s'emporta, criant, le souffle court :

— Il a dit quoi ?

— Qu'on y arrivera ! promit Liu, en lorgnant sur Zan.

— Bien sûr qu'on y arrivera ! approuva Corrado.

Le magasinier dit alors dans un anglais hésitant, en butant sur les mots :

— Les morts ne travaillent pas... soixante morts... ils n'emballent pas les T-shirts.

— Tais-toi, Zan ! lui intima Liu.

Mais Corrado intervint, d'un ton conciliant.

— Il a raison, Liu ! Les morts n'emballent pas les sapes. Ils n'emballent plus rien du tout ! Mais les morts sont déjà remplacés... Dis-lui... Zan ? Tu t'appelles Zan ? Tu comprends ce que je dis ?

Corrado s'avança vers le jeune homme, en rejetant la tête en arrière. Comme pour exposer dans la lumière jaune du néon son visage à effrayer les enfants.

— Puisque tu comprends, écoute bien, Zan.

Liu s'écarta du chemin de Corrado, qui vint se planter face à Zan et reprit en articulant avec patience :

— Soixante fainéants liquidés, remplacés par vingt gars qui ne demandent qu'à bosser. Ça fait quarante de moins, pas vrai, Liu ? Si je sais compter !

Liu bredouilla une approbation. Les deux porte-flingues se rapprochèrent, sur le qui-vive. Leur patron continua, faisant la leçon à Zan :

— Moins quarante types d'un côté, plus quatre mille pièces de l'autre ! Tu piges cette arithmétique, Zan ? Et eux ? Ils comprennent ? Il suffit de bosser davantage, pardi !

Les autres clandestins reculèrent, s'écartant instinctivement de leur collègue. Lequel hocha vivement la tête, en signe d'assentiment. Seul face aux trois hommes, il était gris de peur.

— C'est bien, tu n'es pas si bête, Zan...

Corrado esquissa un demi-tour, comme si l'incident était clos. Mais la tension n'eut pas le temps de retomber, ni Zan de reprendre des couleurs. Corrado plongea la main dans la poche de son pardessus, se retourna face au jeune homme et, bras tendu, lui braqua en plein visage un Beretta M 20, dont le canon de deux pouces et demi lui heurta le front, entre les deux yeux. Zan loucha sur le petit automatique, sa figure se décomposa et il voulut lever les bras. Alors, très posément, Corrado appuya sur la détente. Deux fois de suite, à bout touchant. Deux balles de 6,35 mm blindées firent exploser le crâne de Zan et projetèrent à plusieurs mètres, jusque sur les chaussures de ses compagnons, des débris d'os et de cervelle.

Zan s'écroula raide mort sur le ciment de l'entrepôt. Bras en croix, le visage tourné vers les poutrelles métalliques du toit ; du moins, ce qui en restait : une seule rangée de dents, coiffées de quelques touffes de cheveux sanguinolents...

— Renvoie-les au boulot ! ordonna Corrado à Liu en regagnant la

Lexus. Plus vite que ça !

Un de ses hommes lui tint la portière ouverte. Le chauffeur, impassible, mit le contact. La porte coulissante se rouvrit en ferraillant. Guido Corrado se retourna, avant de remonter en voiture et de quitter les lieux. Il jeta encore, à l'intention de Liu :

— Pour traiter quatorze mille pièces, tu as vingt-neuf gars ! Ça suffira ! Tu vois, je sais compter, moi aussi !

La Lexus sortit de l'entrepôt, le Land Cruiser dans son sillage, où étaient montés les deux guetteurs restés à l'extérieur. Elle n'avait pas encore quitté la zone industrielle que les premières volutes de fumée du havane emplirent l'habitable. Guido Corrado ressentit d'abord une vive brûlure dans la cage thoracique mais la douleur ne tarda pas à s'estomper. Il ferma les yeux, tétant avec délices le cigare.

L'appel sur son portable le tira d'une douce hébétude alors qu'ils abordaient JF-Kennedy Boulevard. Corrado souffla la fumée et se résigna à répondre en voyant s'afficher « Bob » sur l'écran. Sa propre voix lui fit l'effet d'un grincement de poulie rouillée. Celle de Bob Nucci, en retour, claqua comme un fouet.

— Je suis à Cape Liberty avec deux cadavres sur les bras, monsieur Guido !

Corrado, la poitrine oppressée, comprimée comme dans un corset, grommela et attendit la suite, bouche ouverte.

— Le rat du *Weekly* est canné, reprit Nucci. Le photographe... Il nous empoisonnera plus l'existence.

— Bien... très bien. Et l'autre cadavre ?

— Joe Crump s'est fait descendre, répondit Nucci, d'un ton lugubre.

Corrado compatit d'un soupir, en se redressant.

— C'est triste, mais...

— Il y a pire, reprit Nucci sans craindre d'interrompre le boss, dont le souffle rauque semblait parcourir des milliers de miles de steppes venteuses, avant de lui parvenir.

Corrado voulut poser une question, mais dut serrer les mâchoires pour contenir l'élancement qui lui ramenait la trachée. Il aurait fallu cesser de respirer, pour s'épargner cette torture.

— C'est pas ce fouille-merde de Calder qui a descendu Joe, enchaîna précipitamment Nucci. Et l'appareil photo a disparu. Avec les photos de ce soir...

Corrado parvint à demander, malgré l'étau qui lui broyait les poumons :

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'un type se balade dans la nature avec un flingue dont il sait se servir, et des photos des cercueils du quai 25...

— Quel type ?

— Peut-être un gars de la Navy nommé Morris. Il est peut-être instructeur à l'Elco...

Corrado exhala un souffle rauque qui dispersa autour de lui la cendre de son havane. Il transpirait, de nouveau.

— Peut-être... ? Pourquoi peut-être ?

— Parce que j'ai peur que ce soit bien pire que ça ! jeta Bob Nucci d'une voix presque aussi caverneuse que celle de son boss.

Et avant que Corrado ait pu réagir, il précisa :

— C'est pour ça que j'ai prévenu monsieur Giancarlo... Parce qu'on doit être sur le pied de guerre.

CHAPITRE VIII

Sur l'écran de l'ordinateur portable de Mat Calder, Bolan fixait le titre du dernier document fermé par le reporter. « Le New Jersey, élu par la corruption »... C'était alléchant, mais la page était blanche, la suite restait à écrire, et Calder ne reviendrait pas pour la raconter. Assis à son bureau, dans la plus grande des deux pièces des locaux du *New Jersey Weekly*, sur Garfield Avenue, l'Exécuteur n'allait pas faire le travail à sa place. Il ferma l'article à jamais inachevé et brancha sur l'ordinateur l'appareil photo de Calder, grâce au câble trouvé dans la sacoche. L'importation des clichés ne prit que quelques secondes. Après quoi Bolan les copia sur une clé USB. La carte mémoire du Nikon ne contenait que les photos prises en début de soirée. Lorsqu'il les fit défiler sur l'écran, il devina que les cousins « Giaco » et leurs hommes de main, Bob Nucci en tête, feraient tout pour mettre la main dessus et les détruire.

Mat Calder n'avait rien négligé, pour son reportage sur le quai 25 du Tesco Terminal. Ni les plans d'ensemble de la zone portuaire, avec l'enseigne des bureaux de la Tesco Company, ni ceux du quai lui-même, avec la barge amarrée, le camion chargé des conteneurs et la grue qui faisait passer ceux-ci de l'un à l'autre. « Giaco Construction », pouvait-on déchiffrer sur les caisses, y compris sur les débris de celle qui avait vomi sur le goudron sa macabre collection de macchabées... Dans la lumière jaune sale d'un projecteur, les clichés pris au téléobjectif, légèrement sous-exposés, avaient une force brutale, un réalisme glauque qui donnait la nausée. On pouvait compter les cadavres : vingt-trois. Et dénombrer sur eux plus de cinquante impacts...

L'Exécuteur doutait que Calder ait eu la carrure pour faire face aux conséquences de son scoop. Le *New Jersey Weekly*, installé au fond d'un couloir au premier étage d'un petit immeuble à peine sécurisé, n'était pas le *New York Times* ! Il s'y était introduit sans difficultés, grâce aux clés trouvées dans la poche de Calder. Le palier qui servait d'antichambre était encombré de piles d'invendus. Il en avait emporté un au passage. Huit pages seulement, et pas en quadrichromie... Intrigué, il le feuilleta, dans le cône de lumière d'une petite lampe de bureau.

Le numéro qu'il tenait était en fait le dernier, et il remontait à trois semaines. Dans un éditorial en une, Mat Calder expliquait qu'il arrêterait la version papier de l'hebdomadaire fondé par son père

quarante ans auparavant, pour se consacrer à internet, où le *NJ Weekly* avait commencé à se tailler un début de réputation, notamment en s'attaquant à la corruption. Calder faisait allusion aux menaces dont il avait été l'objet pour avoir, au printemps, publié une enquête sur les activités mafieuses au sein du port de Bayonne. Loin de le faire reculer, ces pressions constituaient pour lui un encouragement. Elles signifiaient, expliquait-il, qu'il était sur la bonne voie, celle de la vérité...

Rétrospectivement, on ne pouvait pas lui donner tort. Mais Mat Calder s'était attaqué à trop forte partie, et venait de le payer cher.

Bolan laissa tomber la version papier périmée du *NJ Weekly* et revint à l'ordinateur portable, pour s'intéresser à sa version en ligne. Il trouva sur le site, en libre accès, les articles publiés par Calder en avril, concernant notamment la mainmise du Crime organisé sur le trafic portuaire. La Tesco Company était précisément désignée comme l'agent de cette emprise.

Mat Calder avait fait du bon travail et l'Exécuteur s'employa durant quelques minutes à lui rendre hommage à la manière des « citoyens courageux » auxquels le journaliste faisait appel pour « briser l'omerta », le silence qui constituait l'arme principale du Crime organisé. Quand il eut terminé sa petite manipulation, il se déconnecta, éteignit le portable et la lampe, glissa dans sa poche la carte mémoire et la clé USB. Il allait à présent parachever le travail de Calder à sa manière à lui, qui consistait, au lieu de seulement briser la loi du silence, à réduire au silence les mafieux... De façon de préférence définitive.

C'était son combat, sa raison de vivre. Pas une passion, certes non, mais une mission, assumée jusque dans ses plus extrêmes conséquences, parce qu'il s'y était engagé sans réserve, et qu'il n'avait pas le choix. L'éditorial à la fois idéaliste et déterminé de Mat Calder lui faisait penser qu'ils auraient pu tous les deux, si différents qu'ils soient, tomber d'accord là-dessus : il n'y avait pas de retour en arrière possible. « Pas d'autre voie que celle de la vérité », concluait Calder dans son éditorial. « Pas d'autre choix que la justice..., aurait dit en écho Mack Bolan, avant d'ajouter : La mienne. »

Il était en train de refermer à clé la porte palière du *NJ Weekly* lorsque les deux silhouettes apparurent, au bout du couloir.

Deux types bruns en blouson, se ressemblant comme des clones. Vingt-cinq ans, le teint mat, le cheveu ras et le front bas. La démarche souple et faussement nonchalante, tandis qu'ils émergeaient de l'escalier et mettaient le cap sur leur objectif : la porte, à l'extrémité du couloir, qui s'ornait d'une plaque annonçant New Jersey Weekly, uniquement sur rendez-vous...

Lorsqu'ils aperçurent Bolan, ils se figèrent. Des chiens d'arrêt au

pas suspendu, au regard assombri, échangeant un coup d'œil avant de réagir de la même façon, en plongeant chacun la main dans la poche qui contenait leur arme. Pistolet automatique, pour les deux. Glock 17L à chargeur de dix-sept coups, qui tirait du 9 mm Parabellum. C'étaient des porte-flingues qui aimaient impressionner, exhiber des canons de six pouces et vider un chargeur entier sur une cible, dans un fracas assourdissant. Ils avaient fait leurs premières armes sur le port, quelques incursions à South Brooklyn pour s'aguerrir, et ils se voyaient bientôt première gâchette pour un caïd de la trempe de Guido Corrado, dès que les quadragénaires qui assuraient la sécurité du boss – Staiola, Rienzi, des Siciliens comme eux – auraient cédé la place, pour cause de mort violente plus probablement que de retraite en Floride...

Le plus grand des deux était le plus vif, et aussi le plus téméraire. Il dégaina le Glock et s'avança de deux pas en le braquant sur Bolan. Il vit bien la main de ce dernier sortir du sac avec la rapidité d'un serpent. Devina confusément qu'elle avait lâché à l'intérieur le trousseau de clés, pour saisir une arme. Enregistra qu'elle pointait déjà le canon dans sa direction, alors que lui-même s'avavançait en levant le bras. S'il avait eu le temps d'y réfléchir, il aurait dû admettre qu'il était rapide, mais pas assez.

Mais le temps manquait, tout s'enchaîna en quelques millièmes de secondes. À l'instant où la détonation du Beretta et celle du Glock se confondaient, Bolan s'était déjà jeté à terre. Son vis-à-vis aurait pu faire mouche, car le projectile de 9 mm Parabellum s'enfonça dans la plaque fixée sur la porte, à hauteur d'homme. Mais il ne fit qu'un trou dans le cuivre, ajoutant une ponctuation au souhait de Calder de ne pas être dérangé à l'improviste. Tandis que la balle tirée par le Beretta incrusta un point d'exclamation rouge au milieu du front du porte-flingue pressé. Juste à l'intersection de deux rides profondes qui témoignaient d'une soudaine incertitude.

Le type loucha, écarta les bras en signe d'incompréhension, alors qu'un magma gluant fusait de l'arrière de sa boîte crânienne trouée, mêlant matière grise et débris d'os, dans un flot de sang. Il tituba vers l'arrière, oscilla vers l'avant, finit par s'écrouler en tas.

Il avait gâché ses chances de devenir première gâchette, pour avoir confondu vitesse et précipitation. Et comme il était non seulement plus grand, mais un peu plus épais que son complice, il lui faisait écran, bouchant sa ligne de tir, en plus de le consteller d'éclaboussures visqueuses. Maculé, aveuglé, le clone poussa un cri dégoûté, sauta en arrière et vida la moitié de son chargeur un peu au hasard, mais principalement en direction du faux plafond, dont un morceau se décrocha au-dessus de la tête du Guerrier.

Ce dernier roula sur lui-même et doubla son tir. Le porte-flingue

tournoya en hurlant, l'épaule fracassée. Il lâcha le Glock soudain trop lourd au bout de son bras et se mit à cavalier vers la sortie comme un dératé. Une autre balle lui siffla aux oreilles alors qu'il dérapait vers le sommet de l'escalier. L'Exécuteur se remit sur pied d'un bond et se lança à sa poursuite.

Le type, paniqué, était parvenu au milieu du hall d'entrée et se tordait sur place, comprimant de la main gauche son épaule qui pissait le sang, quand il tourna la tête, vit Bolan qui sautait une volée de marches et le Beretta qui le mettait en joue. Il s'arrêta avant même qu'on ne lui crie « Stop ! ». L'instant d'après, le canon de l'automatique lui chatouilla le conduit auditif.

— Combien de potes dehors ? demanda l'Exécuteur en empoignant le porte-flingue par le col.

Il le projeta dans un recoin du hall, hors de vue de l'extérieur. À travers la baie vitrée, on apercevait les voitures garées le long du trottoir de Garfield Avenue.

Pas un passant, rien qui attire l'œil. Lui-même avait laissé le Touareg à cinquante yards de là. Le blessé se tassa sur le sol, grimaça, se tortilla et supplia. Il s'appelait Pipo, pleurnichait, bavait, bredouillant une prière, jurant qu'il n'avait jamais fait de mal à une mouche... Il finit par comprendre que l'homme penché au-dessus de lui, qui enfonçait le canon de son pistolet dans son oreille, attendait une réponse.

— Seulement Pietro ! murmura-t-il. Mon frère...

— Où il est ?

— Il fait le tour, il repasse nous prendre...

— C'est raté !

Pipo dut en convenir. Le sang dégoulinait le long de la manche trouée de son blouson. Il en avait aussi dans les cheveux et dans les yeux, mais c'était celui de son collègue, le roi de la gâchette...

— Je vous en supplie...

— On va arranger ça, dit Bolan en fixant l'orifice d'entrée de la balle, à l'attache de l'épaule. Quel genre de voiture ?

— Land Cruiser, répondit Pipo avec bonne volonté.

— Qui vous a envoyés ?

Pipo fronça les sourcils, plissa le front et scruta le plafond comme s'il y cherchait la réponse. Puis il se mit à trembler plus fort, parce que le canon du Beretta appuyait maintenant contre sa blessure, à travers l'épaisseur du tissu.

— Qui ? répéta Bolan, en baissant la voix, mais en pressant un peu plus fort.

L'épaule était brisée et le canon appuyait exactement là où cela faisait mal. Une flaque de sang se formait sur le faux marbre du sol. Pipo fut secoué par un frisson, tressaillit de la tête aux pieds et son

visage livide se couvrit de sueur. Tout près de tourner de l'œil, il bafouilla :

— Le boss... Monsieur Guido...

Bolan hocha la tête, aperçut un gros SUV qui passait lentement devant l'immeuble.

— Corrado, hein ? Pourquoi ici ?

Pipo fut lent à comprendre, puis tout à coup volubile :

— Le journaliste s'est fait descendre à Cape Liberty, mais son appareil a disparu. Monsieur Bob a parlé d'un nommé Morris...

Il fixa le visage impassible de l'inconnu, se mordit la lèvre.

— Tu m'as trouvé, tu as de la chance, finalement, persifla Bolan. Jusque-là, tu es veinard...

Pipo recommença à geindre :

— Vous n'allez pas...

Une nouvelle onde de douleur le fit crier.

— Qu'est-ce que tu cherchais ici ? questionna encore l'Exécuteur.

Pipo se mit à sangloter. Il n'avait pas de réponse. On les avait envoyés au *New Jersey Weekly* pour mettre le bureau à sac.

— Les Chinois, tu y étais ? le coupa Bolan.

Un éclair de panique traversa le regard larmoyant du porte-flingue.

— Tu as tiré sur eux, avec tes potes ? Un carton sur des types sans défense, hein ?

— J'ai mal, je vous en supplie...

Mais une rage froide animait le Guerrier, au souvenir des clichés de Calder. Il répéta la question et Pipo ferma les yeux, serra les dents. De la bile coulait de ses lèvres, il secoua frénétiquement la tête, tandis que Bolan insistait :

— Tu as tiré dans le tas ? Vidé ton chargeur, hein ?

La poignée du Beretta cogna l'épaule brisée, mais Pipo préféra s'évanouir que d'avouer sa participation au massacre. Il glissa sur le côté. Le canon du pistolet s'écarta de son épaule et se posa contre sa nuque.

— C'est fini, dit Bolan en se redressant, bras tendu.

Il pressa la détente et la balle, pénétrant sous l'oreille, tua net l'homme de main. Il y eut un peu plus de sang sur le sol, une éclaboussure au bas du mur, rien de plus.

L'Exécuteur sortit de l'immeuble, avisa le Toyota Land Cruiser qui ralentissait au carrefour de Neptune Street. Cette portion de Garfield Avenue était déserte. Il s'élança, sprinta pour rattraper le SUV en tenant son sac devant son visage.

Pietro aperçut dans le rétroviseur extérieur la silhouette qui déboulait de l'immeuble. Il freina. Le temps qu'il s'avise qu'il ne s'agissait pas de son frère ni du troisième larron, la portière passager

s'ouvrit et une tornade bondit à côté de lui. Il voulut en même temps accélérer, saisir son automatique, repousser l'intrus. Il n'eut le temps de rien. Le canon de Beretta lui entailla la pommette, ripa, s'enfonça dans son œil droit. Il y avait du sang sur l'acier, et ce n'était pas le sien. Pas encore... Il hurla et le moteur cala.

— Tes mains sur le volant ! intima le Guerrier d'une voix qui figea le sang dans les veines de Pietro.

Celui-ci obéit, la tête renversée en arrière. Il était plus âgé que les deux autres et il comprenait plus vite. Il exécuta les ordres, redémarra et se rangea de l'autre côté du carrefour. L'orifice noir du canon frôlait sa tempe.

— Vous les avez... ? murmura-t-il en jetant un coup d'œil de biais à Bolan.

— Ton frangin Pipo m'a supplié d'abrégé ses tourments, rétorqua sèchement le Guerrier. Cette exécution des Chinois lui pesait sur la conscience.

Pietro étreignit le volant et déglutit bruyamment.

— Pipo n'a pas eu le temps de me dire qui avait commis ce massacre, poursuivit Bolan. À part vous trois... Mais c'est déjà un début.

— J'ai pas tiré, souffla Pietro.

— Tu sais rien faire d'autre que conduire ?

Pietro ne releva pas, mais jeta d'une traite :

— Rico Staiola et Luca Rienzi se sont chargés du truc, Pipo et Bepe ont fait qu'exécuter les ordres.

— Ben voyons !

Bepe était le champion du tir au pistolet, sans aucun doute...

— Corrado était là ? reprit Bolan.

Pietro acquiesça. Cela lui semblait évident.

— Qui d'autre ? Bob Nucci ?

— Non ! Seulement ceux-là...

— La famille de Palerme...

Pietro fit la grimace.

— Quoi ? C'est pas la famille sicilienne ?

— Pipo et moi, on est de Trapani, corrigea le voyou avec mauvaise humeur. Les Tamburi sont de Trapani, pas de Palerme !

— Désolé d'avoir confondu.

Bolan allait poser une autre question quand une sonnerie de portable fit sursauter Pietro Tamburi. L'appareil se trouvait sur le tableau de bord.

— Réponds, ordonna l'Exécuteur. Mais pas de gaffe...

D'un geste vif, il s'empara du portable avant Tamburi, prit l'appel et appuya sur la touche du haut-parleur, puis lui rendit le téléphone.

— Pietro ? fit une voix énervée. C'est Rico... Rejoins-nous en

vitesse à Sycamore Drive. Les nouveaux Chinetoques de Wong sont en train de foutre la merde !

— Mais...

— Quoi ? Vous n'avez pas fini ?

— Si, assura Tamburi, après un regard de biais à l'Exécuteur.

— Alors magnez-vous !

Le nommé Rico raccrocha. Bolan rompit le silence.

— Hé bien, allons-y, Pietro, on ne va pas faire attendre Rico Staiola, puisqu'il a l'air d'avoir besoin de nous !

CHAPITRE IX

— C'est un coin qui porte malheur, ma parole ! lança l'ambulancier aux deux policiers, alors que les brancardiers enfournaient les cadavres dans le fourgon.

Le capitaine Wittner observa autour d'eux le parking, à l'extrémité de la jetée de Cape Liberty ; le bassin des VIP Cruises, juste en face. Croisa le regard interrogateur de l'agent Kelly et lui expliqua :

— Adams s'est fait démolir ici, tout à l'heure.

— Au moins, votre collègue s'en sortira, insista le type en blouse blanche. Tandis que ces deux-là...

Le Dodge criblé d'impacts, avec toutes les vitres pulvérisées, commençait d'être ausculté par les spécialistes de la police scientifique, tandis que le jeep Cherokee de Joe Crump, intact au bord du bassin, n'avait fait l'objet que d'une rapide inspection. Des hommes du *Bayonne Police Department* avaient débarqué en nombre quelques minutes plus tôt, l'inspecteur Graves à leur tête. Il avait salué Wittner et plaisanté :

— C'est le capitaine Nucci qu'on a croisé en arrivant, ou je me trompe ? Il était pressé de s'en aller, il vous laisse faire le sale boulot ?

Wittner avait préféré ne pas répliquer. Depuis l'irruption dans les locaux de la police portuaire de Morris puis de Calder, les choses lui échappaient. Une soirée de cauchemar ! Dick Adams à l'hôpital, Qualen abattu par Morse qui s'était enfui avec Nucci... Il comptait les morts, les blessés, les défections. Il ne maîtrisait plus rien. James McKnight, l'homme de la mairie, avait déjà téléphoné, piqué un coup de sang et exigé le retour au calme. Wittner craignait de le voir débouler. En attendant, il devait supporter l'ironie de Graves.

— Calder n'a vraiment pas eu de chance, dit celui-ci en montrant le fourgon qu'on refermait. Il a récolté une seule balle, mortelle, alors qu'on a ramassé une douzaine de douilles...

Il montra l'emplacement vide à côté du Dodge. Le corps sans vie du journaliste se trouvait allongé sur le trait de peinture qui le délimitait, quand les policiers étaient arrivés.

— Il manque une voiture et un survivant, j'ai l'impression, continua Graves. Nucci était là avant vous, non ?

Wittner acquiesça, insensible au sous-entendu : à la tête de la police du port comme sur les lieux de la fusillade, Bob Nucci le précédait toujours, en effet...

— Joe Crump l'aura prévenu que le Dodge était là, mais il est

arrivé trop tard..., supputa Wittner.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? voulut savoir Graves.

— Le type prétend s'appeler Morris... Il s'est enfui de mon bureau avec Calder...

L'inspecteur de la section criminelle du *Bayonne Police Department* regarda Wittner, interloqué. Il attendait la suite, prêt à poser des questions, si Wittner hésitait à se montrer coopératif, quand son portable sonna. Il s'excusa d'un geste et se détourna. Quand il eut raccroché, c'était au tour de Wittner de répondre sur son mobile. Ce fut bref, il rangea son téléphone et ses épaules s'affaissèrent.

— Encore une mauvaise nouvelle ? demanda Graves.

Wittner haussa les épaules. Manifestant une louable bonne volonté, Graves précisa, en montrant les enseignes des bars de Cape Liberty :

— Mes hommes ont commencé à glaner des témoignages. Votre Morris roule probablement dans un 4 x 4 européen, un SUV Volkswagen.

— Il ne s'appelle sûrement pas Morris, corrigea Wittner d'un ton lugubre. J'ai fait vérifier auprès de l'Elco Naval Division et ils viennent de me rappeler : il n'y a aucun Morris parmi les gens de l'U.S. Navy hébergés chez eux...

Le fourgon emportant les corps de Mat Calder et de Joe Crump démarra et quitta le parking.

— Qui est ce type, alors ? questionna Graves.

Steve Wittner n'avait pas de réponse. Il observait le bassin, les bateaux de plaisance alignés. Son regard se fixa, de l'autre côté, sur la silhouette imposante de l'*Arianna*. Il dit à mi-voix :

— Et qu'est-ce qu'il cherche ici ?

Guido Corrado eut à peine le temps de se débarrasser de son manteau que le téléphone sonna. La ligne fixe de son domicile. Il décrocha. Son cousin Giancarlo Giacomonte ne prit pas la peine de se nommer. Sa voix dans l'appareil semblait aussi posée qu'à l'ordinaire, mais Corrado y décela une pointe de contrariété.

— Je suis à Manhattan. Il faut qu'on se voie.

— Je viens juste de rentrer, dit Corrado sans parvenir à cacher son essoufflement.

— Moi aussi !

— Où étais-tu passé ?

— Chez les flics, à l'aéroport ! répliqua vivement Giacomonte. Ils ont fini par me fichier la paix.

— Les flics ? Mais pourquoi ?

— Je t'expliquerai.

— Ç'a été dur ?

« Giagia » eut un petit rire :

— Pour eux surtout ! Retenir quelqu'un pendant vingt-quatre heures pour des motifs aussi minces, il faut s'accrocher ! Ils ont ramé ! Et ils ont lâché prise, forcément...

— Qu'est-ce qu'ils... ?

Giacamonte interrompit son cousin d'un claquement de langue.

— Pas au téléphone.

Corrado souffla bruyamment. La prudence de « Giagia » était légendaire. Il ne manquait jamais de rappeler à son cousin à quel point elle était indispensable. Ils évitaient le plus possible de discuter au téléphone, surtout de leurs affaires.

— Il faut que tu te déplaces, reprit Giacamonte, avec une mauvaise humeur perceptible. Désolé, mais je ne peux pas faire autrement, ce soir.

— Tu devais être ici à bord du...

— J'ai été empêché, tu comprends, oui ou non ?

Le regard de Corrado dérivait, à travers la baie vitrée donnant sur la vaste terrasse qui dominait Upper Bay, en direction de Manhattan, par-delà la statue de la Liberté.

— C'est important, insista Giacamonte. Le capitaine Bob m'a donné de ses nouvelles.

— Je sais.

— Elles sont mauvaises ! asséna Giacamonte.

Corrado fit la grimace, se mordit la lèvre mais ne trouva rien qui permette d'atténuer ce constat.

— O.K., je viens, finit-il par accepter. L'endroit habituel ?

— Non.

Giacamonte hésita et Corrado resta muet, se demandant ce que tramait son cousin. « Giagia » était veuf depuis quinze ans, il ne lui connaissait aucune relation féminine, seules comptaient pour lui sa fille Clara et surtout sa petite-fille Arianna. À Manhattan, ils se voyaient d'habitude dans un restaurant tranquille de Nolita – North Little Italy. On y mangeait la meilleure *pasta* de New York. Quand du moins on appartenait à la famille...

— Non, répéta Giacamonte, on se retrouve au coin de Canal Street et d'Americas. Dans une demi-heure ?

C'était plus près du Holland Tunnel qui reliait Jersey City à Manhattan.

— J'y serai, assura Corrado. Mais... ?

— Pas la peine de courir, le coupa Giacamonte. Je t'attends...

Il raccrocha, laissant son cousin encore plus inquiet que curieux.

La Lexus abordait le péage de Holland Tunnel lorsque le

téléphone portable de Guido Corrado sonna, un quart d'heure plus tard.

— Patron ? fit la voix énervée de Rico Staiola.

— Oui ! Qu'y a-t-il ?

Rico Staiola, dont la famille, originaire de Torretta, au-dessus de Palerme, avait fourni à la mafia italo-américaine, depuis trois générations, une brochette de *pistoleros* hors pair, était l'homme de confiance de Corrado. Une première gâchette à sang-froid, d'une fidélité à toute épreuve.

— Wong m'a appelé tout à l'heure, répondit-il. Il a des soucis avec ses nouveaux arrivants, à Sycamore Drive.

Corrado aurait dû se souvenir des leçons de prudence de son cousin, et s'abstenir d'évoquer au téléphone les ateliers clandestins, la filière de main-d'œuvre de Wong. Mais la curiosité l'emporta.

— Quels soucis ?

— Des problèmes d'adaptation, si vous voyez le truc... Il a besoin d'aide.

— Tu es sur place ?

— On arrive là-bas, répondit Staiola. Je suis avec Luca.

Luca Rienzi, la doublure inséparable de Rico. Corrado grogna un assentiment et conseilla :

— Tâchez de ne pas faire de dégâts ! On a besoin de tranquillité...

— C'est sûr, admit Staiola, avant d'ajouter avec un soupir : J'ai quand même demandé à Pietro et aux autres de venir nous prêter main-forte... On ne sait jamais, avec ces Chinetoques ! Surtout depuis l'autre jour !

La respiration de Corrado se mit aussitôt à siffler. La moindre contrariété avait pour effet de l'oppresser. Il coupa court, pour avoir la paix et desserrer le corset qui l'engonçait :

— Rappelle-moi quand ce sera réglé !

— Mais justement, comment... ?

— Je m'en fous ! Démerde-toi !

Corrado raccrocha et regarda défiler les parois du tunnel avec l'impression de s'enfoncer dans un puits sans fond.

Il y eut un bruit de serrure, des froissements et des bruits de pas, puis la voix éraillée, rauque et très reconnaissable de Guido Corrado :

— Waouh, très chic ! Ça doit valoir un paquet de dollars, dans ce quartier !

Un silence, puis l'autre voix, sèche et métallique : celle de Giancarlo Giacamonte :

— Assieds-toi. Il faut qu'on parle...

Après un silence, Corrado demanda :

— Tu es seul ?

— Tu vois bien...

— Mais... c'est chez toi ?
— Pourquoi pas ?
— Mince alors ! Quel cachottier ! Une garçonnière à Hudson Square...

— C'est récent. Et provisoire. Je loue...

— Si je me doutais...

Le ton de Corrado était celui d'un homme piqué au vif. Celui de Giacamonte, celui de quelqu'un qui n'a pas envie qu'on lui cherche querelle pour des broutilles.

— J'ai rencontré quelqu'un, mais ce n'est pas le problème, Guido.

— Une femme ? Tu aurais pu me mettre au courant...

— Laisse tomber, tu veux !

Giacamonte poursuivit en italien, expliquant quelque chose à mi-voix, que les deux hommes, dans le van garé le long des grilles d'Hudson Square, ne comprirent ni l'un ni l'autre. C'étaient des Blacks, de Harlem et Brooklyn. Ils n'avaient pas fréquenté suffisamment Little Italy pour suivre la discussion.

— Merde ! fit l'agent spécial Charly Ross, en tripotant les boutons de la table d'écoute devant laquelle il était assis, à l'arrière du fourgon.

— S'ils continuent à parler sicilien, on est refaits ! renchérit Alan Madsen, debout derrière lui.

Ross tendit l'oreille et secoua la tête.

— Il parle de sa nana... On aurait dû demander à Gianni de venir...

Leur collègue Gianni Lo Russo était né à Agrigente, c'était encore mieux que Little Italy et cela faisait toute la différence, quand il s'agissait de transcrire les écoutes des caïds originaires de Palerme.

— On lui fera écouter, assura Madsen.

Le « sous-marin » du F.B.I., un van spécialement aménagé garé en face de l'immeuble où Giacamonte louait depuis peu un appartement, était équipé d'un matériel d'écoute sophistiqué, mais pas d'un traducteur intégré. Ross régla le volume, réduisit les bruits parasites pour privilégier les voix. Celle de Giacamonte, en anglais, fut soudain très distincte. Cassante, quand il lança à son cousin :

— Je ne t'ai pas fait venir pour parler d'elle, *capisci* ?

— O.K., O.K., c'était juste pour...

— Suffit ! s'emporta « Giagia ». Je m'associe avec elle uniquement pour les croisières consacrées au jeu ! Elle n'empiète pas sur nos affaires ! Elle a les siennes, des casinos à Singapour... Héritage de son mari...

Corrado lâcha, entre deux souffles rauques, une phrase en dialecte dont le sens échappa aux deux agents du Bureau, mais le ton évoquait une capitulation. Il s'ensuivit un bruit de verres qu'on remplit, si distinct et agressif que Ross diminua le volume de la réception. Madsen fit une moue éloquente.

— Ça me donne soif, bon sang !

Son collègue montra les bouteilles d'eau sur un plateau également garni de sandwiches, le long de la paroi opposée du van.

— C'est d'un bourbon que j'ai envie ! regretta Madsen.

— Désolé, mec...

Il y eut dans l'appartement du cinquième étage, deux cents mètres carrés meublés avec terrasse donnant sur Hudson Square, un bruit de glaçons tombant en cascade.

— C'est pas moi qui ai planqué le micro sous le bar...

Les verres s'entrechoquèrent. La voix de « Giagia » reprit :

— Ils m'ont retenu à La Guardia pour une histoire absurde de passeport. Un prétexte, mais ils comptaient m'empoisonner l'existence, et ils ont réussi !

— Tu ne pourras pas appareiller demain.

— Si, affirma Giacamonte. Il n'y a rien de changé. J'ai seulement besoin que tu me prêtés quelques types dégourdis, pour aider les miens à tout préparer. Les invités n'arriveront à bord qu'à la tombée de la nuit.

Les voix faiblirent brusquement. Les deux hommes s'étaient éloignés du bar. Ross régla de nouveau les boutons.

— ... pas de problèmes, conclut Giacamonte.

L'enregistrement continuait, mais il y eut un blanc, puis la respiration sifflante de Corrado satura les haut-parleurs.

— Tu auras des renforts, mais il y a ce truc, Giancarlo, qui s'est passé ce soir...

— Quel truc ? Tu as arrêté de fumer ?

— Pourquoi tu me dis ça ? Quel rapport ?

— Tu vas t'étouffer, on dirait !

Le ton de Giacamonte était âpre et vindicatif. Corrado fut pris d'une violente quinte de toux. Dans le van, Ross cligna de l'œil à l'adresse de Madsen.

— Ça sent le sapin ! Tu vois pas qu'il nous claque en direct entre les doigts, le coco ?

— Ressers-moi à boire ! soupira Corrado après un moment. Il s'est produit une grosse merde au terminal, ce soir. Une opération spéciale au quai 25...

Les bruits de liquide et de glaçons couvrirent le filet de voix de Corrado, empêchant les deux agents d'entendre le récit des événements, jusqu'à la conclusion, à peu près clairement audible :

— ... Calder s'est fait buter, mais le type qui l'a aidé a certainement récupéré les photos. Un nommé Morris...

— C'est qui ?

— Peut-être un instructeur de la Navy, basé à l'Elco, mais Nucci en doute. Tant qu'on lui aura pas mis la main dessus, on sera pas tranquille...

Corrado reprenait son souffle, et le silence entre les deux cousins dura si longtemps que Ross tendit de nouveau la main vers les molettes, mais la voix de Corrado reprit tout à coup :

— Qu'est-ce qu'il y a, Giancarlo ?

— Cette histoire de photos, ce type surgit d'on ne sait où... juste la veille du départ de la croisière.

— C'est une coïncidence, plaïda Corrado. Ce sont les Chinois qui ont foutu la merde, l'autre jour... On a de plus en plus de mal à les tenir ! Et Calder, le fouineur, on le connaît...

— Comment il a su, pour ce soir, au terminal ? Il passait là-bas par hasard, tu crois ? Il a bien fallu qu'on lui donne le tuyau, non ?

Giacamonte avait crié et Corrado ne trouva rien à objecter.

— Il y a trop de coïncidences ! reprit Giacomonte d'un ton plus calme. Mais ça colle avec mes soupçons...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Un truc pas clair nous pend au nez !

Au bruit, les deux hommes du F.B.I., dans le van, devinèrent que « Giagia » faisait les cent pas dans le vaste salon.

— Dis-moi...

Corrado ne put continuer, l'air lui manquait. Le râle qui fusait de sa poitrine transformait les mots en bouillie. Les deux Blacks qui écoutaient échangèrent des grimaces. Mais Giacomonte, raisonnant à voix haute, poursuivit :

— Tu me connais, j'ai toujours eu du flair pour détecter les embrouilles.

Corrado approuva d'un grognement.

— Cette histoire à La Guardia, cette salade sur le port... Je crois que quelqu'un nous balance, voilà ce que je crois !

Dans le van, Madsen laissa échapper un juron, en baissant la voix comme si les deux caïds pouvaient l'entendre.

— Bon Dieu, c'est pas possible ! réussit à articuler Corrado.

— Ça expliquerait pourtant bien des choses !

Il y eut un nouveau silence, puis un bruit de verre brisé. Corrado avait lâché son scotch, ou bien « Giagia » avait lancé le sien dans un miroir.

— Quelqu'un nous trahit ! hurla Giacomonte.

Le râle exhalé par Guido Corrado provoqua alors un écho qui vrilla les tympanes des deux hommes du F.B.I. Ross essaya de

l'atténuer, en manipulant ses boutons. Mais l'effet Larsen du souffle catarrheux du caïd persista. Ross fronça les sourcils, puis comprit et jura entre ses dents.

— Tu entends ça, Guido ? Respire plus fort ! éructa Giacamonte au bout d'un instant. Plus fort, je te dis !

— Quoi ? Pourquoi ?

L'angoisse était perceptible dans la voix de Corrado, et le sifflement qui émanait de sa poitrine oppressée libérait dans la pièce un écho puissant.

— À boire..., geignit-il, donne-moi à boire, j'étouffe... De l'eau...

En arrière-plan, la colère de son cousin se muait en fureur froide.

— Un micro ! Ils nous ont sonorisés ! Tu entends ça ?

Corrado haletait, sur fond de robinet qui coule. Il se pencha vers le bar. L'écho s'amplifia, devint strident.

— J'ai soif, ça me serre...

— Pousse-toi ! C'est par là ! Un micro sous le bar ! Les salauds !

La voix de Giacamonte. Triomphante et féroce. Hors d'elle. Il répéta l'insulte, puis un chapelet de grossièretés en dialecte sicilien, et ce furent les derniers mots captés par le micro espion.

— Hé merde ! s'écria Madsen en serrant le poing.

Dans le van, le silence était complet.

— La tuile ! renchérit Ross, tripotant les boutons en pure perte.

Il renonça vite et sortit son portable pour appeler un numéro d'urgence. On décrocha.

— Capitaine Lundgreen ? C'est Ross. On est baisé ! « Giagia » a trouvé le micro et l'a bousillé...

— Comment ça ?

— Le cousin Corrado est carrément tubard !

— Je crois qu'il a un cancer des poumons, rectifia le *spécial agent* Cari Lundgreen.

— Il produit du larsen, en tout cas ! Qu'est-ce qu'on fait ? Giacamonte risque de sortir et de chercher à nous localiser, en rogne comme il est...

— Démontez tout de suite, trancha Lundgreen. Il est imprévisible, quand il est furieux.

Il ajouta après une seconde :

— Peut-être même que c'est ça qui le perdra !

CHAPITRE X

Pietro Tamburi arrêta le Toyota Land Cruiser entre les piliers de béton de l'expressway qui franchissait la baie, et les deux hommes sortirent sur le terre-plein balayé par un vent frais venu du large. Filant en bordure de Newark Bay, coincée entre autoroute aérienne et voie express, Sycamore Drive était résolument sinistre. Les lumières à l'horizon du Stadium Plaza de Jersey City, loin d'y remédier, faisaient au contraire passer ce bout du monde urbain pour la première chambre de l'enfer. Pietro y était peut-être sensible. Il frissonna et resserra les pans de son blouson de toile. Contre son flanc, le canon du Beretta instillait entre ses côtes un message assorti au paysage.

— Allons-y, dit Bolan en l'incitant à se mettre en marche.

Malgré le vacarme de la circulation au-dessus de leurs têtes, Tamburi comprit l'invite.

La rampe obscure qui s'ouvrait à quelques pas de là ressemblait à celle d'un parking souterrain, juste assez large pour qu'un véhicule s'y engage, et flanquée d'une étroite corniche pour les piétons. Tamburi l'emprunta, après avoir enjambé la chaîne tendue entre deux plots qui barrait l'accès aux voitures roulant sur la voie express. Mais qui aurait songé à s'aventurer dans ce boyau que rien ne signalait ?

Au bas d'une boucle serrée, chichement éclairée par deux veilleuses, une porte de garage était close, massive et dissuasive. En acier, hermétique, elle ne laissait rien deviner de ce qui se trouvait derrière. Le rectangle d'une ouverture aux dimensions d'une porte ordinaire s'y découpait. Un digicode y était encastré. L'Exécuteur repéra l'œil qui le surmontait avant que leur approche ne fasse s'allumer un projecteur. Il s'écarta vivement, se plaqua dos à la porte et leva le canon du Beretta vers le visage de Tamburi. Sans regarder l'objectif de la caméra de surveillance, celui-ci pianota un code d'entrée. Un déclic et le battant s'entrouvrit. Bolan saisit fermement le porte-flingue par le bras et le poussa à l'intérieur.

— Reste tranquille et tu mourras serein ! lui murmura-t-il en guise d'avertissement.

Tamburi était moyennement sensible à l'humour noir. Mais pas assez tête brûlée pour risquer le tout pour le tout. Il avait réussi à atteindre un âge canonique, pour un porte-flingue dans un clan de premier plan comme celui des « Giaco ». Pas loin de trente-cinq ans. Cela dénotait une certaine prudence, un bon sens de grand garçon attaché à la vie. Il se raidit, mais se mit en marche. Collé à lui, Bolan

pénétra dans l'antre de Wong, dans les entrailles de Sycamore Drive.
Droit dans la gueule du loup...

* *

*

Madsen était reparti avec le van et sa table d'écoutes désormais inutile. L'agent spécial Charly Ross se tenait à l'angle de Hudson Square lorsqu'un coupé Pontiac vint se garer sur l'emplacement libéré par le fourgon du F.B.I. Une femme brune élégante d'une quarantaine d'années en descendit et traversa la chaussée pour pénétrer dans l'immeuble où se trouvaient les cousins Giaco. Ross recomposa sur son portable le numéro de Cari Lundgreen. Le chef de la section anticorruption du Bureau répondit immédiatement.

— Julia Stevens vient d'arriver, annonça Ross. En voiture et seule.

— Ils sont toujours là-haut ?

— Ils n'ont pas bougé, apparemment.

La lueur qui baignait la terrasse témoignait que la lumière était allumée, à l'intérieur de l'appartement.

— Ils l'ont appelée, supposa Lundgreen. Une conférence au sommet...

— Et s'ils s'en prenaient à elle..., supputa Ross, les yeux levés vers le cinquième étage. Soupçonneux comme ils sont, elle risque une drôle de réception...

— C'est possible, mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

Ross n'avait pas de réponse.

— J'arrive dans deux minutes, fit sèchement Lundgreen. Ouvre l'œil...

Ross rangea son portable et leva de nouveau la tête vers le cinquième. Il aurait donné cher pour pouvoir, en manipulant ses boutons, écouter ce qui se disait là-haut, entre les cousins et Julia Stevens, la nouvelle amie et future associée de Giacamonte, dont la rencontre avait peut-être décidé le parrain à quitter les États-Unis.

La Buick conduite par Lundgreen passa au ralenti devant lui. Elle stoppa et il y monta. Ils repartirent à petite allure. Ross montra le coupé Pontiac garé à la place du « sous-marin ».

Lundgreen hocha la tête, pensif.

— Je me demande à quel jeu elle joue...

— Roulette, poker... c'est le casino qui la branche, non ? dit Ross.

— C'est ce qu'elle s'évertue à faire croire, en tout cas.

— Elle s'y est prise comme il faut, pour que « Giagia » s'associe avec elle. Il l'a encore affirmé à Corrado tout à l'heure. Ils se sont chamaillés à son sujet... Mais en palermitain...

— Ça existe, ça ?

— Lo Russo jure que oui, il le pratique couramment ! assura Ross.

Lundgreen consentit à se déridier et, comme un emplacement libre se présentait, il manœuvra pour s'y garer.

— Corrado était vexé comme un pou de ne pas être au courant de l'existence de madame..., reprit Ross.

— Si « Giagia » a des intentions de départ et ne lui en parle pas, ce sera bien pire...

Tous deux tendirent le cou pour lorgner vers les hauteurs, en se demandant ce qui pouvait se passer entre les cousins et Julia Stevens. Ils avaient sonorisé l'appartement en imaginant décrocher le jackpot. Giacamonte avait discrètement loué deux cents mètres carrés avec terrasse pour y abriter une relation féminine. C'était inédit dans son existence d'homme d'affaires irréprochable. En réalité, il y avait reçu Julia Stevens trois fois en deux mois et même pas pour coucher avec elle. Ils n'avaient fait que parler de jeu. Et d'argent, bien sûr. Mais rien qui puisse donner au F.B.I. des armes contre Giacamonte. Et puis ils avaient appris que ce dernier avait vendu, en toute discrétion également, plusieurs appartements à Jersey City et Manhattan. Signe qu'il préparait son départ...

— Quelque chose m'échappe dans tout ça..., reprit Lundgreen. Julia Stevens a hérité d'une fortune énorme de son mari singapourien. Qu'est-ce qu'elle cherche au juste avec « Giagia » ?

— Si c'est le grand frisson, elle est patiente !

Lundgreen n'eut pas l'air de goûter la plaisanterie.

Rien dans ce qu'ils avaient appris jusque-là de Julia Stevens ne les avait mis sur la piste d'intentions cachées qu'elle aurait eues en rencontrant Giacamonte à une table de roulette. Pourtant, Lundgreen en était certain, elle ne s'était pas liée à lui sans arrière-pensées. Mais lesquelles ? À présent que Giacamonte avait découvert le micro, ils avaient peu de chances de percer à jour les objectifs de la riche veuve.

— Un vrai fiasco, conclut sombrement Lundgreen.

— Attendez d'avoir écouté la bande, objecta Ross. Ils ont parlé d'un journaliste tué et d'un type dans la nature avec des photos, qui leur cause du souci... Madsen s'occupe de l'enregistrement...

— On verra ça plus tard, dit Lundgreen.

Il montra l'immeuble.

— Pour le moment, c'est ce qui se passe là-haut qui m'inquiète. Il ne manquerait plus qu'il la jette du cinquième étage !

— S'il s' imagine qu'elle le trahit ?

— Il en est capable.

— Ça nous donnerait un chef d'inculpation en béton, risqua Ross. Bien meilleur que des écoutes sauvages...

Lundgreen le fusilla du regard. L'initiative de sonoriser l'appartement de Hudson Square pouvait lui valoir des ennuis sérieux,

si Giacamonte faisait appel à un avocat teigneux... Or, des avocats teigneux, il en connaissait un vaste échantillon.

— Mais elle est aussi capable de lui tenir tête, à mon avis, rectifia Ross.

Lundgreen reporta son attention sur le trottoir, le scrutant comme s'il se préparait à voir s'y écraser un corps. Julia Stevens courait peut-être par leur faute un danger mortel et, malgré les supputations de Ross, il croisait les doigts pour qu'elle s'en sorte sans dommages...

Dans la guérite vitrée, le jeune homme qui faisait office de gardien dit sans lever les yeux des magazines étalés sur son bureau :

— Je croyais que vous arriviez nombreux, m'sieur Tamburi...

Il n'y eut pas de réponse. Il redressa la tête et son regard s'écarquilla de stupéfaction en découvrant Bolan qui braquait le Beretta dans le cou de Pietro Tamburi.

— Qu'est-ce que... ?

Il fit mine de se lever de son siège. Le poing gauche de l'Exécuteur l'atteignit à la pointe du menton. Cela produisit un craquement sec et le type en déséquilibre s'écroula en arrière, cul par-dessus tête, dans un fracas de chaise renversée et un froissement de revues porno répandues sur le sol. Le regard voilé, la mâchoire de guingois, il tenta de refaire surface, au milieu du désordre. Le pied de Bolan l'atteignit au même endroit. Cela craqua plus fort, ses traits se brouillèrent, comme si plus rien n'était à sa place, et il retomba, K.O. pour le compte.

Tamburi avait sursauté mais l'automatique n'avait pas dévié. Il prit le parti de ne pas le défier...

D'un regard circulaire, Bolan examina les lieux : c'était bien un ancien parking souterrain, il y avait même, garés tout près de la guérite, un autocar, un fourgon Bedford et un 4 x 4 Mitsubishi. Sur le côté opposé, la rampe de sortie pour les véhicules était barrée par une porte identique à celle qu'ils avaient franchie. Et un mur de parpaings avait été monté jusqu'à la voûte, bouchant l'accès au parc de stationnement proprement dit. Une double porte y était percée, de type coupe-feu. Elle était close mais une rumeur filtrait, mêlant des bruits de machines et des voix : derrière ce mur, il y avait du monde, une activité cachée, une violente dispute...

Dans la guérite du gardien, l'écran de contrôle allumé ne montrait que le pas de porte vers l'extérieur.

— Tourne-toi ! commanda Bolan à Tamburi.

Celui-ci lorgna le Beretta, hésita une seconde mais obéit. Bolan lui abattit la poignée du pistolet sur l'arrière du crâne, l'assommant

proprement. Le descendant des Tamburi de Trapani poussa un petit cri de lapin estourbi et tomba en avant comme une masse.

Le Guerrier tira de son sac à dos un Heckler & Koch UMP chambré en 40 S & W, engagea un chargeur de 25 balles et déplia la crosse pour la caler dans la saignée de son coude. Le pistolet-mitrailleur assuré dans sa main droite, le Beretta glissé dans la poche gauche de sa veste, il marcha jusqu'à la porte coupe-feu, tendit un instant l'oreille, la main sur la barre horizontale. À l'instant où il appuyait dessus, l'écho d'un coup de feu, de l'autre côté du battant, lui parvint. Il entra, le H & K braqué, prêt à faire feu.

Guido Corrado avait bu le verre d'eau mais le tenait toujours à la main. L'autre, enfoncée dans la poche de son pardessus, était refermée sur la poignée du petit 6,35 Beretta. Dos à la baie vitrée et à la terrasse, Corrado ne quittait pas des yeux Julia Stevens. Il lui trouvait une classe folle. Belle, riche, et d'après ce qu'il devinait, elle n'avait pas froid aux yeux...

Dommage qu'elle ne lui ait guère prêté attention, depuis son entrée dans l'appartement. Mais elle faisait face à Giancarlo Giacamonte, au milieu des débris d'un miroir fracassé par un verre à whisky lancé à la volée. Et elle ne se laissait pas démonter par ses insinuations.

— C'est stupide, dit-elle en soutenant le regard de Giacamonte.

— Qu'est-ce qui est stupide ?

Il se maîtrisait, mais sa voix vibrait de colère contenue.

— L'idée que vous avez en tête, répondit Julia Stevens.

— Quelle idée ?

— Que je suis pour quelque chose là-dedans...

Elle montra, d'un signe de tête, le micro arraché, sur le bar. Ajouta :

— Vous vous figurez que je travaille contre vous, et quoi encore ? Que j'appartiens à la police, pourquoi pas... Au F.B.I. ? C'est idiot ! Réfléchissez un peu, gardez votre sang-froid ! Si quelqu'un vous trahit, ce n'est pas moi ! Cherchez ailleurs !

Elle n'avait pas ôté son manteau ni posé son sac. Giacamonte l'avait appelée pour parler affaires, sans donner aucune précision, et elle était venue sans poser de questions. Un détour en sortant d'une mondanité dans Greenwich Village, avait-elle assuré. Elle était toujours prête à parler sérieusement affaires.

Elle avait compris en un clin d'œil, quand il lui avait ouvert la porte, que quelque chose de grave était survenu. Mais elle avait gardé son sang-froid. Même en découvrant la présence dans la pièce du

cousin Corrado, qui avait dû faire s'évanouir plus d'une femme, rien qu'en apparaissant. Elle avait fait front.

Elle passa derrière le bar, se servit un scotch tassé, en but une gorgée. Sans trembler. Giacamonte semblait ébranlé, indécis. Elle se saisit alors du micro miniature et en le tenant par le bout de fil sectionné auquel il était relié, elle le brandit devant elle comme si c'était un petit animal mort. Un cadavre trouvé sous le tapis...

— C'est vous qui attirez les ennuis, Giancarlo ! Je vous apporte ma fortune, mon expérience... mon carnet d'adresses, une clientèle triée sur le volet pour vos croisières casino, et vous, vous m'apportez le F.B.I. accroché à vos basques ! Ils vous surveillent, ils vous écoutent !

Elle balança le micro et tout à coup le jeta sur Giacamonte, qui resta bouche bée. À l'autre bout du salon, Corrado en suffoqua de surprise et d'indignation. Il se précipita en avant, prêt à venger l'affront, mais le souffle lui manqua et il dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil.

— Je vous attendais avant-hier, reprit Julia Stevens en continuant de s'adresser à Giacamonte comme s'ils n'étaient que tous les deux dans la pièce.

— J'ai été retenu à mon arrivée à La Guardia...

— Retenu ? Par la police ?

Giacamonte fit une grimace qui valait aveu.

— C'est bien ce que je disais ! s'écria la femme. Vous avez les Fédéraux aux trousses, c'est ça ?

Le caïd passa une main alourdie de bagues dans sa chevelure blanche. La réaction de Julia Stevens avait douché sa colère et il réfléchissait. Cela valait sans doute mieux que de se jeter sur elle et de l'étrangler, comme l'envie lui en était venue quand elle était arrivée. Le micro était tombé à ses pieds. Il l'écrasa sous son talon, méticuleusement, avant de s'approcher du bar.

— Je me moque de ce que les Fédéraux font ou s'imaginent pouvoir faire, dit-il en s'arrêtant face à Julia Stevens.

Elle était aussi grande que lui, élégante et parfumée, discrètement maquillée. Apprêtée comme il convient pour une soirée mondaine dont il ignorait tout, mais il s'en fichait. Il ne connaissait rien de son emploi du temps. Elle lui tenait tête et elle l'impressionnait. Elle pesait tout de même un paquet de millions de dollars... Sans compter les relations, le milieu où elle évoluait. Un univers qui n'avait pas de prix, aux yeux de Giacamonte. Tellement différent des ateliers clandestins, des entrepôts de transport et des docks où régnaient les cousins « Giaco » de Palerme...

— Mes plans ne sont pas changés, continua-t-il plus bas, de sorte que Corrado ne puisse entendre. Les documents sont prêts.

Il ajouta plus haut en la fixant :

— Les Fédéraux peuvent aller se faire voir !

— Bravo ! dit-elle avec un sourire qui adoucissait à peine l'expression dure de son visage. Bien parlé ! J'aime le jeu et je ne m'aventure qu'avec des joueurs qui sont prêts à tout risquer...

Elle fixa tour à tour les deux hommes et précisa avec une mimique qui découvrit ses dents :

— Des types qui en ont...

Giacamonte la dévisagea et, pour la première fois depuis de nombreuses années, ressentit du désir pour une femme, plus fort que la méfiance instinctive que toutes lui inspiraient. S'ils avaient été seuls, il se serait jeté sur elle. Mais Corrado était là, soufflant comme un phoque, une lueur vicieuse dans le regard.

— Le programme n'est pas modifié, affirma-t-il encore. Rendez-vous demain soir sur le port. L'*Arianna* appareillera à la tombée de la nuit...

— Dans ce cas, à demain, Giancarlo !

Elle contourna le bar et se dirigea vers la porte.

Corrado hésita, pas seulement parce qu'il avait le souffle court et une douleur lancinante dans la poitrine. Sur un signe de son cousin, il l'aurait rattrapée et corrigée. Une bonne raclée pour lui faire ravalier sa morgue et avouer ce qu'elle cachait. Le regard fixe et luisant de méchanceté de Corrado lui promettait autre chose que des ronds de jambes. Mais elle l'ignora. Et Giacamonte ne fit rien pour la retenir.

— À demain, dit-il en se resserrant à boire.

Julia Stevens quitta l'appartement sans un mot de plus.

— Épargne-moi ton avis, s'il te plaît..., lança Giacamonte en marchant vers l'extrémité de la pièce, quand la porte se fut refermée. J'ai besoin de réfléchir...

Il sortit sur la terrasse. Corrado resta silencieux une poignée de secondes. Puis lança par la baie ouverte, d'une voix oppressée :

— Elle te mène en bateau !

En dessous d'eux, cinq étages plus bas, un coupé Pontiac démarra à toute allure, vira dans Hudson Street avec un grondement de moteur et laissa de la gomme sur l'asphalte. Giacamonte fixa un long moment la direction que Julia Stevens avait prise.

— C'est possible, finit-il par dire, en réintégrant le salon. Je ne le crois pas, mais c'est possible.

— Si tu as besoin de quelqu'un pour la jeter par-dessus bord, ce sera avec plaisir...

Giacamonte acquiesça et dit avec un sourire rusé :

— Dans ce cas, attendons demain soir...

Puis il demanda :

— Ton chauffeur est en bas ? Parfait, tu vas me déposer. J'ai un

rendez-vous...

CHAPITRE XI

L'ancien parc de stationnement souterrain de Sycamore Drive s'étendait sur plus de cent yards, sous un plafond bas et sans aucune ouverture. Le ciment brut des murs suintait d'humidité et les extracteurs faisaient ronfler les gaines d'aération. Entre les piliers, sur les emplacements quadrillés de traits de peinture et portant des numéros à demi effacés, c'étaient des machines qui s'alignaient, au lieu de voitures. Machines à coudre, à découper, à assembler. Des dizaines, sous la lumière pâle de néons poussiéreux. Serrées les unes contre les autres et bordées, sur toute la longueur du local, par des ballots de tissus, des pièces de cuir, rangés verticalement ou entassés sur des palettes. Des machines à perte de vue et derrière chacune d'elles, un homme au travail... Tous asiatiques.

Le bruit et la tension qui régnaient dans l'immense atelier enterré étaient tels que l'intrusion du Guerrier passa inaperçue, sauf des Chinois qui s'activaient sur les machines les plus proches. Mais s'ils lui jetèrent un coup d'œil, ils n'osèrent pas lever la tête, et encore moins suspendre leur labeur. Voir surgir quelqu'un d'armé ne pouvait pas les surprendre. Il n'était pas le premier...

Deux hommes en imperméable étaient debout dans l'allée centrale, tournant le dos à l'Exécuteur. Chacun tenait un pistolet-mitrailleur. Le plus grand braquait le sien sur un groupe qui leur faisait face. Le second le portait à bout de bras. Dans sa main gauche, il tenait en outre un automatique. À leurs pieds, un corps était étendu. Un Asiatique vêtu comme ses collègues d'un survêtement de sport et chaussé d'espadrilles. Sa tête baignait dans une flaque de sang... Le groupe d'une douzaine d'hommes rassemblés dans l'allée reculait en criant et en gesticulant, soudé par la peur et la colère. Vu les armes qui les menaçaient, la peur l'emportait...

Bolan avait embrassé la scène d'un coup d'œil et s'était vite faufilé du côté des rouleaux de tissu entassés le long d'un des murs. Devant lui, une voix cria :

— Dis-leur de se mettre à genoux ! Et de fermer leur gueule !

C'était le plus grand des deux porte-flingues et il s'adressait à un Chinois vêtu de noir, corpulent et portant un catogan, que Bolan aperçut lorsqu'il émergea de la rangée de machines, en traînant derrière lui, par les cheveux, un homme à la bouche ensanglantée. C'était Wong, à n'en pas douter. Il tenait à la main une courte matraque qui rendit un son métallique, quand il en frappa la table la

plus proche, comme s'il réclamait le silence.

— Tout de suite, monsieur Staiola..., dit-il d'un ton obséquieux, en frappant plus fort la large table à découper.

Le type qu'il traînait gémit, le groupe des ouvriers apeurés se tut, effectivement. Wong lança un ordre, en chinois. Le blessé se remit tant bien que mal debout, s'assit à son poste de travail. Et reçut en travers des reins un coup de matraque qui le fit se plier de douleur sur le coupon posé devant lui.

— Au boulot ! lui jeta le porte-flingue à l'automatique.

C'était Luca Rienzi, devina Bolan. Il pointa le canon de son 9 mm contre la tempe de l'homme, comme pour jouer. L'ouvrier s'empara en tremblant d'une paire de ciseaux et entreprit de découper le tissu. Staiola répéta à Wong, en montrant le groupe :

— Fais-les mettre à genoux, les mains sur la tête ! Ils ont besoin d'une leçon et on ne va pas la répéter cent fois...

Le groupe des Chinois se serrait les coudes, au milieu de l'allée. Bolan constata en s'approchant qu'ils semblaient plus jeunes que leurs compatriotes. Certains avaient l'air d'adolescents. Plus jeunes et probablement moins dociles. Mais ils n'étaient qu'une poignée, sans arme, aux prises avec deux tueurs qui n'avaient pas hésité à abattre froidement l'un des leurs, pour l'exemple...

Wong vociféra quelque chose, une longue phrase qui eut un effet glaçant. Une chape de silence s'abattit sur le sous-sol. Dissimulé derrière un gros rouleau de tissu, Bolan aperçut non loin de lui un Chinois qui s'arrêtait de piquer et se faisait tout petit derrière sa machine à coudre. Ses voisins se tassaient eux aussi sur leur siège, les épaules frileusement contractées. Ils osaient à peine se regarder entre eux. Un bataillon d'esclaves terrorisés par la voix de Wong qui claquait au-dessus de leurs têtes...

Mais parce qu'ils étaient des nouveaux venus, plus jeunes et pas encore soumis, les récalcitrants tardèrent à obéir. Wong se précipita vers eux, levant sa matraque plombée. Il voulut l'abattre sur le crâne d'un jeune homme qui se tenait en avant du groupe. Celui-ci esquiva en se jetant de côté. Il amorça un geste de riposte que l'automatique de Rienzi, visant sa tête, le dissuada d'accomplir.

— À genoux ! hurla le porte-flingue. À genoux ou je te fume !

Un murmure monta du groupe. L'énervement gagna Rienzi, le pistolet s'agita dans sa main. Un lourd Smith & Wesson en acier à chargeur de 10 balles.

— J'en ai marre de cette bande d'abrutis ! éructa le pourri. Je vais tous les buter !

Staiola intervint pour le calmer. Il montra le groupe qu'il tenait en respect avec l'Uzi.

— On va pas les descendre tous, nom de Dieu !

Ça suffit de l'autre fois...

Le canon du S&W 59 dévia vers le plafond et Rienzi, de rage, appuya sur la détente. La détonation sèche roula dans le local, un morceau de ciment d'une livre arraché du plafond tomba avec fracas sur une machine à coudre, écrasant la main de l'ouvrier qui était en train de faire des surpiqûres à un faux Vuitton. L'aiguille lui transperça la paume. Il couina en faisant des sauts de carpe sur son siège. Ses voisins poussèrent des exclamations, le brouhaha gagna de proche en proche, enfla en tumulte. Wong hurla de nouveau, fit résonner sa matraque, mais comme il n'arrivait pas à se faire entendre, il balança un coup de matraque vicieux au jeune homme qui faisait mine de le défier. Ce dernier, fauché aux genoux, tomba sur place en se tenant la rotule. Il se tordit de douleur, lançant des insultes qui achevèrent de mettre hors de lui le gros Chinois. Wong de nouveau brandit sa matraque, avec l'intention de ne pas rater le crâne du jeune homme. Il allait lui faire éclater la tête comme une coquille de noix.

L'Exécuteur intervint pour l'en empêcher, avec le Beretta 93-R. Le risque de provoquer des victimes collatérales était trop grand avec le Heckler & Koch. Il avait préféré le pistolet, en évitant de sélectionner le mode rafale. Il avait aussi attendu de s'être suffisamment rapproché, entre les rouleaux, pour que sa ligne de mire soit dégagée. Mais dans le désordre ambiant, il dut au dernier moment rectifier sa visée, un des Chinois tentant de s'interposer. La balle rata Wong, ne fit que lui égratigner le biceps. Mais la matraque dévia et frappa dans le vide. Le garçon à la rotule brisée sauva sa tête. Au bruit de la détonation, cependant, les deux Uzi se retournèrent de conserve et avant même d'avoir repéré l'intrus, les porte-flingues lâchèrent une rafale au hasard, déclenchant dans l'atelier une réaction de panique générale.

Les projectiles criblèrent les rouleaux, autour de Bolan, ornant les tissus de boutonsnières rondes, aux orifices brûlés. Le Guerrier s'était déjà fauflé un peu plus loin vers le fond du parking. Il répliqua, avec le Beretta, tirant deux fois. Rienzi plongeait au sol. Rico Staiola sauta de côté et, tout en criant à son complice de s'écarter, arrosa l'espace entre eux d'une rafale meurtrière. Un ouvrier qui tentait de quitter son siège pour s'abriter bascula en arrière, touché en pleine poitrine. Il s'écroula sur la table de son voisin, décorant d'une gerbe de sang un faux veston Armani.

Le Chinois dont le travail venait d'être saccagé contempla le tableau d'un regard empli de fureur. Puis il se leva, constellé d'éclaboussures, armé d'une grande paire de ciseaux aux lames étroites et affûtées. Il contourna sa table, se précipita vers l'allée centrale, les ciseaux levés, tel un torero se ruant pour la mise à mort. Wong se trouvait sur son chemin, penché en avant, soutenant son bras

blessé. Du sang tachait sa veste noire. Il n'avait pas lâché sa matraque. Les grands ciseaux visaient sa figure. Le matador asiatique poussa un hurlement de kamikaze. La balle crachée par le S&W de Rienzi stoppa net son assaut. Elle pénétra dans l'œil et se fraya un chemin à l'intérieur de la boîte crânienne. Un trajet fulgurant et dévastateur. Par l'orifice de sortie, des débris sanguinolents fusèrent, aspergeant à la ronde les coupons et les tailleurs, imprimant sur les vêtements des graffitis dégoulinants. Wong avait balancé sa matraque, un réflexe tardif mais vigoureux. Elle enfonça la tempe du torero, fit craquer les os et redessina son profil, achevant de transformer sa tête en fer à cheval gélatineux. L'homme était déjà mort, il ne souffrit pas davantage, mais quand il retomba en travers d'une table, les cris et les exclamations horrifiées redoublèrent.

— Il est là ! cria Staiola. Attention !

Il avait aperçu Bolan et prévenait Rienzi. Ce dernier pivota, le canon de l'Uzi balayant un large arc de cercle, en quête d'une cible. Son index se crispa sur la détente. Le Beretta tonna une nouvelle fois, et fit mouche. La balle de 9 mm Parabellum frappa le tueur en plein cœur. L'impact le projeta de l'autre côté de la travée centrale. Il lâcha le pistolet mais pas l'Uzi, son doigt maintenant la détente enfoncée, vidant le chargeur à l'aveuglette. Un baroud d'honneur qui cribla le plafond, troua les gaines d'aération et fit s'éteindre dans un crépitement une rampe de néons. Quand la culasse de l'Uzi claqua à vide, la plupart des lumières s'étaient éteintes dans le sous-sol et une odeur de brûlé se répandait qui ne présageait rien de bon.

Staiola poussa un grognement furieux et rafala à son tour, mais nullement à l'aveuglette, lui. Il avait repéré l'endroit où s'abritait Bolan. Les projectiles pulvérisèrent une ou deux machines et tracèrent du sol au plafond des boutonnières fantaisie.

Le Guerrier sentit les impacts dans l'épaisseur du rouleau qui lui servait de bouclier. Un ballot tout neuf, du denim pour faire des jeans. Les balles auraient transpercé un vulgaire coton et il aurait eu droit à un linceul en faux Dior, mais elles restèrent prisonnières de la toile... Il s'accroupit, recula hors de la ligne de mire de Staiola, se cognant dans le noir à des rouleaux dressés. L'un d'eux était instable, il vacilla et, en tombant sur le côté, entraîna la chute d'un autre, puis celle d'un troisième, comme des dominos. Bolan s'était glissé, à l'opposé de l'entrée, dans la partie de l'atelier où étaient stockées les réserves. Une forêt de rouleaux épais comme des troncs, couverts de poussière. L'obscurité piquait les yeux. Il trébucha, reçut sur l'épaule une pièce de cuir si raide qu'il n'aurait pas voulu essayer les bottes à quoi elle devait servir. Il cherchait à localiser Staiola quand un souffle derrière lui l'alerta. Il pivota, vit jaillir une silhouette corpulente, entre les ballots qui s'écartaient. Un réflexe le fit esquiver l'attaque de Wong

mais la matraque plombée, si elle rata sa nuque, l'atteignit à l'épaule. Un coup à assommer un veau, qui faisait douter que le Chinois fût handicapé par une blessure au biceps ! Bolan sentit le choc tétaniser ses muscles, engourdir son bras et paralyser son flanc gauche. Il reçut en plein visage l'haleine de Wong, l'entendit pousser un cri de victoire. De quoi refuser absolument de s'évanouir ! Il serra les dents et détendit son bras droit. Le Beretta s'écrasa violemment contre le profil du gros Chinois, dont le cri changea instantanément de tonalité.

— Où il est ? rugit la voix de Staiola en arrière-plan.

Wong répondit par un feulement. Les deux hommes luttèrent au corps à corps. L'Exécuteur ne put retenir le Heckler & Koch qui échappait à sa main gauche. Son bras était aussi rigide que le mauvais cuir qui l'avait à moitié assommé. Insensible... En revanche, le droit se détendit de nouveau, avec la force d'un piston, et Wong rebondit en arrière. Bolan le visa. Mais dans le même instant la matraque plombée balaya son poignet. Une douleur fulgurante le traversa, comme une décharge électrique. Ses doigts furent incapables de presser la détente, ou seulement de rester serrés sur la poignée du Beretta. L'automatique voltigea au loin. Une seconde vague de douleur le submergea, se propageant jusqu'au cerveau. Il se vit impuissant, à la merci de la matraque plombée. Alors ce fut son pied qui se détendit, en un réflexe de survie où se concentrait toute son énergie. Le Chinois couina, bascula vers l'arrière, déclenchant au-dessus d'eux une avalanche de ballots. Un séisme qui fit trembler le sol. Le ciment nu résonnait, cela dégringolait et cognait dans la tête de Bolan. Une sarabande infernale, comme si la forêt de rouleaux au milieu de laquelle il se débattait s'était mise en branle. Et lui était prisonnier au milieu, secoué comme dans un shaker...

Dans l'état de conscience intermédiaire où il se trouvait, mobilisant toutes ses forces pour ne pas sombrer, Bolan enregistrerait les bruits autour de lui. Il ne pouvait pas bouger, ne distinguait rien, mais entendait les voix. Comme elles parlaient en chinois, cela ne lui était pas d'un grand secours, mais lui prouvait tout de même que ce n'était ni un tremblement de terre ni un coup de grisou qui l'avait réduit à l'immobilité, enseveli sous un monceau de décombres...

Il rectifia mentalement, tout en notant l'affolement des voix qui se chevauchaient au-dessus de lui : les décombres n'étaient pas de soie, ils lui râpaient même désagréablement les joues, mais ce n'étaient pas non plus des blocs de ciment qui pesaient sur sa taille et ses reins. Du cuir grossier, de la toile rêche... Il était coincé sous un enchevêtrement de matière première qui, une fois passée entre les

maines habiles des Chinois, et siglée de marques prestigieuses, vaudrait de l'or ! Pour l'heure, c'était du plomb, et un miracle qu'il soit entier ! Il réussit à bouger un pied, puis une jambe. Les voix devinrent plus nettes, des mots lui parvinrent, qui ressemblaient à de l'anglais tel que le pratiquent des clandestins chinois fraîchement débarqués aux États-Unis :

— Vous entendez, *mister* ? Vous pas bouger...

Il répondit qu'il entendait et ne bougea pas. On lui tira alors le pied, puis la jambe. Et l'obstacle qui lui bloquait l'autre jambe et la taille se souleva, juste assez pour que son corps glisse dessous...

Il avait le côté gauche insensible, et le poignet droit douloureux, mais il réussit à desserrer les doigts, lâchant ce qu'il tenait : une poignée de cheveux gluants. Les mains agrippées à sa taille le tiraient avec précaution hors de sa prison, tandis que d'autres élargissaient l'étroit passage. Au bout, quand il émergea, il découvrit dans la pénombre les visages penchés d'une demi-douzaine de Chinois, attentifs et pressés, lancés, lui sembla-t-il, dans une discussion plutôt vive. Deux d'entre eux, renonçant à convaincre les autres, l'aidèrent à se remettre sur pied, baragouinant la même question. Il répondit d'un geste rassurant : il n'avait rien de cassé, du moins rien qui l'empêche de se tenir debout. En le voyant marcher, les Chinois cessèrent de se disputer pour savoir s'ils devaient s'encombrer d'un blessé...

Bolan massa son poignet droit gonflé et parvint en grimaçant à le tourner. Ses doigts étaient poissés de sang, où adhéraient quelques fils noirs. En observant l'amoncellement de balles de tissu d'où on venait de l'extraire, il aperçut deux pieds chaussés d'espadrilles qui dépassaient. Puis, à six pieds de là environ, écrasé par un gros rouleau, le visage écrabouillé de Wong. C'était sa queue-de-cheval que Bolan avait empoignée au moment d'être enseveli. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il connaisse le même sort que lui...

— Mauvais ! Mauvais ! répétait un des Chinois qui le soutenaient.

Il désignait Wong, mais aussi une forme affalée sur une table, à quelques pas de là, au milieu d'un chaos de machines brisées. Elle portait l'imperméable de Rico Staiola. C'était, outre l'Uzi tombée au bas de la table, l'indice le plus fiable pour identifier le porte-flingue, parce qu'il avait les traits légèrement brouillés, le visage méconnaissable, barré d'une oreille à l'autre par une énorme surpiqûre sanglante qui lui cousait les lèvres et le nez avec du gros fil. L'aiguille qui avait servi à ce grossier rafistolage était plantée dans sa tempe.

— Mauvais homme ! insista le Chinois.

Il avait le physique d'un adolescent monté en graine. Glissé dans sa ceinture, il portait le Smith & Wesson de Luca Rienzi. Son voisin, à peine plus âgé, s'empara du pistolet-mitrailleur de Staiola et tendit à Bolan le Beretta 93-R ramassé par terre.

— Partir d'ici ! articula-t-il. Vite !

L'Exécuteur réussit à refermer les doigts sur la poignée de l'automatique. Il contempla le spectacle de désolation qui régnait dans le sous-sol, puis il entendit le murmure qui parcourait le groupe des clandestins rassemblés dans l'allée centrale :

— Feu ! Feu !

Le mot fut repris par des dizaines de bouches et tout le monde se mit à détalier vers la sortie.

CHAPITRE XII

Pour la troisième fois depuis qu'ils avaient pris place à l'arrière de la Lexus et quitté Hudson Square vers le nord, Guido Corrado referma son téléphone portable d'une pichenette énervée et le serra dans son poing comme s'il allait l'écraser.

— Aucun de ces abrutis ne répond !

Giancarlo Giacamonte haussa les épaules. Il regardait défiler les immeubles de Manhattan Downtown. À plusieurs reprises, il s'était retourné. Alors qu'ils s'arrêtaient à un feu, non loin d'Union Square, il s'adressa au chauffeur :

— Tu es sûr qu'on n'est pas suivis ?

Le chauffeur attendit d'avoir redémarré pour répondre :

— Je pense que non, monsieur.

— Tâche d'en être certain, nom de Dieu !

Ils bifurquèrent brusquement dans la 12^e Rue, vers l'est.

— Je m'y emploie, monsieur, fit placidement le chauffeur, tandis que les deux caïds tanguaient à l'arrière.

— Tu peux faire confiance à Ned, intervint Corrado. Ou prendre un taxi, si tu préfères !

Giacamonte lui jeta un regard noir.

— Non ! Tu me déposes au Waldorf Astoria, bougonna-t-il.

La circulation dans Midtown, en fin de soirée, devenait plus fluide. Après Madison Square, la Lexus accéléra. Ned tourna deux fois encore, des manœuvres inopinées mais sûres. Il gardait constamment un œil sur leurs arrières. À hauteur du Carlton, il rompit le silence :

— Personne ne nous suit.

Giacamonte vérifia l'heure sur la Rolex à son poignet. Un modèle moins tapageur que celui de son cousin, mais plus cher encore...

— C'est bon, mais plus de détours, Ned. Je suis en retard...

Corrado avait entre-temps tenté de joindre les mêmes numéros, sans plus de succès.

— C'est ça, Ned, soupira-t-il, dépêchons ! Il faut rentrer à Bayonne au plus tôt...

— Qu'est-ce qui se passe, à la fin ? demanda Giacamonte.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je n'arrive pas à joindre Rico. Ni personne d'autre !... Luca, les frères Tamburi... Personne !

La colère faisait trembler sa voix.

— Du calme, conseilla Giacamonte. Respire lentement...

Corrado recommençait à étouffer.

— C'est cette histoire de journaliste ? reprit son cousin. Nucci et ses troupes s'en occupent, non ? Et Calder ne nous causera plus d'ennuis.

Corrado hocha la tête, s'appliqua à inspirer sans précipitation.

— Il y a autre chose, reprit-il. Les Chinois à Sycamore Drive... Il est arrivé des nouveaux, une filière que Wong utilise pour la première fois. Ça se passait mal, Rico avait besoin de monde pour les faire tenir tranquilles...

Giacamonte détestait les activités réclamant une main-d'œuvre nombreuse. Il n'avait jamais caché son aversion pour les Chinois, ni son mépris pour les ateliers clandestins et leur production de contrefaçons.

— Tu sais ce que je pense de ce business..., dit-il avec une moue dégoûtée. Une source d'emmerdes !

Corrado voulut lui rappeler combien elle rapportait, mais le souffle lui manquait et il préféra l'économiser.

— De profit aussi, je sais, le devança Giacamonte. Neuf cent cinquante pour cent !

Corrado fit un geste de dénégation.

— Pardon, neuf cent soixante-dix pour cent, rectifia « Giagia ». Ce n'est pas rien, je suis d'accord, mais quel souci !

Corrado ne pouvait pas le contredire. Giacamonte prit un malin plaisir à enfoncer le clou :

— Plus de cinquante cadavres à faire disparaître d'un coup ! Tu parles d'un bazar... Et les Chinois prennent de plus en plus les mauvaises habitudes des Occidentaux... Il te faudra bientôt deux ou trois types comme Wong pour les tenir. Même pour du mille pour cent, je ne reviendrais pas dans ce genre de boulot !

Corrado encaissa la leçon sans réagir. Il suffoquait de nouveau. Giacamonte reprit :

— Appelle donc Nucci et dis-lui d'aller aux nouvelles, si tu crains que ça tourne mal à Sycamore Drive...

— Il est occupé, sur les quais..., haleta Corrado. Du ménage à faire.

— Il a du monde sous la main, il s'arrangera...

Giacamonte contempla le visage défait de son cousin.

Sans dissimuler ce qu'il lui inspirait : une répugnance que rien n'atténuait, et surtout pas la pitié. Il est vrai que le parrain, tout au long de son existence, n'avait jamais fait preuve de compassion, ni même de bienveillance, ou alors à dose homéopathique.

— Je l'appelle pour toi, proposa-t-il.

Corrado voulut se ressaisir. Une nouvelle crise, si peu de temps après la précédente, sous les yeux de son cousin, c'était non seulement humiliant, mais dangereux. De le voir si vulnérable, Giacamonte se

demandait déjà combien de temps il lui restait... Mais Corrado n'eut pas la force de refuser. Il tendit son portable.

Giacamonte, impassible, pianota sur les touches. Le chauffeur intervint :

— Vous devriez vous ventiler, monsieur Guido...

Il tira du vide-poches transformé en trousse de secours un appareil d'assistance respiratoire, le tendit vers l'arrière. Corrado hésita puis s'appliqua le masque sur le bas du visage et inspira l'oxygène contenu dans la petite réserve portative, de la taille d'une bombe aérosol. Un peu de couleur lui revint, tandis que Giacamonte, à côté de lui, parlait à Bob Nucci.

— Où es-tu ?

— Au terminal, monsieur Giancarlo.

— Tout est en ordre ?

Giacamonte s'arrangea pour que Corrado perçoive la voix de Nucci. Assurée, précise. Un type maître de lui, qui avait fait face efficacement à une situation délicate. « Fat » Bob avait la santé, lui...

— Wittner s'est pointé, expliqua-t-il. Il voulait voir le quai 25, comprendre ce qui s'est passé... J'ai gagné du temps et quand il a fini par arriver sur place, la barge était remorquée. Avec ce qu'il fallait à l'intérieur... Mais c'était moins une !

— Je vois, glissa Giacamonte.

— Et lui n'y a vu que du feu, ricana Nucci, sans entrer dans les détails. Un accident de grue banal... Il faisait une drôle de tronche, le capitaine !

— Il a trop d'imagination...

Giacamonte jeta un regard à Corrado, poursuivit :

— Et mon cousin trop de soucis avec le petit personnel. Tu pourrais le rassurer, si tu veux bien te déplacer. Il n'arrive pas à joindre sa garde rapprochée...

Sous le masque, les narines de Corrado se dilatèrent. La ligne pâle des cicatrices s'étira. C'était le genre d'ironie que son cousin se permettait trop souvent ces derniers temps. Comme pour souligner combien Corrado était diminué.

— Rico ? demanda Nucci avec surprise, après un silence.

— Rico et les autres, confirma Giacamonte.

— Vous voulez que j'aille voir là-bas, dans le parking à Chinetoques ?

— Ce serait bien. Tu nous tiens au courant ensuite.

— Pas de problème, patron.

Nucci raccrocha. Giacamonte rendit le portable à Corrado et constata :

— Bob s'occupe de tout, on peut compter sur lui... Il fronça les sourcils comme s'il découvrait le masque à oxygène sur le visage de

Corrado et ajouta :

— Heureusement qu'il est là.

La Lexus ralentissait en vue du Waldorf Astoria. Corrado s'empessa de se débarrasser de l'appareil. Ned avait fait du zèle, effectuant un crochet par Lexington Avenue avant de reprendre Park Avenue. Il confirma :

— On n'a personne aux basques...

— J'espère bien, laissa tomber Giacamonte.

D'un ton presque jovial, en posant la main sur le genou de son cousin, il proposa tout à coup :

— Puisque Nucci s'occupe de tout, et que tu vas mieux, pourquoi tu ne m'accompagnerais pas ? J'ai rendez-vous au bar... Un verre ne te fera pas de mal.

— Un rendez-vous à minuit passé ?

— Je suis en retard, fit Giacamonte après un coup d'œil à sa montre, mais on m'aura attendu.

— Qui, « on » ?

Giacamonte ne répondit pas tout de suite. Il observa d'abord Corrado. D'un œil critique, un regard de maquignon. Puis il expliqua :

— Je comptais te mettre au courant plus tard, mais pourquoi attendre ?

— Au courant de quoi ?

— De décisions que j'ai prises.

— Qui me concernent ?

L'inquiétude revenait déjà dans le regard fiévreux de Corrado.

— Forcément, puisqu'elles concernent mes affaires, répondit Giacamonte. Viens...

— Qui tu dois rencontrer ? redemanda Corrado en montrant le palace.

— Sulzberger.

Corrado resta un instant interdit puis :

— L'avocat ?

— Bien sûr ! Martin Sulzberger... Depuis le temps qu'il gère mes affaires ! Content que tu t'en souviennes...

— Qu'est-ce que ça signifie ? questionna Corrado, la voix sifflante.

Giacamonte le fixa, en penchant la tête de côté. Exactement comme Corrado avait l'habitude de le faire quand il voulait impressionner ses interlocuteurs. Ou les menacer... Il ramassa le masque et la bonbonne d'oxygène sur la banquette et les lui mit dans les mains, avant de répondre :

— Il y a des choses à régler et le temps presse, Guido. Surtout pour toi...

Lorsque la porte coupe-feu de l'atelier s'ouvrit, les premières flammes embrasaient les coupons, au fond du local. Les Chinois se

précipitèrent, un troupeau affolé dont les plus rapides se cassèrent le nez sur les portes extérieures, hermétiquement closes.

De la guérite vitrée émergea Pietro Tamburi, qui d'une main se tenait la tête et de l'autre tentait de stopper les fuyards. Un coup de poing le fit reculer et tomber en arrière sur le gardien. Bolan bondit dans la guérite et écarta le Chinois armé de l'Uzi avant qu'il vide son chargeur sur les deux hommes.

— Qu'il ouvre d'abord !

Un instant, il crut que le jeune homme ne comprenait pas et allait l'inclure dans la rafale. Mais l'autre hocha la tête et montra le bureau. Puis il tira quand même, au-dessus des têtes. Les vitres dégringolèrent. Le gardien se remit péniblement sur pied, patinant sur les revues porno.

— Ouvre ! hurla le Chinois.

Ses compatriotes paniquèrent un peu plus quand la fumée qui reflua vers eux déclencha les premières quintes de toux. Ils s'entassaient sur la plate-forme dans un tout petit espace, entre l'autocar et les deux voitures. Les derniers à quitter l'atelier poussaient comme des fous pour franchir la porte coupe-feu. Tamburi finit par comprendre ce qui se passait dans l'atelier.

— Y a le feu ! Y a le feu ! se mit-il à ânonner, incrédule.

Cela crépitait maintenant dans le sous-sol, où le combustible ne manquait pas, vu la quantité de tissu hautement inflammable qui s'y trouvait. Une centaine d'hommes affolés étaient pris au piège. Ils se marchaient dessus pour atteindre les portes d'accès et tambouriner dessus ; sans succès. Ils étaient coincés.

— Ça s'ouvre pas ! sanglota le gardien.

Il avait du mal à articuler, à cause de sa mâchoire brisée, mais à le voir enfoncer en vain deux boutons éteints, l'Exécuteur comprit que l'ouverture électrique des portes était hors service, suite au court-circuit à l'intérieur. Le Chinois qui n'était pas meilleur à rétablir le courant qu'à manier un pistolet-mitrailleur se fichait de trouver une explication et un remède à la panne. Il brailla quelque chose, reprochant probablement au gardien sa mauvaise volonté, et ponctua sa diatribe d'un mouvement de son arme. Comme une taloche sur le crâne, mais avec un P.-M. à la détente sensible... Le coup partit ! Un seul, le sélecteur étant heureusement sur le coup par coup... Mais cela suffit. La balle pénétra dans la nuque, la tête du type s'abattit violemment sur le bureau et il n'eut plus mal à la mâchoire, ni ailleurs. Plus mal du tout !

— Yuan ! brailla un autre Chinois, en se jetant sur son compatriote pour l'empêcher de récidiver.

Celui qui avait récupéré le pistolet automatique de Rienzi mit son grain de sel dans la dispute, agitant le Smith & Wesson sous le nez des

deux autres. Un Chinois plus âgé jouait des coudes pour s'approcher de Tamburi. De son poing serré dépassait la pointe d'une alène pour percer le cuir. Son regard semblait atone, mais pas ses intentions, devina Bolan. Lequel saisit le porte-flingue hébété par le cou et le secoua.

— Il y a un tableau électrique ?

Pietro Tamburi écarquilla les yeux. De toute sa carrière, il n'avait jamais connu, ni même imaginé, pareille situation. Un déferlement de Chinois furieux, d'esclaves en colère, et il était seul, désarmé... Dix jours auparavant, les choses s'étaient envenimées à cause des pluies, de l'inondation qui avait envahi le sous-sol, et contraint les clandestins à travailler les pieds dans l'eau. Au troisième jour, quelques-uns s'étaient révoltés, entraînant les autres. Mais il ne s'était pas écoulé deux heures que Monsieur Guido avait débarqué, avec quatre hommes, en plus de Pietro qui était resté au volant du Land Cruiser. Les choses n'avaient pas traîné. Fusil à pompe, Uzi et Skorpion : en cinq minutes et autant de rafales, l'ordre était revenu... Tandis qu'à présent...

— On va tous cramer ! pleurnicha Pietro Tamburi, que Rico Staiola et son pote Luca Rienzi surnommaient avec mépris de « planqué de Trapani ».

Derrière la porte coupe-feu enfin refermée, le brasier de rouleaux de tissu commençait à ronfler, et les fumées toxiques ne tarderaient pas à se répandre dans tout le sous-sol. Ce n'était pas le mur en parpaing qui les stopperait.

— Où est le tableau ? hurla Bolan au visage du porte-flingue. Pour ouvrir ces putains de portes !

Tamburi sembla retrouver tout d'un coup l'usage de quelques neurones. Son regard se fixa sur la rampe de sortie. Il y avait un décrochement dans le mur, juste avant la porte.

— L'armoire, là-bas...

Bolan l'avait déjà lâché pour se ruer vers le renforcement. L'emplacement pour un extincteur était vide, mais l'armoire électrique semblait en bon état, avec un disjoncteur et des coupe-circuits. Plusieurs avaient sauté. Il les releva. Devant lui, la porte à bascule s'ébranla soudain, et le groupe de Chinois qui tapaient dessus avec leurs poings poussèrent des exclamations de triomphe comme si leurs coups répétés étaient venus à bout de l'acier... Ils plongèrent pour filer dessous sans attendre qu'elle se relève complètement et détalèrent sur la rampe de sortie, sourds aux cris de certains qui montraient les véhicules.

Plaqué au fond du renforcement par le flot de clandestins avides de fuir, l'Exécuteur aperçut, dans la guérite, le Chinois d'apparence amorphe qui étreignait Pietro Tamburi avec vigueur, dans un élan

d'affection peu ordinaire entre natifs de Trapani et du Xinjiang.

Lorsque le Chinois prit congé, en le lâchant, Tamburi glissa lentement à terre, les yeux révulsés. L'âlène du couturier était plantée dans sa poitrine, et dépassait à peine. Fichée en plein cœur. Le Chinois s'éloigna puis, comme s'il se rappelait quelque chose, il fit demi-tour, se pencha sur le corps et en arracha le poinçon, avant de repartir.

L'odeur de brûlé était devenue insupportable, la chaleur poisseuse atroce ; de la fumée brûlante s'infiltrait et les hommes toussaient. Les tissus synthétiques, entre autres qualités, devenaient en se consumant des poisons hautement toxiques. Bolan vit le jeune Chinois nommé Yuan qui agitait de nouveau son Uzi, cette fois pour inviter ses compagnons à grimper dans l'autocar. Le moteur hoqueta, gronda. Le jeune au S & W s'était installé au volant et tentait de comprendre comment marchait l'engin. Une grappe de compatriotes, autour de lui, se liguaient pour lui apprendre à conduire...

Bolan se jeta dans la mêlée, serrant les dents chaque fois que son épaule douloureuse encaissait des chocs dans la bousculade. Il réussit à grimper dans le car. Le moteur avait calé. Le jeune au volant lui lança :

— Conduire ?

Il acquiesça et l'autre lui laissa la place. Les donneurs de conseils piaillèrent de plus belle, rameutant les clandestins pour qu'ils montent. Lorsque le car s'engagea sur la rampe de sortie, il était à moitié plein. À mesure qu'ils les rattrapaient, portières ouvertes, les hommes s'agrippaient et sautaient à bord. L'air frais de la nuit s'engouffrait avec eux, ranimant l'espoir d'en sortir vivant. Le Chinois à l'automatique qui se tenait derrière Bolan lui tapa sur l'épaule et dit plusieurs fois en rigolant :

— Kim ! Kim !

Yuan brandissait l'Uzi, hilare. Celui qui s'efforçait sans grand succès de le modérer était son oncle, comprit Bolan. Les autres l'appelaient Zhou...

Avec une épaule engourdie et un poignet en compote, conduire un car plein de Chinois ivres de liberté ressemblait à un pari fou, et Bolan se demandait où il allait déposer ses passagers, quand ils émergèrent sous l'expressway, en bordure de la baie de Newark. Un paysage sinistre, mais la nuit était douce et des lumières brillaient au loin. Les Chinois crièrent de joie, se congratulèrent. Bolan alluma les phares et tourna entre les piliers de béton pour rejoindre Sycamore Drive.

Quelqu'un derrière lui poussa un cri et les rires s'éteignirent.

À la jonction avec le boulevard, un Land Rover barrait la chaussée. Trois hommes armés étaient alignés devant. Ils tenaient en respect la vingtaine de Chinois qui s'étaient les premiers précipités

hors du parking souterrain. Ils portaient l'uniforme, mais il fallait y regarder à deux fois pour différencier celui de la police, qu'un seul arborait, de celui de la Tesco Security, que portaient les deux autres.

Un quatrième homme était au volant du Land Rover. Il en descendit à son tour, tenant un portable à l'oreille, et dans son autre main, un .357 Magnum à canon de six pouces. Dans la lumière des phares, Bolan le reconnut. Il l'avait entrevu dans les locaux de la police du port en début de soirée. Un colosse au crâne rasé, vêtu avec recherche. Le regard perçant de « Fat » Bob Nucci, l'ancien capitaine de police devenu le patron de la Tesco Security, ne mit qu'une poignée de secondes à se fixer sur lui, à travers le pare-brise.

— On se retrouve enfin ! s'écria Nucci. Il est temps de faire connaissance...

CHAPITRE XIII

Installé à une table à l'écart dans le bar du Waldorf Astoria, Martin Sulzberger avait patienté en regardant la faune qui hantait les lieux, des couples clandestins, quelques vedettes de la télé, un sénateur. De jolies femmes... Vers minuit, le bar s'était presque complètement vidé. C'était l'heure de son rendez-vous avec Giacamonte. Une demi-heure plus tard, celui-ci n'était toujours pas arrivé et l'avocat serait peut-être parti, si une blonde juchée sur un tabouret, seule face à son verre, n'avait capté son attention. Comme elle ne daignait pas se retourner, malgré son regard insistant, il allait se lever pour l'aborder, quand Giacamonte était entré en compagnie de Guido Corrado. L'avocat avait tiqué, à cause du retard, de la blonde, de la présence du cousin, pas prévue au programme. Mais Giacamonte, sans songer à s'excuser, l'avait rassuré, à sa manière expéditive :

— Puisque mon cousin est là, autant gagner du temps, Martin. Vous pouvez lui fournir la copie des pièces qui le concernent. Et il les signera d'ici ce soir.

Sulzberger avait jeté un regard dubitatif à Corrado.

— Comme ça, avait enchaîné Giacamonte, tout sera réglé avant mon départ. C'est aussi bien ! Mon départ définitif, Guido..., avait-il ajouté en se tournant vers son cousin. Je reviendrai en touriste. Je te laisse la place ! Toute la place ! Antigua, ça me convient, et ça me suffit...

Corrado en était resté comme sonné.

Cela faisait maintenant dix minutes qu'il lisait, dans un silence de mort, les documents que Sulzberger avait tirés de son attaché-case. Trois contrats de cession de parts, dans trois sociétés que les cousins avaient en commun : la société de construction « Giaco », la Tesco Company, incluant le terminal portuaire et la plate-forme logistique de la zone industrielle, et la Tesco Security. Cela représentait les deux tiers environ du total de leurs activités officielles.

Giacamonte connaissait par cœur les détails de la transaction, il s'était contenté de survoler les contrats et de manifester son assentiment à Sulzberger. L'avocat guettait la réaction de Corrado, redoutant un accès de colère, un coup de sang, ou toute autre réaction agressive. Mais Corrado avait seulement blêmi, en feuilletant les documents. Parvenu à la dernière page, il murmura, suffoqué :

— Tu me laisses la place mais tu me mets sur la paille, Giancarlo !

— Sur la paille, tu plaisantes ? Des affaires juteuses où je te cède ma participation... Une transaction honnête, je te jure !

Corrado s'étrangla. Sulzberger voulut intervenir, mais Giacamonte l'en empêcha. D'un ton sans réplique.

— On n'est pas là pour ergoter toute la nuit, Martin. Les choses sont claires. Des contrats en béton, qui satisfont tout le monde ! Emporte-les et lis-les à tête reposée, Guido. Tu verras ton intérêt, réfléchis... Et tu me les rapportes demain signés... Enfin... ce soir !

Corrado fixait avec stupéfaction le récapitulatif de la somme que son cousin lui réclamait en échange de son retrait de leurs affaires, et sa tête ne semblait pas devoir se reposer. Son crâne en pain de sucre semblait plutôt proche d'exploser sous la pression des zéros.

— Cinquante millions ! Mais...

— Doucement, Guido, dit Giacamonte en tendant vers lui une main apaisante. Ne t'emballe pas, on peut envisager un règlement fractionné. Deux ou trois versements... Et tu deviens le boss unique. Le grand patron de la Tesco. De Giaco Construction ! Tu seras seul maître à bord...

Corrado pointa un doigt sur un paragraphe et sa voix parut sortir d'un puits très profond, en s'écorchant aux parois :

— Cinquante millions plus dix pour cent...

— Je prends ma retraite mais je ne coupe pas les ponts, fit valoir suavement Giacamonte. Tout ce qu'on a bâti ici ensemble, ce n'est pas rien, pas vrai ? J'y serai toujours attaché, tu en as la preuve...

Martin Sulzberger avait renoncé à se mêler à la discussion. La blonde esseulée était toujours au bar, leur tournant le dos. Il aurait donné cher pour avoir le cran de se lever de table, de s'excuser auprès des deux caïds et d'aller aborder la charmante créature. Mais il n'en fit rien. Il tenait à sa peau. Aux honoraires que lui valait son travail dévoué. Il resta donc sagement à sa place, un peu plus pâle à mesure que la tension montait entre les cousins. Mais au lieu de la déflagration qu'il attendait, il vit Corrado se lever brusquement, les documents roulés dans son poing serré.

— Tu auras de mes nouvelles, dit-il dans un souffle.

— Avant ce soir, approuva Giacamonte, imperturbable. Repose-toi, en attendant...

Corrado pivota d'un bloc et s'en alla. Son portable sonna au fond de sa poche, alors qu'il quittait le bar. Il fit comme s'il ne l'entendait pas. Au fond de sa poche, il y avait aussi le Beretta M 20 au chargeur de huit balles à peine entamé. Il aurait pu l'empoigner, au lieu de son portable. Donner sur-le-champ à Giacamonte des nouvelles, en version 6,35 mm... Mais il ne fit rien de tel.

Quand il eut disparu, alors que Sulzberger ne pouvait retenir plus longtemps un soupir de soulagement, Giacamonte dit d'un ton

maussade, en montrant les contrats :

— Du bon travail, Martin. Mais il faut accélérer les choses. Cette fripouille serait capable de nous quitter brutalement rien que pour me priver de sa fortune !

La Buick était arrêtée au pied du Waldorf Astoria, au coin de la 50^e Rue et de Park Avenue, lorsque Guido Corrado sortit du palace. Il marcha lentement jusqu'à la Lexus, monta péniblement à l'arrière. Dans la Buick, les deux agents fédéraux échangèrent une mimique.

— Ça n'a pas dû bien se passer, commenta Cari Lundgreen.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'agent Charly Ross.

— Corrado, on sait où le trouver, répondit le chef de la section anti-corruption du F.B.I. On attend « Giagia ».

Ross fit la grimace. Giacamonte était méfiant. Ils ne l'avaient pas suivi depuis Hudson Square, pour ne pas risquer de lui donner l'éveil. Et surtout parce qu'ils savaient où il se rendait, et avec qui il avait rendez-vous au Waldorf. Les écoutes téléphoniques de Martin Sulzberger, son avocat, les avaient renseignés. En revanche, la présence de Corrado à ce rendez-vous nocturne n'était pas prévue. Les agents fédéraux en étaient réduits à des suppositions, en attendant que leur collègue présent dans le bar les éclaire, peut-être...

— Il va prendre un taxi ? supputa Ross.

— « Giagia » ? Ce n'est pas son genre. On verra bien.

Lundgreen tendit le cou et ajouta :

— Voilà Shirley...

La jeune femme blonde qui quittait l'hôtel était seule et pressée. Elle mit le cap sur la 50^e Rue, traversa et marcha dans leur direction. Quand elle fut à hauteur de la Buick, Ross ouvrit la portière arrière. L'agent Shirley Clarke monta et soupira.

— J'ai cru qu'il ne s'amènerait jamais ! Ce vieux beau de Sulzberger n'était pas loin de venir me draguer...

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Corrado ? demanda Lundgreen sans quitter les yeux l'entrée du Waldorf.

— Quelle sale tronche celui-là ! Il n'était pas dans son assiette...

— Il s'est invité au dernier moment, fit Ross.

— C'est plutôt Giacamonte qui lui a forcé la main, le détrompa l'agent Clarke. Il lui a donné des trucs à lire, préparés par Sulzberger, qui ne l'ont pas franchement réjoui, si j'ai deviné juste...

— C'était long...

— Long et pas bavard, mais plutôt tendu !

— Qu'est-ce qui se trame entre eux, à votre avis ? reprit Lundgreen.

— Je crois que « Giagia » lui a mis un marché en main, mais un peu comme s'il lui mettait le couteau sous la gorge. Corrado était décomposé, en partant.

— C'est quoi le marché ? demanda Ross.

— J'en sais rien, mais pas un cadeau...

— Ou alors un cadeau empoisonné, dit Lundgreen avec un sourire rusé. Giacamonte se prépare à mettre les voiles pour de bon, et il solde les comptes, à mon avis.

C'était ce que les Fédéraux avaient déduit, ces dernières semaines, en interceptant plusieurs conversations téléphoniques du caïd. Si Giacamonte s'installait définitivement à Antigua, le paradis antillais dont il avait acquis la nationalité, et se consacrait à gérer une flottille de yachts de luxe transformés en tripots, il y passerait une retraite tranquille, hors de portée des griffes du F.B.I.

La perspective rendait Lundgreen furieux. Amer, aussi, parce qu'on avait beaucoup trop longtemps négligé de s'en prendre au parrain déguisé en homme d'affaires. En escomptant de sa part un faux pas qui le ferait chuter. Or, « Giagia » n'en avait pas commis, il veillait à ne pas se mouiller, laissant la sale besogne à son cousin.

— Corrado va peut-être ruer dans les brancards, suggéra Ross.

Lundgreen haussa les épaules.

— Est-ce qu'il en est encore capable ?

— Les voilà qui sortent, les interrompit la blonde.

Giacamonte et Sulzberger quittaient le Waldorf et, au lieu de se séparer, montaient ensemble dans la voiture de l'avocat, une Bentley qu'un voiturier venait d'arrêter devant eux.

— C'est l'avocat qui fait le taxi, à présent, commenta Ross.

— J'espère qu'il ne se méfie pas autant que « Giagia », fit Lundgreen en démarrant.

Ils repartirent vers le sud, par la Cinquième Avenue, et la sage conduite de Sulzberger avait de quoi rassurer les Fédéraux. Parvenus à Canal Street, ils crurent que Giacamonte se faisait ramener à Hudson Square, mais la Bentley prit alors la direction du Holland Tunnel, quittant New York City pour le New Jersey...

— Il rentre au bercail, commenta Lundgreen.

— C'est bon signe, voulut se rassurer Ross.

— C'est surtout signe qu'on n'a pas beaucoup de temps pour monter quelque chose, si on veut le coincer !

L'agent Shirley Clarke, à l'arrière de la Buick, glissa sans trop y croire :

— Corrado va peut-être nous aider, s'il prend mal le deal que lui a proposé son cousin...

Lundgreen allait répondre quand son portable sonna. Il répondit, passa l'appareil à Ross, pour rester concentré sur la conduite.

— C'est Madsen...

Il tourna pour prendre le New Jersey Expressway vers le sud, à distance prudente de la Bentley.

— J'ai réécouté l'enregistrement d'Hudson Square en éliminant les parasites, disait l'agent spécial Madsen à son collègue Ross. Ce que raconte Corrado à « Giagia »... Tu veux écouter ?

— Et comment... Je mets le haut-parleur.

Ils entendirent alors Guido Corrado qui disait :

« Il s'est produit une grosse merde au terminal ce soir. Une opération spéciale au quai 25... Rapport aux Chinois de l'autre jour. » Giacamonte soupira : « Un putain de massacre !... » Corrado lâcha dans un souffle : « Fallait bien se débarrasser des corps ! Mais Calder s'est invité... Je sais pas comment il a pu savoir... » Dans la Buick, les Fédéraux écoutaient religieusement, en tendant l'oreille quand les bruits du bar chevauchaient les propos des cousins. Corrado parlait d'un accident et d'un connard de grutier. « Ça, on s'en est occupé... Calder s'est fait buter, mais le type qui l'a aidé peut nous attirer les pires emmerdes... Il a récupéré les photos. Il s'appelle Morris... »

Lorsque l'enregistrement se termina, ils étaient en train de quitter l'expressway au péage de E Avenue, dans Bayonne. Ross rendit le portable à Lundgreen, qui proposa à Madsen :

— Tu peux nous rejoindre ? On aura besoin d'une autre voiture...

— Où exactement ?

La Bentley bifurquait sur Port Terminal Boulevard.

— Cape Liberty, répondit Lundgreen. Giacamonte va passer la nuit sur son yacht, je parie...

— J'arrive...

Ils convinrent d'un lieu de rendez-vous et Lundgreen, ayant rangé son portable, dit en se tournant vers l'agent Clarke :

— Ce n'est peut-être pas Corrado qui va nous aider, mais « Giagia » a du mouron à se faire, et il doit bien le sentir.

— À cause de ce type ? Morris ? D'où il sort ?

— On n'en sait rien, mais « Giagia » non plus. Et ça l'inquiète... C'est pour ça qu'il se réfugie ici...

Il montra devant eux le bassin du port de plaisance.

— À bord de l'*Arianna*...

— Tout seul ? s'étonna Ross.

— Il a dû prévoir des renforts...

Lundgreen s'arrêta devant le dernier bar ouvert sur la jetée de Cape Liberty. À trois cents mètres devant eux, la Bentley franchissait la barrière protégeant l'accès au bassin VIP Cruises où le yacht flambant neuf de Giacamonte était amarré. Les trois agents fédéraux avaient les yeux tournés dans cette direction, quand un homme en imperméable et chapeau mou surgit de l'obscurité du parking et

frappa à la glace de la portière de Lundgreen.

Ce dernier sursauta, baissa la vitre.

— Graves ? Qu'est-ce que vous fichez là ?

L'inspecteur du *Bayonne Police Department* fit une grimace qui aurait pu passer, dans le noir, pour un sourire.

— Et vous, Lundgreen ?

Leurs regards convergèrent vers l'extrémité de la jetée.

— La même chose ? suggéra l'agent spécial.

Graves n'eut pas le temps de répondre. Un gros Dodge de la police portuaire se gara à son tour sur le parking. Le capitaine Wittner en descendit, marcha vers la Buick, le visage fermé. Il s'adressa à Graves :

— Les gens de la Tessec ont fait le ménage, sur le quai 25...

— Nucci vous a enfumé, vous voulez dire ?

Wittner se tourna vers les occupants de la Buick.

— Qu'est-ce que... ?

— F.B.I., le coupa Lundgreen.

Les trois policiers se regardèrent, sans trouver matière à se réjouir de partager la même galère. Lundgreen rompit le silence et demanda à Wittner :

— Qu'est-ce qui s'est passé au Tesco Terminal ce soir ?

— Si vous êtes là, vous devez le savoir !

Lundgreen hésita à partager ses informations.

Les écoutes de l'appartement de Hudson Square ne regardaient personne...

— Plus ou moins, admit-il finalement. Mais on aimerait apprendre des choses sur un certain Morris, par exemple...

— Vous lui voulez quoi ?

— Le plus grand bien ! assura Lundgreen. Il n'y a que lui qui puisse prouver qu'il s'est passé autre chose qu'un accident de grue sur le quai 25, n'est-ce pas ? Grâce aux photos de Calder...

— Qu'est-ce qu'il compte en faire, à votre avis ? Lundgreen haussa les épaules en signe d'ignorance et Wittner ajouta avec mauvaise humeur :

— Il n'appartient pas à la Navy, en tout cas...

— C'est ce qu'il prétendait ? s'étonna l'agent spécial.

— Non, c'est ce qu'on a cru, dut admettre le chef de la police portuaire.

— On ne sait rien à son sujet, finalement..., conclut Graves.

— Sauf qu'il a des clichés grâce auxquels on pourrait envoyer les cousins Giaco dans un pénitencier, pour un bail...

Les policiers restèrent silencieux, conscients de l'impasse où ils se trouvaient. À ce moment, deux gros SUV noirs aux vitres fumées passèrent sur le boulevard, se dirigeant vers le bassin.

— Les hommes de Giacamonte, commenta Graves en les

montrant.

— Sa petite armée personnelle, renchérit Wittner. Les Grand Cherokee croisèrent la Bentley de l'avocat, qui repartait. Firent un appel de phares en lui laissant le passage. Puis, tous feux éteints, roulèrent vers le ponton spécial de l'*Arianna*.

Wittner reprit en observant Lundgreen :

— Vous avez une idée en tête, au sujet de ce Morris ?

— Seulement une intuition, répondit l'homme du F.B.I. S'il compte pourrir la vie des cousins, j'espère qu'il saura tirer les marrons du feu à notre profit...

Wittner et Graves se regardèrent, pensant à la fusillade sur le parking, au bout de la jetée.

— Faudrait qu'il soit sacrément fort, maugréa Wittner, ruminant toujours son dépit d'avoir eu Calder et Morris dans son bureau, et de les avoir perdus.

Lundgreen en convint d'un signe de tête, mais ajouta à part lui :

« On peut toujours lui faciliter la tâche... »

Doug Morse portait toujours l'uniforme de la police, et son.357 Magnum de service, bien qu'il eût choisi de suivre Bob Nucci, après la fusillade au cours de laquelle il avait abattu son collègue Qualen, dans les locaux de l'Autorité portuaire. Il réagit le premier, en flic, courant vers l'autocar en hurlant à l'intention du conducteur :

— Mets tes mains sur la tête, Morris ! Sors de là tout de suite ! Tes mains, je veux voir tes mains !

Derrière lui, les deux gardes de la Tesco Security ne savaient pas s'ils devaient lui emboîter le pas ou repousser le groupe de Chinois à pied. Tous deux portaient des fusils à pompe, la spécialité de la Tessec. L'un resta en retrait, l'autre fit quelques enjambées vers le car.

— Attention ! cria Nucci en s'abritant derrière le Land Rover, ils sont armés !

Morse mit Bolan en joue, visa les hommes qui se tenaient près de lui, serrés près du poste de conduite, puis le car tout entier. Il écumait. À la vue du Colt, les Chinois poussèrent des cris de frayeur et, pour quelques-uns, de rage.

— Qui ? éructa Morse. Qui est armé ?

L'Exécuteur avait mis le frein de parking et gardait les mains sur le volant. Une fusillade à cet instant signifierait la mort d'un tas de gens, aussi n'avait-il pas esquissé un geste pour s'emparer du Beretta glissé contre ses reins. Mais alors que Morse n'était plus qu'à une dizaine de mètres, et gardait les yeux rivés sur lui, c'est l'Uzi tenu par Yuan qui cracha une volée de projectiles. Et la fusillade redoutée par Bolan éclata. Meurtrière...

Le jeune Chinois impétueux n'avait pas changé la position du sélecteur, le P.-M. tirait toujours au coup par coup. Mais il avait pris la précaution de se rapprocher des portes à soufflet ouvertes. Bras fléchi, le buste penché à l'extérieur, il pressa plusieurs fois la détente. Faute d'équilibre, il n'avait qu'une chance infime de faire mouche, et de fait, Morse se jeta à terre et riposta sans avoir été touché. Alors que le canon de l'Uzi se relevait, Yuan encaissa en pleine poitrine deux impacts successifs, qui le rejetèrent à l'intérieur du car. À cette distance, les projectiles de 357 Magnum du Python ne laissaient aucune chance. Le jeune homme tituba à reculons dans la travée centrale et tomba comme une masse en arrière, au pied de son oncle, Zhou... Lequel se pencha sur lui en glapissant, pour l'accabler de reproches, probablement, puis se rendit compte qu'ils étaient

inutiles... Yuan ne serait jamais plus raisonnable ! Il avait le thorax déchiqueté, une bouillie rouge sang, à l'intérieur duquel le cœur avait cessé de battre. Le ton de Zhou changea, tout en continuant à vitupérer, il arracha l'Uzi des mains de son neveu et s'avança sur le marchepied...

Bolan avait plongé, criant aux hommes qui l'entouraient de se baisser. La troisième balle de 357 Magnum fracassa le pare-brise au-dessus d'eux, et les cris redoublèrent. Sous une pluie de débris, le Guerrier joua des coudes pour progresser vers la portière, où il apercevait Zhou accroupi et prêt à bondir au-dehors. Dans le car, les hommes s'étaient blottis entre les sièges ou allongés par terre, le visage crispé de frousse. Comment éviter un bain de sang, si les fusils à pompe des gardes de la Tessec entraient en action ? Bolan se souvint en un clin d'œil d'images atroces de bus mitrillés, bondés de passagers criblés de balles. Il interpella Zhou.

— Pas de bêtise ! Restez là !

L'autre l'aperçut mais fit comme s'il ne l'avait pas vu. Il étreignait l'Uzi et continuait à parler, à un rythme saccadé, de plus en plus fort. Comme s'il se préparait, rameutait son courage, ou dévidait une prière... Il y eut un bref instant de répit, durant lequel la voix de Nucci retentit, nette et calme :

— Morris ? Vous m'entendez ? Sortez de là ! Vous voulez un massacre ?

La voix de Zhou lui répondit. Pleine de colère. Avant que Bolan ait pu l'atteindre et le retenir, le Chinois se rua tout à coup dehors. Il s'était décidé, et avait basculé le sélecteur du P.-M. sur le mode rafale... Le staccato de l'Uzi scanda ses exclamations vengeresses. Bolan le rappela en vain. Les balles crépitèrent sur la chaussée, frappèrent Morse alors qu'il roulait sur lui-même pour s'écarter. Son corps tressauta et il n'eut le temps de tirer qu'une seule balle, qui fit exploser un des phares de l'autocar.

Zhou releva le canon de l'Uzi et s'élança vers le Land Rover. La réplique du fusil à pompe du garde le plus proche stoppa net son élan. La décharge de chevrotines de calibre 12 découpa sur son torse un pointillé sanglant. Tout en vidant au hasard le chargeur de l'Uzi, il dansa sur place une gigue effrénée, ponctuée de cris sauvages. Le Remington, réarmé d'un va-et-vient sec, aboya une seconde fois. La gerbe de plombs, à cette distance, se dispersa à peine. Zhou se replia sur lui-même et boula au sol, fauché comme un lapin. Ses deux mains crispées sur son ventre ne suffisaient pas à colmater toutes les perforations par où s'écoulaient ses entrailles. À dix pas de là, le garde tournoyait sur lui-même en geignant. Il avait récolté deux projectiles de 9 mm dans l'épaule et la cuisse. Il n'eut pas la force d'actionner de nouveau la pompe de son fusil. Il lâcha le riot-gun et clopina un

instant, puis s'écroula de tout son long sur le goudron.

Du côté du Land Rover, on entendit des claquements de culasse.

— Morris ? reprit la voix de Nucci après un silence.

Bolan scruta l'obscurité mais n'aperçut nulle part la haute silhouette de l'ex-capitaine. Il distingua très bien en revanche le second garde. À grand renfort de mouvements de son pistolet-mitrailleur, il faisait avancer le groupe de clandestins vers l'autocar.

— Je vous attends, Morris ! cria encore « Fat » Bob, invisible derrière les Chinois.

Certains, parmi ces derniers, essayèrent de regimber. L'un d'eux tomba en avant, le cuir chevelu ouvert par un coup de crosse. Un autre, croyant profiter du moment de désordre, s'écarta du groupe en courant. Il essaya de contourner le Land Rover mais ne fut pas assez rapide. Une détonation retentit. Ce n'était pas le riot-gun du garde, mais le revolver de Nucci. Du 357 Magnum tonitruant, qui rattrapa le fuyard et l'atteignit en pleine course, entre les épaules. L'homme fut littéralement soulevé du sol par la puissance de l'impact, demeura une fraction de seconde en apesanteur, comme s'il voulait prendre son envol, puis retomba lourdement face contre terre, le dos déchiré, les poumons perforés, un flot de sang noyant son visage.

Nucci se rapprocha, sur les talons des Chinois qui accouraient. Il les dominait d'une tête, voire deux, mais se servait d'eux comme de boucliers...

— Vous croyez que c'est une main-d'œuvre qu'on peut gaspiller ? lança-t-il d'un ton de défi. Un de plus ou de moins !...

À l'appui de sa provocation, il tira de nouveau. Un des hommes devant lui trébucha. Au même moment, une explosion se fit entendre, dans les profondeurs du sous-sol. Des flammes et une épaisse fumée s'échappèrent du parking par la rampe d'accès la plus proche. Les Chinois s'arrêtèrent, sourds aux menaces du garde. La fumée rampait entre les piliers sous l'expressway. Acre, piquante, elle rendait irrespirable l'atmosphère brûlante. Les clandestins ne voulaient plus monter dans le car. Ils refluèrent malgré le fusil à pompe braqué, piétinèrent l'un d'entre eux, qui gisait sur le sol, là où Nucci venait de l'abattre froidement, pour prouver à Bolan qu'il n'était pas à un clandestin près...

— Vous voulez un autre cadavre, Morris ?

Il y eut dans le parking désaffecté une série de déflagrations. Le crépitemment de l'incendie enfla. La porte coupe-feu n'avait pas stoppé longtemps le sinistre... Alors que les volutes de fumée noire enveloppaient le car, Bolan se remit au volant et démarra. Le lourd véhicule pétarada, s'ébranla, ajoutant son petit nuage puant à ceux, encore plus toxiques, qui émanaient de l'atelier en feu. L'Exécuteur écrasa l'accélérateur. D'une décharge de chevrotines, le garde de la

Tessec prétendit le dissuader, et en même temps stopper le reflux des ouvriers. Il tira au-dessus des têtes, à travers le rideau de fumée de plus en plus dense. N'écoulant que leur peur, les clandestins s'éparpillèrent, bondissant de part et d'autre de la chaussée au milieu de laquelle le garde réarmait son fusil. Une écharpe de fumée l'aveugla, envahit le car, déclenchant d'autres cris. Face au pare-brise pulvérisé, Bolan essayait de se repérer. Un choc se produisit, à l'avant. Le garde, n'y voyant plus mais entendant s'approcher le car, voulut à la fois tirer et faire un saut de côté. Le temps lui manqua pour l'un comme pour l'autre. Percuté de plein fouet, il fut projeté contre un pilier, si violemment qu'il s'y brisa la nuque.

Avant d'avoir pu distinguer quoi que ce soit, Bolan accéléra encore, cria à ses voisins de s'agripper et emboutit le Land Rover qui lui barrait le passage. Un bruit de tôle froissée strident, un grondement de moteur, et le Land Rover recula... Le frein à main n'était pas tiré. Bolan entendit, tout près, une autre détonation, suivie d'un cri. Il se dressa sur les pédales, s'arc-bouta sur le volant, en oubliant la douleur dans son poignet. L'autocar poussif avançait mètre par mètre. Le passage vers Sycamore Drive était presque dégagé, quand une silhouette massive jaillit sur la droite du Guerrier, dans l'encadrement de la porte à soufflet, se cognant d'un côté puis de l'autre de l'ouverture. Bob Nucci... Suant et toussant, son costume taché de sang sous un trois-quarts en peau lardé d'accros. Un colosse surgi de la fournaise, énorme et menaçant.

Il braqua sur Bolan son.357 Magnum, un Ruger à canon de six pouces. Du sang maculait la crosse. Son autre main, dont l'annulaire portait une grosse chevalière, était elle aussi ensanglantée. Lacérée. En un éclair, l'Exécuteur lut dans le regard de Nucci que le colosse venait d'échapper de peu à la mort. Cela ne le rendait pas moins dangereux, au contraire, la lueur qui étincelait dans ses prunelles était meurtrière. Un fauve assoiffé de sang...

Le coup de frein brutal déséquilibra Nucci.

La balle de 357 Magnum, au lieu de faire exploser la tête de l'Exécuteur, emporta un reste du pare-brise et alla se fichier dans un ancien panneau indiquant l'entrée du parking souterrain.

Nucci voulut doubler et n'eut pas le temps de viser. Bondissant sur lui comme un chat, le jeune Chinois nommé Kim dévia son bras et tenta de le faire tomber dehors. Nucci l'écarta d'un coup de coude, mais Kim s'accrocha à son épaule et le repoussa contre la portière. Le poing fermé de Nucci se détendit vers le visage du jeune homme, croisant le chemin de l'automatique avec lequel ce dernier tentait de le frapper. La chevalière raya la culasse du Smith & Wesson de Luca Rienzi. Kim appuya sur la détente. Il y eut un déclic. Il appuya encore, frénétiquement. Sans résultat. Le chargeur était vide. Kim jeta le

pistolet à la tête de Nucci, lui martela le visage de ses poings... Les deux hommes soudés l'un à l'autre tombèrent du car.

Bolan avait tiré le frein à main. Aveuglé par la fumée, il descendit à son tour, le Beretta pointé. Il buta aussitôt sur une forme molle, discerna à ses pieds un corps à la gorge tailladée, dégoulinant de sang. Ce n'était pas Kim. Il reconnut le Chinois âgé à son alène. Le poinçon servant à travailler le cuir était planté dans son cou, la pointe avait tranché la carotide. L'écharpe de fumée qui enveloppait Bolan ondula devant lui et quand elle s'éleva, il aperçut Nucci, à quelques mètres, qui grondait et gesticulait pour se débarrasser d'une sorte de sangsue collée à son flanc. Quand il vit Bolan, il poussa un rugissement et propulsa Kim dans sa direction. L'Exécuteur retint *in extremis* la course de son doigt sur la détente du Beretta.

Il soutint le jeune Chinois de la main gauche, l'empêchant de tomber. Mais Kim s'accrocha à lui. La bouche déchirée par la chevalière, il toussait et crachait du sang, tremblait de tous ses membres. À l'instant où Bolan l'écartait de lui, il y eut deux détonations rapprochées. Kim sursauta, lâcha prise d'un coup. La première balle de 357 Magnum tirée par Nucci lui traversa la nuque et ressortit par la bouche, dans une gerbe qui repeignit en rouge la mention « Corrado Transport », sur le flanc du car. La seconde balle rata l'Exécuteur de quelques centimètres.

C'était assez pour rester en vie... Mais lorsqu'il voulut à son tour faire feu, « Fat » Bob avait disparu, avalé par la fumée de plus en plus dense. Derrière eux, l'incendie faisait rage, l'appel d'air de l'extérieur l'avait ranimé et il trouvait encore quantité de tissus à dévorer. Les flammes devaient s'apercevoir même de l'expressway... Mais en dessous, c'était la fumée envahissante, stagnant sous la voûte de béton, qui était la plus menaçante. Elle se répandait partout comme une poix brûlante.

Le Guerrier ne put réprimer un accès de toux, en reculant contre l'avant du car. Dans le tourbillon qui l'aveuglait, impossible de déterminer où était passé le colosse. Puis il se produisit tout près de sa tête un déclic et le Ruger pointa son sinistre museau. Un tir à bout portant, sauf que le chien percuta à vide. Le barillet était vide ! Nucci avait gaspillé ses munitions... Il gronda de rage et se rua en avant, abattant la carcasse d'acier du revolver sur le crâne de Bolan. Celui-ci esquiva, pivota pour escamoter son épaule endolorie. Ce faisant, il exposait son bras droit. Le choc épargna son poignet mais faillit lui briser l'avant-bras. Le Beretta cogna la carrosserie et lui échappa.

Nucci, suant et écumant, l'empoigna à bras-le-corps, avec l'intention de l'étouffer. Bolan ne tenta pas de contrecarrer la charge. Au contraire, il fléchit et accentua l'élan de son adversaire. Nucci buta à son tour contre le corps du Chinois qu'il avait éborgné et qui gisait

entre eux. Perdant ses appuis, il s'affala sur Bolan. Les deux hommes basculèrent, agrippés l'un à l'autre dans un corps à corps haletant, au milieu de l'âtre fumée...

Bolan se reçut sur l'épaule endommagée par la matraque plombée de Wong, et serra les dents pour ne pas défaillir sous les trois cents livres de « Fat » Bob. Ce dernier n'avait pas lâché le Ruger, mais il s'entailla le poignet sur la calandre du car et le revolver tomba dessous. Une ruade du Guerrier le projeta contre les roues. D'autres auraient été sonnés, mais Nucci grimaça et répliqua d'un crochet du gauche puissant, alourdi par la chevalière qui avait déchiré la bouche de Kim. Bolan esquiva le poing trop lent et riposta d'un coup de tête qui fit craquer l'arête nasale. Le sang gicla, Nucci chercha l'air, se mit à tousser, s'étrangla. Il avait beau suffoquer, il gardait l'avantage de la taille et du poids, une puissance de rouleau compresseur, l'obstination d'une machine à tuer... L'Exécuteur avait la rage de survivre, des réflexes hérités d'une sale guerre où, quand la force, l'adresse ou la ruse ne suffisaient pas à départager les combattants, c'était l'instinct de survie qui désignait le vainqueur. Cet instinct-là, des années après, continuait de soutenir l'énergie du Guerrier. Même diminué, écrasé par la masse de Nucci, qui tentait de l'étrangler, il y puisa la force de gagner les quelques millimètres d'espace qui lui permettaient de respirer. Il inspira l'air vicié avec parcimonie, alors que le colosse, bouche grande ouverte, reniflant le sang qui coulait de son nez, inhalait à grandes goulées les miasmes de l'incendie, le nuage hautement toxique qui agressait leurs poumons.

Nucci tentait de l'étrangler, mais c'est lui qui s'asphyxia... Bolan le vit perdre le souffle, se congestionner. L'emprise de ses mains faiblissait, l'Exécuteur réussit petit à petit à desserrer l'étau sur sa gorge. Un voile tomba sur le regard du mastodonte. Il oscilla, crachant de la bile et du sang. Bolan s'arc-bouta et le désarçonna, tout en le frappant à la pointe du menton. C'était insuffisant pour assommer un tel poids lourd, mais les mâchoires de Nucci claquèrent, il chavira sur le côté, hors d'haleine. Une de ses pognes crochait encore la gorge de Bolan, dont la main gauche, tâtonnant sur le goudron, finit par reconnaître la forme familière du Beretta. Il referma les doigts dessus, l'index trouva sa place sur la détente. Il leva son bras gauche engourdi, le força à bouger, avec une exaspérante lenteur.

Les deux corps emmêlés roulèrent, soudés dans une étreinte sauvage, un corps à corps mortel ralenti par l'asphyxie. On aurait dit qu'ils luttèrent dans une poche d'air empoisonné.

La détonation du Beretta déchira le silence. Le monstre à deux têtes tressauta, se tordit, enfin se figea.

« Fat » Bob Nucci resta bouche bée, tendu comme un arc, le regard révolté, puis s'abattit comme une masse, la poitrine

transpercée. Bolan mit un temps fou à écarter de sa gorge la main puissante qui s'y cramponnait. Il respirait par petits coups économes. Il était à deux doigts de perdre connaissance. Plusieurs hommes l'empoignèrent et le tirèrent à l'écart de la chaussée, puis le hissèrent dans le car. Les visages des Chinois qui le soutenaient se confondirent, il perçut un bruit de moteur qui approchait, entendit un nom prononcé par un des clandestins, d'une voix angoissée. Il rassembla toute son énergie pour ne pas sombrer.

Guido Corrado avait reçu le coup de fil de Bob Nucci alors qu'il arrivait devant chez lui.

— Je suis à Sycamore Drive et il y a le feu, boss !

Corrado avait cru à une image. Nucci avait précisé :

— Les Chinetoques sont en train de griller dans leur parking ! Un putain d'incendie !

Ce n'était plus la voix claire et nette de l'homme sûr de ses moyens. Elle était nerveuse. Presque paniquée.

— J'arrive ! avait décidé Corrado.

La Lexus avait fait demi-tour et traversé la ville à toute allure.

Le caïd n'avait pas pu prendre ses médicaments et il respirait de plus en plus mal, mais il avait refusé de recourir de nouveau au masque à oxygène. L'humiliation de s'être montré aussi faible devant son cousin Giacamonte lui restait en travers de la gorge. En plus des contrats, évidemment, qu'il n'était pas près d'avalier !

Ned avait emprunté l'expressway qui franchissait la baie et filait vers Newark. Ils aperçurent de loin la fumée noire qui flottait dans les parages de Sycamore Drive, en contrebas.

Ned prit la bretelle de sortie et remarqua :

— Je ne vois pas de pompiers, on devrait les appeler, si...

— Nucci sait ce qu'il fait ! le coupa Corrado.

« Fat » Bob lui avait posé la question :

— J'appelle les pompiers ou je me démerde ?

Corrado n'avait pas donné de réponse claire. Les pompiers dans l'atelier clandestin de Sycamore Drive, cela signifiait évidemment une montagne d'emmerdements à venir.

— Fais au mieux. Bob...

Nucci avait grommelé et coupé la communication. Depuis, impossible de le joindre, il ne répondait plus...

À présent qu'ils approchaient de l'ancien parking souterrain, l'affolement gagnait Corrado. La nuit était noire de fumée entre les piliers. Impénétrable. Dans la lumière des phares, des petits panaches anthracite tourbillonnaient. Mais le vent de la baie ne parvenait pas à dissiper l'épais rideau.

Corrado essaya encore le numéro de portable de Nucci. En s'énervant, en haletant. « Fat » Bob ne répondait toujours pas.

— Y a une voiture, juste là ! avertit Ned, le nez collé au pare-brise, en freinant brusquement.

— Va voir !

Le chauffeur hésita.

— On n'y voit goutte !

Penché en avant, les yeux écarquillés, Corrado ordonna :

— Descends ! Trouve Nucci ! Il faut faire quelque chose ! On ne peut pas perdre toute cette marchandise ! Sans compter les machines !

Les Chinois n'étaient pas prioritaires dans son esprit. Il en avait exécuté plusieurs douzaines voilà peu, des mauvais sujets, des récalcitrants. On pouvait toujours les remplacer. Mais un stock de matière première, des machines, un local aussi vaste et si discret, c'était un capital inestimable. La seule perspective de le voir réduit en cendres le rendait malade...

— Les pompiers..., insista Ned.

Corrado le fit taire d'une bourrade. Le chauffeur obéit enfin. Par la portière ouverte, le temps qu'il sorte, une bouffée chaude et nauséabonde envahit la voiture. Ned poussa un juron, claqua la portière et s'avança courbé, en dépliant un mouchoir devant son nez. Rejeté sur la banquette arrière, Corrado haletait, les yeux brûlants de larmes. Il lui sembla voir des flammes, devant lui, et il distingua fugacement le véhicule garé en travers, sur le bas-côté de la rampe d'accès au sous-sol. Un Land Rover. Celui de Nucci. Il n'eut pas le temps de se rassurer, car il entrevit aussi, sur le sol, de l'autre côté du 4 x 4, ce qui ressemblait à un corps. Ou peut-être deux... Comment être sûr ? Il aurait fallu se risquer au-dehors.

Une volute noire montant de la fournaise du sous-sol enveloppa le Land Rover, gomma tout ce qui l'entourait, rampa jusqu'à la Lexus. Le tourbillon lécha le pare-brise et s'enroula aux portières, s'infiltra dans l'habitable et envahit les narines de Corrado. Des miasmes empoisonnés le suffoquèrent. En toute hâte, il tira de sa poche le masque et la réserve portative, plaqua le premier sur sa bouche et son nez, actionna le robinet de la seconde. Les yeux le piquaient, les poumons le brûlaient. Il inspira l'oxygène avec avidité. Sentit une sueur froide se figer sur sa peau. Désagréable comme une cire mouillée. Un linceul humide. Il frissonna de fièvre.

Son horizon était rétréci à l'habitable. Plus rien n'existait au-delà du pare-brise, la Lexus était comme un cercueil boucané. Et Ned ne revenait pas. Il se retourna, ne distingua rien du côté de Sycamore Drive. Il était seul à l'arrière d'une voiture, noyé dans un magma toxique, avec une réserve d'oxygène qui n'excédait pas une heure... Et dans la main, un portable inutile... La vue brouillée, il fit défiler des numéros, en sélectionna un et appuya sur une touche, à l'aveuglette. Il reconnut la voix de « Giagia », renifla et souffla, mais ne put prononcer un mot.

— Guido ? Guido, c'est toi ?...

Il n'était plus capable d'articuler. Seule comptait l'oxygène, inhaler bouffée après bouffée pour empêcher ses poumons de se racornir. Il lâcha le portable, se libéra de son pardessus qui entravait ses mouvements, pour passer à l'avant. Il se hissa, bascula par-dessus le dossier des sièges. Il n'avait qu'une idée : démarrer et fuir cet enfer.

Il parvint tant bien que mal à se glisser derrière le volant, sans lâcher le masque qui lui entamait la peau, tant il le plaquait fort sur son visage. Alors qu'il tournait la clé de contact, la portière s'ouvrit.

— Ned ! Pas trop tôt ! grommela-t-il. On fiche le camp d'ici !

Au lieu de quoi, il se sentit tiré hors de la voiture, par une poigne irrésistible. La silhouette qui le dominait n'était pas celle du chauffeur. Plus grande, plus athlétique. Il songea à Bob Nucci, mais ce n'était pas lui non plus. Au-dessus du masque de tissu qui protégeait mal le visage noirci et visqueux de l'homme, les yeux posés sur lui étaient gris, froids. Pas ceux d'un Chinois. Un inconnu, conclut Corrado, tétanisé d'angoisse. Un type impassible qui l'extrayait de force de la Lexus, comme s'il voulait la lui voler...

Guido Corrado se cramponna au volant, se débattit pour regagner l'abri de la voiture. En même temps, il tentait désespérément de maintenir le masque sur son visage. Mais il était sans force. L'homme, d'une secousse, l'arracha à la voiture. Quand il le lâcha, Corrado se souvint du 6,35 Beretta. Il parvint à le tirer de sa poche. D'un revers de main, l'inconnu balaya son poignet et le pistolet tomba à terre.

Le temps de se détourner et de se baisser pour le ramasser, Corrado ne vit plus personne, comme si la fumée avait avalé son adversaire. En même temps, une douleur atroce lui lacéra la poitrine. Oubliant l'automatique, il se releva, tituba, heurta la carrosserie d'une voiture. Il avait beau inhaler l'oxygène à grands traits, la souffrance était de plus en plus aiguë. Une torture au fer rouge, directement dans les poumons. De la main gauche, il rajusta le masque sur son visage. La droite tâtonna sur la portière, réussit à l'ouvrir.

Il se précipita à l'intérieur, mais buta contre la masse d'un corps affalé sur le siège conducteur. Il reconnut Ned, et Ned était mort... Il ouvrit grands les yeux et se rendit compte que ce n'était pas dans la Lexus, mais dans le Land Rover de « Fat » Bob Nucci qu'il essayait en vain de monter.

Guido Corrado tourna en tous sens sa tête balafrée d'oiseau de proie sinistre. La teinture de ses cheveux coulait dans ses yeux, mêlée de sang. Des brandons grésillaient sur la peau de son crâne, des cendres lui attaquaient les yeux. Il voulut appeler à l'aide, mais l'air lui manquait. Le râle qui sortait de sa poitrine était de plus en plus rauque et ténu. La réserve d'oxygène dans sa poche était-elle déjà vide ? C'était impossible, à moins que... Il saisit le tuyau qui la raccordait au masque. Il se balançait librement au ras de sa poche.

Débranché...

La stupeur lui fit inspirer une grande goulée d'air, et un supplément concentré de fumée toxique s'engouffra dans ses poumons carbonisés... Il glissa à terre, s'obstinant par réflexe à plaquer le masque sur sa figure, avant de réaliser avec horreur qu'il était en train d'abréger lui-même son espérance de vie. Il l'écarta de son visage et demeura bouche ouverte au ras du sol, les traits déformés par une affreuse grimace, au moment de rendre son âme noire à la nuit...

Des sirènes annonçaient l'arrivée des secours. Pour lui, il n'était plus temps.

Bolan, au volant de la Lexus, distingua sur la chaussée le corps inerte de Guido Corrado et entendit les sirènes qui s'approchaient. Le sang lui martelait les tempes et il étouffait. Il fit une marche arrière qui le ramena sur Sycamore Drive. Il ne restait sur la voie d'accès au parking souterrain que le Land Rover de Bob Nucci et des cadavres jonchant le sol. Tous ceux qui méritaient d'être sauvés avaient été récupérés, l'Exécuteur s'en était assuré en plongeant dans les nuages de fumée que dégageait l'incendie, mal protégé par un masque de tissu imbibé d'eau. En bas, les deux 4 x 4 verrouillés avaient fini par exploser. L'autocar, heureusement, après avoir forcé le passage en poussant le Land Rover, avait pu s'éloigner. Il était garé sur Sycamore Drive, en bordure de la baie de Newark, non loin des lumières de Stadium Plaza. Avec à son bord tous les clandestins rescapés. Bolan le dépassa, aperçut à l'intérieur des silhouettes qui s'agitaient, et un des Chinois, au volant, qui avait l'air d'haranguer ses compatriotes pour obtenir le calme au moment de démarrer... Peut-être s'étaient-ils mis d'accord sur leur destination ?...

L'Exécuteur accéléra.

Le portable de Guido Corrado, abandonné sur la banquette arrière, sonna avant qu'il atteigne le stadium de Jersey City. Il se gara, tâtonna sous le pardessus du caïd et finit par mettre la main dessus.

— Guido, c'est toi ? Qu'est-ce qui t'arrive, bon Dieu ? s'enquit une voix anxieuse.

L'écran affichait : « Giagia ».

— Giancarlo ? souffla Bolan à travers le masque.

— Toujours aussi essoufflé ! Tes havanes te font du mal ! Tu devrais vraiment arrêter ! Tu n'es pas rentré chez toi ? Tu as réfléchi à ma proposition... Je te parle comme à un frère, Guido ! Tu seras seul maître à bord, Guido ! Le big boss ! Comme moi sur l'*Arianna*...

Giacamonte avait le débit rapide et le ton enjoué d'un homme qui vient de fêter une belle réussite.

— Je n'en bouge plus, reprit-il. Ce bateau, c'est le rêve ! Et ce soir... Adios ! Ciao ! Rapporte les contrats signés quand tu veux, Guido, mais avant ce soir sans faute... Sinon...

La respiration de Bolan siffla. Des ambulances passèrent sur Sycamore Drive, dans un vacarme de sirènes.

— Qu'est-ce que j'entends ? s'écria Giacamonte. Une ambulance ? C'est pour toi ? Tu es où, Guido ? Dis quelque chose, bordel ! Tu vas pas crever avant de signer, au moins ?

Bolan émit un ricanement rauque qui lui écorcha les poumons et la gorge, puis coupa la communication. Il n'avait pas à se forcer beaucoup pour imiter le souffle court et saccadé de Corrado...

Il redémarra et roula jusqu'à un centre commercial, non loin de Lincoln Park. Il y avait un bar et un drugstore ouverts toute la nuit. Il alla d'abord au drugstore. Il avait enfilé le pardessus de Corrado, qui l'engonçait un peu et sentait la fumée, mais moins que ses vêtements noircis et déchirés. Un portefeuille, dans la poche intérieure, contenait une liasse de dollars, plus qu'il n'en fallait pour payer ses quelques emplettes. Le type à la caisse le vit grimacer en sortant un billet.

— Vous devriez faire une radio, ça pourrait être grave, suggéra-t-il en montrant le poignet enflé de Bolan.

— Pour le moment, je me contenterais d'une pharmacie...

— Il y en a une au bout de la galerie marchande, ouverte sans interruption...

— Et pour une connexion internet ? demanda Bolan.

— Le bar à côté...

— Merci, dit Bolan en récupérant sa monnaie.

— Besoin d'autre chose ?

— À votre avis ?

Le bonhomme se troubla et détourna le regard. Bolan entra dans le bar, commanda un café et un grand verre d'eau, puis demanda à pouvoir se connecter à internet. C'était facile, à condition d'avoir sur soi un portable, téléphone ou ordinateur. Le mobile de Corrado n'était pas dernier cri, et Bolan n'en avait pas d'autre sur lui. Le jeune Portoricain qui le servait l'examina, intrigué, puis sortit de derrière le bar un ordinateur ultra plat. Mais quand Bolan voulut y brancher la clé USB trouvée chez Mat Calder, et sur laquelle il avait transféré les photos du quai 25, il ne réussit pas à l'insérer. Elle avait été tordue et écrasée. Il renonça.

Des véhicules de secours passèrent en trombe dehors.

— Paraît que ça chauffe du côté de Sycamore Drive, remarqua le Porto, en rangeant son ordinateur.

— Sans doute un accident de barbecue, dit Bolan, la voix enrouée.

Il se rendit aux toilettes et se nettoya le visage. Il avait la tête d'un évadé de l'antichambre de l'enfer. La figure cendreuse, les sourcils et les cheveux brûlés, des estafilades et des bleus ici et là. Une plaie au cuir chevelu, et son poignet droit avait doublé de volume. L'épaule gauche allait mieux, tout de même...

— Vous n'avez pas le genre à vous laisser enfumer, glissa le barman avec un sourire, en repoussant la monnaie que Bolan lui tendait.

Il remercia d'un hochement de tête et quitta le bar. Installé dans la Lexus, il but de l'eau minérale achetée au drugstore, mais sa gorge enflammée restait douloureuse. Il repartit et fit le tour du centre commercial. Trouva la pharmacie ouverte, en ressortit avec le poignet bandé serré, de la crème cicatrisante sur le crâne, un petit paquet de comprimés sous le bras. De retour dans la voiture, il fit l'inventaire de ce que contenait le pardessus de Corrado. Principalement, une liasse de feuillets qu'il parcourut en diagonale, ne s'arrêtant qu'à la récapitulation comptable de la dernière page. Les sommes étaient impressionnantes. La disparition prématurée de Guido Corrado allait sérieusement contrarier les espoirs de son cousin « Giagia » !

Le portefeuille de Corrado ne contenait, outre l'agent liquide, qu'une ordonnance pour un traitement à renouveler : du lourd, qui ne grèverait plus le budget du grand malade...

Bolan but encore une demi-bouteille d'eau en réfléchissant. Il était 3 h 30 du matin, il était fourbu, endolori, et il n'avait plus d'arme, le Beretta ayant disparu dans la mêlée cauchemardesque de Sycamore Drive. Il lui restait en tout et pour tout un trousseau de clés, une clé USB endommagée, une carte mémoire d'appareil photo. L'héritage assez dérisoire de Mat Calder, dont le hasard lui avait fait croiser le chemin en début de soirée. Depuis, il avait fait un grand pas, et même plusieurs, dans la réalisation de son propre projet d'éliminer les cousins « Giaco », mais pour effectuer le dernier, le pas ultime, il était bien démuni. C'est qu'on trouve des tas de choses utiles dans une épicerie ou une pharmacie de nuit, mais pas de quoi donner l'assaut à un yacht protégé par un système d'alarme, et où Giacamonte ne devait pas être seul.

Il se résigna à attendre le lendemain, pour réaliser le plan qu'il avait initialement imaginé, qui consistait à prendre la place d'un des invités à la croisière inaugurale de l'*Arianna*... Il n'aurait pas de trop de quelques heures de repos et d'un effort vestimentaire sérieux pour apparaître, à l'heure d'embarquer, dans la peau d'un riche play-boy accro à la roulette et au poker...

Puis il eut le réflexe d'ouvrir le vide-poche de la Lexus, et y découvrit un encouragement majeur à ne pas remettre au lendemain une bonne action, ainsi qu'une excellente raison d'économiser des frais de toilette.

Le vide-poche contenait un automatique Heckler & Koch P 10. Quand il eut vérifié que le chargeur était plein, l'Exécuteur prit sa résolution.

Sur le portable de Corrado, il fit s'afficher le dernier numéro

appelé. Puis le dernier numéro qui avait appelé. C'était le même. Alors il le recomposa. Giancarlo Giacomonte répondit à la troisième sonnerie.

Dans les jumelles du *spécial agent* Cari Lundgreen, le grand salon du pont supérieur de l'*Arianna*, brillamment éclairé, offrait tous les signes d'une petite fête entre amis. Ailleurs, dans les profondeurs du yacht, une troupe d'employés, débarqués en pleine nuit d'un minibus, s'activait aux préparatifs d'une réception et d'un départ imminents. Mais autour du bar devant lequel Giancarlo Giacamonte paraissait, un magnum de champagne français à la main, c'étaient des porte-flingues, des hommes de confiance qui trinquaient, sans paraître le moins du monde incommodés d'avoir été requis à 3 heures du matin par leur boss. Telle était leur condition : le maître sifflait et ils rappliquaient, meute de chiens de garde grassement payés pour presser la détente d'un flingue, falsifier un bilan comptable, blanchir l'argent sale...

« Giagia » fêtait avec ses sbires la migraine qu'il avait causée aux agents de la police des frontières de La Guardia, au terme d'une garde à vue conclue sans dommages pour lui. Secrètement, il fêtait par avance le deal avec son cousin Corrado, acculé à signer son accession à la tête de leur empire criminel, et à payer ce triomphe au prix fort...

Cari Lundgreen, posté sur l'étroite bande de ciment jonchée de préservatifs, face au bassin des VIP Cruises, laissa échapper un soupir de dépit.

— Qu'est-ce qu'ils fichent ? demanda derrière lui Gianni Lo Russo.

L'agent d'origine sicilienne de l'unité de lutte anticorruption du F.B.I. était arrivé en compagnie de Madsen, dans une Impala qu'ils avaient garée à l'entrée du parking. De quoi rebuter les couples en quête d'étreintes furtives que les toilettes publiques, au bout de la jetée de Cape Liberty, attiraient comme des mouches. Ou décourager les curieux qui avaient entendu parler, dans les bars proches, d'une scène de crime, avec deux cadavres sur le carreau et un Dodge de la police portuaire transformé en passoire.

À cette heure, de toute façon, il n'y avait plus personne pour disputer le terrain à la poignée d'agents fédéraux qui surveillaient le yacht de Giacamonte.

— Ils font la fête ! répondit Lundgreen. À croire qu'ils ont deviné qu'on est là à se geler pour que dalle, et picolent à notre santé !

Il tendit les jumelles à Lo Russo et se glissa derrière lui pour s'adosser au mur de ciment de Pédicule. Son portable vibra dans sa poche, au moment où des bribes de musique s'échappaient du yacht.

— Putain de nouba, y a pas une gonzesse ! commenta entre ses dents Lo Russo, en braquant les jumelles sur le pont supérieur.

Une silhouette trapue se détacha dans les binoculaires. Giancarlo Giacamonte rejeta en arrière ses abondants cheveux blancs et porta à son oreille son téléphone mobile. Gêné par la musique, il s'éloigna de quelques pas, haussa la voix pour répondre :

— *Si, Guido, si... Aspeti...*

Il fit demi-tour pour refermer la porte. La musique cessa de le gêner, mais en s'éloignant de nouveau sur le pont, il reprit sur le même ton, auquel son entrain donnait une certaine exubérance :

— Je t'entends mieux, Guido ! Alors, tu veux qu'on se voie ?... *Perfetto... Si, subito...*

Puis il baissa naturellement la voix et écouta, penché en avant comme si la liaison était mauvaise. Lo Russo le vit hocher la tête, répondre brièvement, puis fixer son portable dans sa paume d'un air interloqué. Après quoi, il fit volte-face et réintégra le salon, en poussant brutalement la porte.

Derrière Lo Russo, Lundgreen prenait congé de son interlocuteur. Il rangea son portable et annonça d'une voix stupéfaite :

— C'était Graves. L'inspecteur du *Bayonne Police Department...*

— Ah oui ? Vous avez l'air tout secoué, patron.

— Il est sur les lieux d'un incendie, dans un parking souterrain, à Sycamore Drive... Des cadavres à la pelle... Plus de dix ! Bob Nucci et Guido Corrado sont du nombre. Morts tous les deux !

— Ça m'étonnerait...

— Pourquoi ?

Lo Russo pointa les jumelles sur l'*Arianna*.

— Giacamonte vient de recevoir un appel de son cousin Guido. Et de convenir d'un rancard avec lui ; là, tout de suite. *Subito...*

— Comment ça ?

Lo Russo expliqua ce qu'il venait d'entendre.

— « Giagia » avait l'air tout jouasse d'abord, et à la fin plutôt furax. Comme s'il n'aimait pas trop ce que lui a dit Corrado...

— Si c'était bien Corrado..., fit Lundgreen, songeur, après un silence.

Puis il reprit les jumelles et avertit son agent :

— Va prévenir les autres, s'il sort, on le file.

Giacamonte était seul dans une Chevrolet Malibu arrivée en même temps que le minibus. Il avait renvoyé son propriétaire qui l'avait suivi jusqu'à la voiture avec l'intention manifeste de l'accompagner. Derrière lui, roulait un des Grand Cherokee, avec trois

hommes à bord. Des gardes du corps. Les deux voitures avaient quitté Cape Liberty sous les yeux des agents fédéraux. Puis tourné vers le sud, pour rejoindre la voie express qui traversait Bayonne. Parvenu sur celle-ci, le Grand Cherokee se laissa distancer.

— Qu'est-ce qu'ils trafiquent ? demanda l'agent Charly Ross, au volant de la Buick intercalée entre Giacamonte et son escorte.

Devant eux, la Malibu avait accéléré. Cari Lundgreen, un œil sur leurs arrières, haussa les épaules en signe d'ignorance. Dans son portable ouvert, la voix de Gianni Lo Russo indiqua :

— Ils roulent peinards, qu'est-ce qu'on fait ?

Dans l'Impala, Madsen et Lo Russo se trouvaient dans le sillage du jeep.

— Rien pour le moment, finit par répondre Lundgreen. Ça va s'éclairer, j'espère... Vous les suivez sans vous faire repérer, surtout. Ils doivent être en contact avec « Giagia » comme nous, par portable...

La Chevy força allure. Lundgreen et Ross la perdirent de vue.

— Pourquoi il est seul ? se demanda Ross à haute voix.

Lundgreen s'était fait la même remarque en voyant Giacamonte prendre le volant de la Chevy.

— On lui a demandé de venir seul au rendez-vous, répondit-il cette fois.

— C'est ce qu'il veut faire croire, au cas où on l'observerait, renchérit Ross en accélérant.

— N'empêche que les flingueurs sont pas loin derrière, prêts à intervenir s'il leur fait signe, approuva Lundgreen.

— Il n'a pas confiance dans son cousin, déduisit Ross.

— Il n'a pas tort ! Surtout que Corrado est mort !

— Il l'a peut-être appris ?

— Il n'aurait pas eu l'air si content, objecta Lundgreen. Ross l'admit d'une grimace, tourna le visage vers son chef et demanda :

— Qui est-ce qui l'enfume, à votre avis ?

Comme Lundgreen ne se risquait pas à répondre, il ajouta à mi-voix :

— Et qu'est-ce qu'on fait dans le tableau, nous autres ?

Lundgreen resta silencieux, puis soudain sursauta et tendit le bras :

— Attention, c'est lui, il ralentit...

Ils approchaient du Bayonne Bridge. Un des plus longs ponts en arc du monde, qui enjambait le Kill van Kull pour rejoindre, un mile plus loin, New York City, le quartier de Staten Island. Quatre voies de circulation sans bas-côté.

— Arrête-toi ! s'écria Lundgreen en voyant s'allumer les feux stop de la Malibu. Le rancard est par là !

Puis il lança dans son portable :

— Tâchez d'intercepter les porte-flingues en douceur !

— Vous rigolez ? répliqua Madsen. On peut les coincer, mais pour la douceur...

— N'importe quel prétexte fera l'affaire ! trancha Lundgreen, les yeux rivés sur la Malibu. Retenez-les sans qu'ils puissent se douter qu'on les piste !

Lo Russo, après un silence, suggéra la solution :

— Le plus simple, c'est de leur rentrer dedans !

— Du moment qu'ils ne puissent pas rejoindre « Giagia » !

Ross lança un autre regard insistant à Lundgreen.

— Qu'est-ce que vous avez en tête, à la fin ?

Devant eux, la Chevrolet avait repris de la vitesse.

D'un geste, Lundgreen fit signe à Ross de patienter. Dans le portable, ils entendirent tout à coup un vacarme du diable : freinage brutal, tôle froissée, jurons. Puis des exclamations de colère, en italien... Et une réplique de Lo Russo, dans la même langue. Il était question de queue-de-poisson... La Malibu était maintenant sur le pont. Elle respectait la limitation de vitesse à 30 miles.

— Repars, maintenant, indiqua Lundgreen. Il ne se doute de rien, « Giagia » !

Une fois le bras de mer franchi, le pont se prolongeait sur environ trois cents mètres sur des piliers de béton. Au bout de la grande arche d'acier suspendue se trouvait le seul refuge pour stationner, en direction de Staten Island. Une voiture était arrêtée là. La Chevy serra à droite pour s'immobiliser derrière. Ross, quand il aperçut la manœuvre, jura entre ses dents.

— Je fais quoi, patron ? On est baisé !

— Arrête-toi ici !

— C'est dangereux !

— Tant pis !

La Buick s'arrêta sur la voie de droite, le long du trottoir surélevé réservé aux piétons, s'attirant les foudres d'un camion qui déboîta en klaxonnant.

— Ce salaud a bien choisi son endroit ! maugréa Ross, plus attentif à ce qui survenait dans son rétro qu'à ce qui pouvait se produire devant eux.

Il mit le warning. La circulation était tout de même clairesmée, à 4 heures du matin. Des camions qui filaient dans les deux sens. Dans le portable toujours ouvert, se succédèrent soudain des bruits alarmants. Des cris, puis des détonations. Une rafale... Ross sursauta.

— C'est la merde ! s'emporta Lundgreen en serrant les poings. Ils tirent !

— Et on ne fait rien, c'est ça ?

— Non ! On laisse faire !

Il y eut deux autres coups de feu. Lundgreen pointa le pouce vers l'arrière.

— Demi-tour ! Vite ! décida-t-il en tirant de son holster d'épaule un automatique Sig.

Ross acquiesça et manœuvra à toute vitesse, coupant les quatre voies. Il pointa le menton vers les deux voitures garées à cent cinquante mètres devant eux dans le renforcement.

— On compte sur ce type pour faire le sale boulot, c'est ça ? supputa-t-il.

— C'est exactement ça, Charly !

— C'est ce que vous aviez en tête depuis tout à l'heure.

Lundgreen l'admit d'un hochement de tête. Dans le portable, la voix essoufflée de Lo Russo rompit le long silence :

— Deux macabs et un blessé dans le Grand Cherokee, patron. Légitime défense, c'est eux qui ont tiré les premiers. Au Skorpion !

— J'ai entendu ça. Et Madsen ?

— Une égratignure à la cuisse. Rien de grave. On est O.K. Ils n'ont rien pu dire à personne.

— On arrive.

— Mais l'autre, « Giagia »...

— Laisse tomber, décréta Lundgreen. On arrive, je te dis.

Giacamonte soupira en voyant la silhouette pitoyable de son cousin tassé derrière le volant, un masque à oxygène sur le visage, les épaules frileusement rétractées. Un bonnet enfoncé au ras des yeux complétait le tableau. Guido était vraiment mal en point. Mais sur la banquette arrière de la Lexus, les contrats préparés par Martin Sulzberger étaient placés en évidence. Une tentation. Un appât. Giacamonte ne venait que pour eux. Il ouvrit la portière et s'assit derrière son cousin.

— On aurait pu se voir tranquillement dans un bar, dit-il sur un ton de reproche. Tu te méfies de moi à ce point, Guido ? Je suis venu seul comme tu le désirais, à l'endroit que tu as choisi, et tu me traites comme si... comme un ennemi !

Nemico..., répéta Giacamonte, d'un ton sincèrement vexé. La respiration sifflante du conducteur s'accentua, il bomba le torse comme pour répliquer, mais ne put prononcer qu'un murmure enroué :

— Tes hommes ne sont pas derrière, Giancarlo ?

Giacamonte contemplait les contrats, réunis dans sa main. Il les leva dans la lueur qui émanait de l'éclairage du pont. Les examina et s'étrangla :

— Tu n’as pas signé, Guido ? Tu attends quoi ? Tu m’as fait venir ici pour me les rendre et tu n’as pas signé ? Qu’est-ce que tu mijotes ?

Le mouvement qui agita les épaules du conducteur aurait pu être l’effet d’une quinte de toux, mais le son qui sortit de l’appareil respiratoire ressemblait davantage à un ricanement. Hors de lui, Giacamonte brandit les feuillets et se pencha en avant pour les agiter devant sa figure.

Le mouvement vif du bras gauche de Bolan lui échappa, il ne perçut que la fin du geste, lorsque l’extrémité du canon glissé entre les deux sièges s’enfonça durement dans son estomac. Dans la même seconde, il se rendit compte que l’homme au volant n’était pas son cousin Guido, que sous le masque en plastique, le visage n’était nullement celui d’un homme au bout du rouleau, que la main qui braquait l’automatique était aussi ferme que l’acier du canon. Dans la même seconde, qui s’étirait dans sa conscience parce qu’elle était la dernière, il réalisa qu’il allait mourir, faute d’avoir été assez prudent. « Giagia » le méfiant, le précautionneux... Une vigilance de tous les instants, pour finir roulé dans la farine, enfumé comme un apprenti...

Aucun bruit de moteur n’annonçait l’arrivée des porte-flingues qui devaient escorter leur boss, au cas où, mais de loin, pour ne pas vexer Guido.

L’Exécuteur appuya deux fois sur la détente du Heckler & Koch. Rejeté contre le dossier, Giacamonte ouvrit les yeux, les ferma, les rouvrit tout grands pour contempler son ventre, où ses deux mains jointes mimaient une prière qui ne risquait pas de stopper l’hémorragie de sang bouillonnant. Le canon du P 10 heurta cette fois le côté gauche de sa poitrine. Il n’eut pas la consolation de voir les traits de l’homme qui le tuait. Un bonnet comme une calotte, un masque à oxygène même pas branché... C’était Halloween.

Cependant, la troisième détonation et l’impact du troisième projectile n’avaient rien d’une blague macabre. Mais tout d’un coup de grâce.

Un Halloween pour adulte. Mortel...

Bolan vit s’approcher des phares, en provenance de Bayonne, et resta sur ses gardes. C’était un camion. Il glissa le 9 mm Parabellum dans la poche du pardessus de Corrado, sortit de la Lexus pour s’installer dans la Chevrolet Malibu. Les clés étaient au contact. Il démarra, et trois cents mètres plus loin, il était à New York City.

L’air lui sembla aussitôt plus respirable.

L'Exécuteur revint à l'aube à Bayonne. Le hall de l'immeuble de Garfield Avenue était taché de sang, mais débarrassé de ses cadavres. Un trou bien rond couronnait la plaque du *New Jersey Weekly* et, à l'intérieur des locaux, la pile des derniers exemplaires du journal de Mat Calder semblait promise à régaler les souris.

Bolan rouvrit l'ordinateur du journaliste et envoya sur le site de l'hebdomadaire les photos prises la veille au quai 25 du Tesco Terminal. Les conteneurs transformés en cercueils, les cadavres des clandestins chinois... Puis il expédia les mêmes clichés, par mail, à une liste d'adresses puisées dans les contacts du reporter : du *New York Times* au *Washington Post*, de représentants au Congrès à la section anticorruption du F.B.I., en passant par des cabinets d'avocats et des associations, l'échantillon était assez vaste pour que le dernier reportage de Mat Calder fasse des vagues...

Bolan l'avait assorti d'une légende : « Le New Jersey, élu par la corruption... » et d'un post-scriptum : « Pas d'autre voie que celle de la vérité. »

Il s'apprêtait à quitter les lieux lorsque le téléphone sonna. La ligne fixe du journal. Il n'aurait pas répondu, mais le numéro qui s'afficha était le même que celui qui était inscrit sur un Post-it placé en évidence sur la table de travail de Calder. Il décrocha.

— Mat Calder ? demanda une voix féminine sèche et précise.

L'Exécuteur acquiesça d'un marmonnement.

— J'avais promis de vous rappeler..., continua la correspondante. Vous en êtes revenu vivant, bravo ! Qu'est-ce que vous avez vu, sur le quai 25... ?

— Tout est sur internet, répondit Bolan d'une voix enrouée.

Il avait encore la gorge irritée, et l'impression malgré la douche, les vêtements propres, d'être imprégné de l'odeur de fumée de l'incendie de Sycamore Drive.

— Déjà ?

— J'ai fini mon boulot.

La femme hésita, puis :

— Je suis disposée à vous rencontrer, à vous aider... Je m'appelle Julia Stevens et Giancarlo Giacomonte a causé la mort de mon...

La voix, pourtant sèche et précise l'instant d'avant, se troubla d'un coup. Julia Stevens se racla la gorge.

— Pas au téléphone, dit-elle. Nous pouvons nous voir ? Je suis

tout près de vos bureaux...

— Non, c'est inutile...

— Mais...

— Vous arrivez trop tard, laissa tomber Bolan, et il raccrocha.

Alors qu'il s'installait au volant du Touareg de location qui était toujours stationné sur Garfield Avenue, un coupé Pontiac décolla du trottoir devant lui. Il croisa le regard mouillé de larmes de la femme brune qui le conduisait. Elle le fixa un instant, accéléra en direction de Bayonne. Bolan repartit vers New York, à l'opposé. La jeune femme était belle et elle avait sans doute une histoire intéressante à raconter. L'Exécuteur regretta une seconde de l'avoir éconduite. Mais il n'avait malheureusement pas une vie qui laissait place à ce genre de hasard...

LES CERCUEILS DE CAPE LIBERTY

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

ÉPILOGUE